

**FNA 0689 -
Maëlstrom de
Kjor**

Maurice Limat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



FICTION

Maurice LIMAT

MAELSTROM DE KJOR



MAURICE LIMAT

LE MAËLSTROM DE KJOR

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, Bld Saint-Marcel – PARIS XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1975, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

PROLOGUE

Le professeur Grégor ne disait rien. Et naturellement aucun des étudiants en médecine qui l'entouraient ne se risquait au moindre commentaire.

Rangés autour du maître, ils regardaient...

Un des jeunes gens était chargé de régler l'appareil. Un cube immense, dans lequel on pouvait voir une projection en trois D. permettant un relief absolu, en véritable profondeur et non seulement en optique, de la radio d'un être humain.

À l'Institut des Hautes Études Médicales, organisme de renommée interplanétaire, un tel spectacle était évidemment chose courante. Mais, cette fois, le sujet présentait une anomalie telle qu'il fallait bien parvenir à une conclusion.

La voix sèche de Grégor s'éleva :

— Felwor... donnez-nous uniquement la cage pulmonaire...

Le préposé s'empressa d'obéir. Dans l'écran tridimensionnel, l'image évolua, se limita au thorax, grandit et les détails apparurent, dans leur précision hallucinante, montrant, avec les coloris exacts, aussi bien les éléments du squelette que le moindre petit vaisseau, le nerf le plus infime.

Attentifs, les étudiants scrutaient. Grégor ne disait toujours rien.

Ce qu'ils voyaient... Une lésion pulmonaire. Mais bien curieuse. Une série de petits points (du moins était-ce l'apparence initiale). Si on regardait mieux, on s'apercevait rapidement du fait que ces points n'étaient, en réalité, que de minuscules sphères de vide. Et, pour mieux voir, il était loisible de tourner autour de l'appareil, d'observer, soit sur les côtés, soit en arrière. La perfection de la projection donnait ainsi au spectateur, placé de face comme latéralement, une vision absolue de ce qui était l'intérieur de l'organisme du patient radiographié.

— Alwyn... que voyez-vous ?

L'interpellée était une jeune et jolie fille, passionnée de la chose médicale, une des élèves favorites de Grégor.

— Je vois, fit Dinah Alwyn, une anomalie offrant l'aspect d'une série de poches dans la plèvre, et dans le poumon même. Côté gauche, à hauteur des côtes...

Grégor coupa :

— Votre diagnostic ?

— Je... J'avoue que je ne sais pas. Monsieur.

— Vous, Lang ?

— Je ne comprends pas plus qu'Alwyn, Monsieur.

Le grand médecin, le patron, se tut de nouveau. Mais on entendait sa respiration quelque peu sifflante, ce qui indiquait chez lui une colère froide, rentrée.

Il ne comprenait pas. Non ! Ni lui ni personne, et aucun de ses collègues des Académies de Médecine du système solaire, du Centaure, d'Aldébaran ou de Cassiopée n'en diraient plus.

L'homme radiographié était très malade, on le savait. Lésion pulmonaire...

La maladie la plus banale de la Galaxie !

Seulement, voilà. Il n'était pas atteint par le bacille de Koch et ne souffrait d'aucune silicose, ou affection analogue, comme cela se produit souvent chez les cosmonautes, surtout ceux qui explorent certaines mines des planètes encore mal connues.

Il n'avait pas été atteint par un projectile. Aucune radiation ne l'avait effleuré. De tout cela, on était sûr.

Il n'était nullement hérédotuberculeux. Et tout le reste de sa personne permettait de croire à une santé robuste, impeccable...

Alors ? Qu'est-ce qui entamait ainsi ses poumons, et l'eût déjà porté au seuil de la mort sans les soins du professeur Grégor et de sa vaillante équipe ?

Ce qu'il y avait dans ces trous, car c'étaient de véritables trous, découverts au sommet du poumon gauche ?

Il n'y avait rien.

Le vide. Le néant.

De quoi décourager tous les spécialistes de toutes les planètes du Cosmos.

Grégor lança :

— Allons LE voir !

Lui. Inutile de prononcer le nom de Waag Stoor, ce grand et beau gars né dans une colonie martienne, originaire de la Terre par sa mère, du monde de Magellan par son père, et qui avait été frappé au retour d'une expédition sur un astronef appartenant aux flottes du système solaire toujours appelé le système-patrie.

L'équipe se dirigea vers un autre département de l'Institut, sur un tapis roulant incroyablement rapide et doux. Grégor ne disait rien, perdu dans on ne savait quelles pensées. Dinah Alwyn, Felwor, Lang et trois ou quatre autres futurs médecins des deux sexes chuchotaient. Ils savaient déjà, bien sûr, beaucoup de choses, et un homme tel que Grégor était un maître précieux.

Mais tout de même, jamais on n'avait encore entendu parler d'un individu frappé de VIDE.

Car c'était bien là l'affection dont il souffrait.

Des analyses scrupuleuses avaient été pratiquées, grâce aux

prestigieux engins dont disposait désormais la science médicale. On pouvait ainsi cerner le plus mystérieux, déceler la sclérose encore stagnante, le sarcome latent...

On savait tout. On trouvait tout. On soignait tout.

Certes, on ne guérissait pas encore tout. Et la mort continuait paisiblement à exercer son droit sur les hommes. Du moins des bienfaiteurs de l'humanité cosmique, tels que Grégor, pouvaient-ils considérablement apaiser les souffrances de leurs frères planétaires et interplanétaires, voire annihiler totalement la douleur dans la plupart des cas, ce qui constituait un progrès considérable.

Mais si on pouvait toujours contrer un ennemi, alors qu'il était démasqué, fût-ce le plus subtil des éléments bactériologiques (Et Dieu sait s'il en existait des variétés infinies d'un univers à l'autre !) que pouvait-on contre... rien ?

Car Waag Stoor n'avait rien. Rien de précis. Il était... troué !

Troué à l'échelon pulmonaire, ce qui avait amené des troubles catastrophiques. Et les sondes, fouillant ces cavités disposées comme un curieux et sinistre chapelet dans son thorax, n'avaient absolument rien trouvé, sinon le vide absolu.

Un vide constaté scientifiquement. Pas une molécule d'air. Pas un gaz, si ténu soit-il.

Rien. Rien. Toujours et encore rien. Désespérément rien.

Cet homme portait en lui, ainsi que l'avait dit un grand esprit de la science, une portion de néant.

Ce qui déroutait la sagesse de sommités aussi éminentes que Grégor.

Ils arrivaient dans ce qu'on appelait la chambre de survie. Des infirmières silencieuses et blanches, s'effaçaient. Tous marchaient comme dans un sanctuaire et en somme, c'en était un, puisqu'on y entretenait la vie d'un homme, ce reflet divin.

Grégor fit un signe discret. Une laborantine s'approcha, blanche et légère, comme toutes celles préposées à ce service si délicat.

On le vit l'interroger à voix basse et elle répondit sur le même mode.

Les élèves purent constater que le visage du patron se fermait, qu'un pli barrait son front. Vraisemblablement, il demandait des nouvelles du patient, et elles ne le satisfaisaient guère.

Il n'ajouta rien, remerciant l'infirmière d'un imperceptible mouvement de tête.

Quand il pénétra dans la salle où était soigné Waag Stoor, nul n'avait, bien entendu, osé lui poser de questions. Déjà, tous devinaient...

La pièce était très vaste, baignée d'une douce lumière légèrement bleutée, préférable au blanc trop cru. La climatisation y était parfaite, laissant les organismes à l'aise, avec un mélange thermique et

hydrographique parfaitement étudié.

Devant eux, le maître et les adeptes découvraient une sorte d'œuf géant, en dépolex intégralement transparent, installé sur un socle de métal.

Dans cet œuf, il y avait un homme. Nu. Recroquevillé sur lui-même, non dans une position anarchique, mais bien dans celle du fœtus au sein maternel.

Waag Stoor, les yeux clos, retrouvait ainsi sa situation génésique.

On n'utilisait plus, pour les expériences de survie, de réanimation, une foule d'électrodes, de seringues, de pointes d'aiguilles, comme autrefois. En la circonstance, le patient n'était relié à l'extérieur que par une seule sonde, dont la pointe était enfoncée dans le nombril, recréant ainsi le cordon ombilical.

Il reposait sur un coussin d'air, ce qui conférait à son organisme torturé une douceur absolue, par l'élasticité totale ainsi obtenue, favorisant l'essai de continuité des fonctions normales.

Ce cordon, par contre, sortant de l'œuf, puis de l'installation proprement dite, était lui-même connexe avec une foule de fils, diversement colorés, attendant à de multiples générateurs, effectuant les uns et les autres les nombreux mouvements afférant aux nécessités humaines (respiration, nutrition, circulation, etc.).

Chaque générateur sécrétait un suc particulier, et rien ne manquait ainsi à ce fantastique fœtus adulte. Hémoglobine, adrénaline, sécrétions stomacales, hépatiques, intestinales, pancréatiques, tout cela était diffusé de façon savamment dosée.

Un circuit électrique demeurait prêt à pallier une déficience nerveuse. Un merveilleux robot de chair synthétique, animé par une pompe d'un mécanisme incroyablement délicat, suppléait, éventuellement, à la moindre carence cardiaque.

Ainsi, quoi qu'il puisse arriver, Waag Stoor devait recevoir l'aide immédiate d'un des circuits sur lui branchés.

On avait tout prévu. Son sommeil, artificiellement entretenu, étant voisin de la léthargie, et afin de ne pas laisser se scléroser un cerveau privé de pensée, il existait aussi un système onirique de synthèse, qui envoyait, dans les neurones du malade, des rêves variés, à l'exclusion de tout cauchemar, cela afin de maintenir la survie mentale, parallèlement à celle des organes fonctionnels.

Il respirait. Faiblement mais il respirait. Bien entendu, le robot jumeau existait, capable de suppléer, le cas échéant, à l'affaiblissement pulmonaire.

Présentement, c'était là le grand souci des médecins. Car en dépit de leurs efforts, des soins attentifs dont il était l'objet, le cosmonaute se mourait lentement, sa capacité respiratoire s'amenuisant au fur et à mesure que le mal s'étendait.

Car c'était le pire et c'était bien de cela que la laborantine venait d'entretenir le professeur Grégor.

Le vide effroyable gagnait. Les minuscules sphères de vide, telle une nécrose incompréhensible, gagnaient du terrain et paraissaient enfoncer leurs minuscules globes de néant dans la pulpe du malheureux.

Ainsi, on avait eu beau placer Waag Stoor dans cette véritable matrice de verre, lui apporter l'aide de tous les éléments scientifiques connus palliant les carences des moindres détails d'un organisme humain, l'étrange maladie du vide ne cessait de croître de tuer lentement le malheureux garçon.

Dans son bain de plasma recréant exactement les conditions indispensables au développement de l'embryon, il aurait dû être dans la situation d'un homme en voie de renaissance, et c'était bien ce que les savants avaient réussi, à leur immense joie, à apporter à plus d'un humain réputé incurable.

Waag Stoor, lui, au nom d'un mal inconnu, n'était qu'un pauvre homme aux portes de la mort.

On apportait à Grégor des radios. Il les regarda d'un air soudain très las. Le patron flanchait, pensaient les élèves.

Qu'y voyait-il ? Ils le savaient déjà.

D'un mouvement désabusé, il passa les radios à Dinah Alwyn, tourna soudain les talons et quitta la salle.

C'est vers le soir que la jeune doctoresse monta sur la terrasse de l'Institut en compagnie de Dimitri Lang.

Ce n'était un secret pour personne que sa jeune collègue ne lui était nullement indifférente. Et elle, bien que toute à la chose scientifique, accueillait avec un sourire l'hommage du jeune praticien.

Après une journée de travail, épuisante bien que passionnante, les étudiants, très souvent, grimpaient par les ascenseurs sur le sommet de l'immense bâtiment de l'Institut.

Autour d'eux, ils pouvaient voir s'étendre les lumières de Paris-sur-Terre, capitale de l'hémisphère Nord de la planète.

En dépit des pollutions inhérentes aux innombrables usines, pas encore toutes électrodynamisées ou nucléarisées, le ciel était pur, l'atmosphère nette et claire.

Des ondes spéciales combinées en un réseau formidable surplombaient ainsi la cité géante et balayaient les impuretés, permettant de jouir par un beau soir d'été, comme c'était le cas, du spectacle stellaire.

On voyait, vers l'horizon, le croissant lunaire, ce qu'on nommait la périphérie planétaire.

Dinah s'approcha d'un banc, s'assit. Il y avait des arbustes et un jet d'eau chantonait en retombant dans un petit bassin.

Lang vint prendre place près d'elle. Pendant un moment, ils se contentèrent de rester main dans la main, trop las, trop soucieux aussi, pour se livrer à des jeux plus lascifs, comme cela leur arrivait quelquefois, dans les bosquets du trentième étage.

— Tu soupîres... ?

— Oui. Et tu sais bien pourquoi !

— Qu'y pouvons-nous, mon pauvre chéri !

Dimitri se prit la tête à deux mains :

— Écoute... c'est incroyable... Grégor y perd son latin... et son martien ! In-com-pré-hen-si-ble...

— Quand nous le rabâcherons... Nous nous heurtons au pire des ennemis : le vide !

Dimitri Lang leva le doigt vers les étoiles :

— Dinah... Le vide... Un mot, tu le sais bien ! Nous avons déjà, toi et moi, voyagé dans l'espace. Il n'y a pas de vide... sinon en laboratoire... Artificiel !

— Mais il y en a – si je puis dire, puisque c'est un non-sens – dans le poumon de Waag Stoor... L'espace, je le sais bien, va, est plein de matière, d'énergie, de choses mystérieuses que les explorateurs du ciel découvrent sans arrêt... Mais nous, nous trouvons autre chose...

Elle s'interrompt, comme si ce qu'elle allait dire l'effrayait elle-même :

— Un néant qui s'étend... un vide qui gagne...

Elle eut un geste très féminin, se voila le visage des deux mains :

— Oh ! Dimitri... quelquefois... cela me fait peur...

Il la prit dans ses bras, l'attira sur sa poitrine. Un baiser les unit et ils restèrent longuement immobiles, avec ce noble et beau ciel sur la tête.

Dinah murmura :

— C'est... là-bas, qu'il a contracté... ça...

— Oui...

Ils levèrent ensemble les yeux vers les constellations, cherchant celle d'où venait le cosmonaute, le monde où le monstre inconnu régnait par la désolation.

— On savait que cela existait, dit encore Dimitri Lang. Mais je crois que c'est la première fois qu'un homme est frappé, dans ces parages, par une telle affection !

— Tu sais, fit Dinah, on ne nous a peut-être pas toujours tout dit... En haut lieu... chez les Technocrates de la Fédération Planétaire, on sait certainement des choses...

— Mais si on nous les disait, nous trouverions alors l'origine du mal, et nous pourrions guérir Waag Stoor... d'autres peut-être, dans l'avenir...

Dinah cherchait du regard, parmi les étoiles.

Elle tendit le doigt :

— C'est... par-là, je crois...

— Oui... Tu as raison... Cette région cosmique réputée maudite...

Il baissa presque la voix pour murmurer :

— ... là où sévit le terrible maëlstrom de Kjør !...

PREMIÈRE PARTIE

RENFLOUEZ ASTRO 7

I

Une épave. Encore une. Et ce ne serait certainement pas la dernière...

Bigol, l'astronavigateur, avait appelé le chevalier Coqdor auprès de lui, dès qu'il avait repéré l'objet. Le sidéroradar avait « accroché » tout d'abord. Puis, le technicien avait braqué, dirigé, sélectionné ses ondes. Maintenant, ça y était ! Il cadrait l'épave sur l'écran.

L'officier psychologue, avec lequel Bigol entretenait d'excellentes relations amicales depuis leur départ de la planète Terre, examinait, lui aussi, avec le plus grand intérêt, ce morceau de ferraille, comme disaient les cosmatelots, qui allait à la dérive.

Au fur et à mesure qu'ils approchaient de la périlleuse zone avoisinant l'étoile Kjor, il leur avait déjà été donné d'entrevoir plusieurs de ces affligeants débris, vestiges d'astronefs le plus souvent ignorés, victimes, au cours des siècles, depuis des millénaires peut-être, de ce que d'aucuns, hommes de l'espace, appelaient avec un frisson, une moue de répulsion : le nombril du Cosmos.

Coqdor, lui, n'avait encore jamais approché de Kjor.

Certes, il connaissait l'existence du maëlstrom, phénomène géant estimé, du moins jusqu'à nouvel avis, unique à travers l'univers.

De là à en conclure que c'était, comme l'affirmait certaine superstition, cet omphalos universel...

D'autant qu'on allait parfois plus loin. Quelques esprits timorés, effarouchés par l'aspect terrifiant de ce tourbillon fantastique, ne pensaient-ils pas qu'il s'agissait là d'une porte séparant le néant du cosmos proprement dit ?

Le subtil Terrien ne donnait pas dans de telles idées. Spiritualiste convaincu, croyant fervent, et donc rigoureusement réaliste dans sa compréhension de l'universel, il savait que tout est réel, que tout est rationnel, que le surnaturel ne saurait exister et qu'il n'y a que d'innombrables mystères dont l'homme, dans sa misérable condition, ne saurait que péniblement percer quelques-uns.

Il brûlait d'ailleurs d'approcher de Kjor, du trop fameux maëlstrom.

Ce qui ne lui faisait pas perdre de vue pour cela cette nouvelle mission octroyée au « Fulgurant » et à son vieux camarade des étoiles, comme il disait, le commandant Martinbras.

Mais pour l'instant, il importait d'étudier l'épave.

Ce genre de chose représente toujours, pour la navigation interstellaire, un éventuel péril. Le rôle de tout navire spatial rencontrant pareil vestige était donc, après une minutieuse étude, d'en

effectuer la destruction, par tous les moyens possibles.

Bigol cernait rigoureusement l'épave. Coqdor, penché près de lui, regardait.

— Un vieux rafiote, hein, chevalier ?

— Oui, mon bon Bigol !... Un vaisseau qui a été construit sur une planète dont je ne vous dirai rien... Il est en piteux état...

— ... comme tous ceux qui ont été pris dans le maëlstrom, grogna Bigol.

— Certes ! Carène gondolée, l'ensemble du fuseau semble tordu comme par une formidable main... La coque en elle-même semble froissée... comme si tout le métal avait été aussi fragile qu'une étoffe. On voit les nombreuses fissures, on aperçoit les compartiments éclatés... Je crois même distinguer des formes luisantes... les machines, sans doute...

— Et un de plus ! soupira Bigol. Chevalier ! Chevalier ! Moi, je suis cosmatelot et, vous le savez, pas un dégonflé, comme on dit sur la Terre... J'ai été envoyé en mission, pour la première fois, sur le « Fulgurant »... Pas de regrets !... Seulement, pardonnez-moi, même si le commandant Martinbras est un vieil ours des étoiles, même si les gars du bord ont bourlingué sur cent et une planètes... qui empêchera le maëlstrom de faire de nous ce qu'il a fait de tous les autres ?

Il jura entre ses dents, haussa les épaules :

— Regardez-moi ça !... Un beau navire, sans doute. Et puis... Et puis tous ces types, qui ont crevé comme ça, par l'écrasement, par l'asphyxie, quand toutes les cloisons ont éclaté, qu'il n'y a plus eu d'air respirable...

Il y eut un silence.

Ils le savaient l'un et l'autre. Les épaves emportent dans l'éternité du vide des équipages de cadavres. Jamais décomposés, sauf quand ils demeurent enfermés par quelque compartiment étanche. Les autres, tous, saisis par le grand froid spatial, sont rigoureusement conservés, et demeurent ainsi dans la situation qu'ils avaient quand la mort est venue les prendre.

— Bigol, dit doucement Coqdor, nous devons faire notre devoir !

— Ouais, grommela l'astronavigateur. On connaît le but... officiel de notre voyage. Renflouez Astro 7. C'est l'ordre des Technocrates Fédérés. Une puissance devant laquelle tous s'inclinent, d'un monde en l'autre... Seulement...

Il regarda Coqdor, soutint un instant l'éclat des yeux verts de l'officier, aux dons médiumniques célèbres, puis il se détourna pour dire :

— On nous envoie à la mort... De toute façon... Si le maëlstrom ne nous a pas, ce sera le...

— Silence, Bigol !

Déjà, l'astronavigateur tournait un muflé hostile vers l'importun, mais, en le découvrant, la tension disparut et il accueillit aussitôt avec un sourire celle qui apparaissait :

— Bonjour, docteur...

— Charmant petit docteur, dit Coqdor, savez-vous que l'accès des postes clés de l'astronef est interdit, sauf raison de service ?

Dinah Alwyn rit un peu. Pas beaucoup. Depuis le départ de la Terre, elle demeurait le plus souvent mélancolique, en dépit des attentions qui entouraient l'unique femme du bord.

Elle avait de bonnes raisons pour cela. Après une dispute – querelle d'amoureux – avec Dimitri Lang, elle avait fait un coup de tête. Justement, on demandait d'urgence un médecin pour l'envoi express d'une mission vers Kjor. Dinah, en proie à un de ces chagrins rageurs de femme déçue, s'était présentée presque étourdiement et avait été agréée. Sans doute, sur les routes du ciel, regrettait-elle parfois amèrement celui qu'elle n'avait, bien entendu, jamais cessé d'aimer.

Il est vrai qu'on ne demandait pas « n'importe quel médecin ». Mais un praticien connaissant... certaine question médicale exceptionnelle. Or Dinah, justement, était devenue, auprès du professeur Grégor, une spécialiste de cette affection extraordinaire.

Et c'était pour cela qu'elle était à bord tandis que, loin, très loin, le jeune docteur Lang devait pleurer sur la disparue.

À la question de Coqdor, Dinah répondit :

— Mais... je crois que demander le silence à l'enseigne Bigol correspond très exactement à certaine partie de notre mission... savoir garder le secret sur...

Bigol eut un gros rire :

— Nos grands-mères appelaient cela le secret de Polichinelle, docteur ! Encore que je ne sache pas ce que c'est que cet oiseau-là !

— Bon, dit le chevalier de la Terre, ne discutons pas. Nous savons tous... et nous ne devons pas en parler, c'est la règle.

— Viendra bien un moment où il faudra faire face, lança Bigol.

— D'accord ! En attendant, nous observions cette épave...

Dinah oublia un instant la terrible mission du « Fulgurant », et ses propres peines de cœur, pour s'attacher à contempler l'écran.

— Quel curieux astronef cela devait être, fit-elle remarquer. Avez-vous une idée de la planète dont il peut être originaire ?

— Non, gentil petit docteur. Et c'est bien là le grand drame de cette étrange portion de ciel. Depuis que nous naviguons, je veux dire nous : les Solariens, nous avons eu force contacts avec les humanités cosmiques déjà lancées sur la navigation interplanétaire et interstellaire. Nous avons ainsi découvert l'origine des fameuses soucoupes volantes, origine qui s'appelle légion eu égard aux nombreux peuples capables de construire des engins spatiaux... Mais,

quand on approche de la région de Kjor, on découvre, certes, des épaves qu'on peut assez aisément identifier, mais aussi d'autres, dont le type, la contexture, voire à l'étude les matériaux utilisés pour la construction, nous échappent totalement. Ce qui laisse supposer d'une part que, depuis des temps immémoriaux, il existe des mondes habités, très évolués, et qui ont été susceptibles d'envoyer des engins à travers l'univers bien avant tous ceux que nous connaissons, dont nous-mêmes, et ensuite que le maëlstrom dont nous nous rapprochons a fait, depuis des siècles innombrables, des victimes absolument impossibles à identifier autant qu'à dénombrer...

Il se tut, après ce petit discours.

Bigol avait hoché la tête en signe d'approbation.

En qualité d'astronavigateur, il savait toutes ces choses, mais se sentait évidemment bien incapable de les exposer aussi clairement que le chevalier Coqdor.

La jeune doctoresse était songeuse.

Ainsi, le péril n'était pas un vain mot. Le maëlstrom, sur la nature duquel tous les navigateurs du ciel qui s'en étaient approchés (et avaient réussi à lui échapper) s'interrogeaient, ne comptait plus ses victimes...

D'une voix un peu lointaine, Dinah murmura, presque pour elle-même :

— Le maëlstrom est redoutable, soit. Il s'agit, en quelque sorte, d'un récif céleste, d'un tourbillon d'espace, si je comprends bien, d'après les nombreuses descriptions qui nous en ont été faites... Mais il y a autre chose...

Ensemble, les deux hommes, souriants, mettaient un doigt sur leurs lèvres en la regardant. Elle sourit aussi :

— Oui, je vois... sujet tabou... Il n'en est pas moins vrai que je me demande, et que vous vous demandez aussi, Messieurs, s'il y a un rapport entre le phénomène cosmique, qui terrorise les cosmonautes, et... disons : le sujet purement médical au nom duquel je me trouve embarquée...

— ... sur cette galère ! ricana Bigol.

— Disons : ce beau navire spatial, rectifia Coqdor.

Ils en revinrent à l'épave. Elle avait encore dérivé et il fallut quelques instants à Bigol pour cadrer de nouveau l'objet et le cerner sur l'écran.

— Un vaisseau construit dans un monde totalement inconnu, dit Coqdor. Le métal de la coque a des reflets rutilants, puis argentés de ce côté... Quel est-il ? Je me le demande... Les formes sont bizarres et on distingue, en dépit des avaries et de la torsion de la carène, des ornements insolites évoquant ceux de ces galères de la vieille Terre auxquelles vous faisiez allusion, Bigol. Mais...

Bigol avait soudain réagi :

— Nom d'un bolide ! Qu'est-ce que c'est que ces bêtes-là ?

Coqdor avait froncé les sourcils. Dinah voyait, mais ne comprenait pas.

On observait toujours une importante portion céleste sur l'écran, et les constellations les plus voisines (?) tout étant relatif dans l'immensité spatiale.

L'épave était nettement visible, bien située par le réglage effectué par les soins de l'astronavigateur.

Mais, taches insolites, incompréhensibles, de petits points apparaissaient, parasites curieux, inattendus, qui entamaient la visibilité.

On en vit d'abord quelques-unes, dispersées, insignifiantes. Puis, rapidement elles se multiplièrent, se groupèrent. Cela semblait une prolifération d'insectes noirâtres s'abattant sur quelque friandise.

— Que le diable du cosmos me patafole ! Je n'ai jamais vu ça !

— Mais moi non plus, dit Coqdor, lequel, cependant, avait navigué de galaxie en galaxie, jusqu'aux confins du monde.

Pendant un instant, tous trois restèrent silencieux, suivant attentivement l'évolution de ce phénomène qui semblait ne correspondre à rien.

— Enfin, dit Bigol, je sais bien qu'on va toujours, quand on spationavigue, de surprise en surprise... mais ces trucs-là, d'où sortent-ils ?

— Et surtout, murmura Coqdor, OÙ SONT-ILS ?

— Hein ?

— Oui. Je me demande s'ils sont... dans l'espace, où s'ils apparaissent sur l'écran de façon ondionique...

— Vous voudriez dire... que ce sont en quelque sorte des interférences ?... Une émission parasitaire ?... Mais je travaille à la visée, non au radar ou à la télé, chevalier...

— Certes, ami Bigol. Mais avouez que cela ne me semble pas se trouver justement dans le même plan que l'épave... ni d'ailleurs que les étoiles visibles sur votre écran...

— Le chevalier semble avoir raison, fit Dinah.

Bigol remarqua qu'elle pâlisait :

— Pas bien, docteur ? Allons !... ce n'est pas grave ! Il ne faut pas que notre petit médecin soit malade, ce serait le monde renversé...

Mais Dinah se crispait :

— C'est peut-être plus grave que vous ne pensez, Bigol...

— Allons donc ! Des taches sur un écran...

— Précisément ! Des taches semblables... Je... j'en ai déjà vues !

Coqdor, qui écoutait avec avidité, demanda vivement :

— Où cela ?

Il croyait deviner la réponse et, en effet, ce fut celle qu'il attendait :

— Sur une radio... Une radiographie humaine... ces taches, ces petits points sombres, de nature indéterminée, SONT SEMBLABLES À CEUX INDIQUANT LES LÉSIONS DANS LA CAGE THORACIQUE DE WAAG STOOR !

Coqdor et Bigol se taisaient, tant la révélation de Dinah Alwyn leur semblait tout à coup prendre une importance capitale.

Mais ils n'eurent le temps d'épiloguer ni les uns ni les autres.

Une sirène résonnait à travers l'astronef. Des voyants clignotaient dans tous les compartiments et, par interphone, des ordres étaient lancés.

Ils surent, en quelques instants, la raison de cette alerte.

Une épave – encore une ! – fonçait droit sur le « Fulgurant », à une vitesse telle qu'il fallait agir sans retard pour éviter la collision.

Pourquoi cette lancée ? Le commandant Martin-bras et ses officiers supposaient déjà que l'impulsion avait été donnée par le maëlstrom qui devait faire tourner les navires pris dans son circuit et qui, s'il ne les engloutissait pas dans ses gouffres insondables, les projetait violemment à travers l'espace.

Mais il y avait encore autre chose. Les sondes avaient été mises en batterie, et étudiaient déjà l'engin aveugle qui menaçait les cosmonavigateurs.

D'après ses caractéristiques, il s'agissait d'une épave de provenance des chantiers d'Aldébaran.

Un astronef de type 7, bien connu.

Exactement comme celui que le « Fulgurant » et son équipage avaient, du moins officiellement, pour objectif d'aller renflouer, aux abords de l'étoile Kjor...

II

Campé devant le grand panoramique qui lui montrait la moitié de l'horizon céleste du « Fulgurant », avec, latéralement, les écrans de sidérotélé apportant les images infiniment plus vastes des zones visées, Martinbras faisait face.

Soixante ans, Martinbras. Une peau cuite et recuite aux mille soleils sous lesquels il avait navigué, pendant des temps, avant de devenir maître après Dieu de cet astronef avec lequel, disait-on, il ne faisait qu'un.

L'épave croisée – à une distance appréciable – par les Terriens, n'était plus qu'un souvenir. Pauvre petit astricule errant, elle s'était perdue dans l'immensité.

Seulement, maintenant, il s'agissait de tout autre chose.

Non plus d'une vieille carène d'origine indéterminée flottant au hasard depuis l'instant de la catastrophe qui avait mis fin à ses exploits, mais d'un objet de taille et de volume impressionnants qui fonçait à une allure folle à la rencontre de l'astronef de mission.

Que s'était-il passé ?

Dans cette contrée, encore si mal connue bien que sa réputation maléfique ne fût plus à faire, on reconstituait aisément les modalités initiales du fait.

Une épave (et peut-être l'astro 7 recherché) avait été saisie dans l'attraction de ce mystérieux maëlstrom, dont les descriptions variaient, mais dont on pouvait à peu près se faire une idée.

C'était un tourbillon. Un tourbillon s'étendant sur une demi-année de lumière approximativement.

Sa nature était rigoureusement inconnue, inexplicable. Du moins savait-on qu'il n'y avait jamais que deux cas pour les navires saisis par cette pieuvre spatiale.

La force centrifuge les attirait, les aspirait, les engloutissait, et on laissait libre cours aux imaginations quant au gouffre dans lequel les malheureuses victimes avaient pu sombrer. Ou, au contraire, c'était la force centripète qui prévalait. Dans ce dernier cas, l'objet saisi était lancé vers l'extérieur, animé d'une vitesse fantastique et partait à travers l'espace tel un bolide insolite, comme un projectile propulsé à partir d'une fronde comme il n'en existait sans doute aucune autre à travers le cosmos.

Présentement, Martinbras et ses hommes pensaient que l'astro 7 avait sombré dans cette zone, broyé certainement par le maëlstrom qui l'avait dédaigné et le laissait flotter à la dérive, avait été ressaisi

alors qu'il errait alentour, et relancé de telle sorte qu'il allait recouper la route du vaisseau des Terriens.

À bord, c'était le branle-bas d'alerte. Il y avait plusieurs solutions possibles dont la première qui venait à l'idée était la dérobade pure et simple.

En effet, il n'est pas toujours aisé d'éviter une collision, même quand l'antagoniste est signalé à des milliers et des milliers de kilomètres de distance, ainsi qu'il en était.

Dans le grand vide, l'attraction gravitationnelle joue souvent des tours pendables, difficiles à prévoir, eu égard aux aimantations le plus souvent ignorées des corps célestes les plus proches, ce qui fausse le jeu, lequel paraît si simple à l'origine.

Le « Fulgurant » allait bien sûr tenter d'éviter la rencontre. Mais des forces toujours inconnues pouvaient jouer, et aider à précipiter ces deux masses isolées l'une vers l'autre, cas souvent observé à la base des heurts d'astronefs.

Si la collision s'avérait difficile à éviter, il y avait la possibilité d'une plongée subspatiale, qui emmènerait l'astronef à des distances considérables, et le mettrait hors de danger.

Du moins hors de ce danger précis.

Car Martinbras se souciait peu d'émerger subspatialement n'importe où... voire dans les parages trop immédiats du sinistre tourbillon.

Ensuite d'aucuns pouvaient préconiser la destruction de l'épave, consigne généralement donnée aux astronefs de mission, qui purgeaient ainsi la navigation spatiale de périls errants.

Autre objection : Martinbras devait « renflouer l'astro 7 » et si, comme on le supposait déjà d'après les sondages au sonar, il s'agissait d'une carène de ce type, ce n'était pas le moment de fuir à son approche.

En fait, on ne le disait pas officiellement mais cela se chuchotait, Martinbras et son état-major avaient autre chose à faire qu'à renflouer un rafirot fracassé traînant quelque part dans l'immensité.

Leur rôle était autre, si périlleux, fût-il.

Et il s'agissait, avant tout, de se rendre sur cette épave pour y accomplir une tâche des plus délicates, avant, et avant seulement, de détruire au rayon infrarouge ou au feu atomique ce débris constituant un danger permanent.

Cela, tout l'équipage le sut presque immédiatement. Que ce fût là ou non les restes du vaisseau à retrouver à tout prix, Martinbras se devait de tenter l'étude du vestige errant.

Seulement, auparavant, il fallait éviter le choc avec son propre astronef, ce qui eût été fatal à la mission, à eux tous...

C'est ainsi que Coqdor, avec Bigol et Dinah Alwyn, autour du Commandant qu'entouraient déjà ses officiers et cosmariniers, se

préparèrent tous à l'inéluctable.

Bigol grommela qu'on jouait à pile ou face avec la mort.

Il y avait de cela. Certes, un tel équipage demeurerait maître du navire et le manœuvrerait avec dextérité. Mais ces deux masses fonçant l'une sur l'autre, maintenant saisies par cette force fantastique qui régit le monde : la gravitation, risquaient d'entrer en contact un peu trop vite.

À l'œil nu, on ne distinguait pas encore l'épave. La sidérotélé, cependant, l'avait captée. Chacun pouvait estimer qu'en dépit de son aspect lamentable de vaisseau torturé et fracassé, cela pouvait bien être du type 7.

Sur les écrans latéraux, on voyait donc en double la chose qui commençait à grandir, à devenir plus précise.

La consigne était formelle et un homme tel que Martinbras ne se dérobait pas.

Il fallait aller jusqu'au bout. Se rapprocher de l'épave, éviter la collision, puis s'occuper tranquillement d'aller l'explorer, le renflouement, but officiel de l'expédition, demeurant un leurre.

Comme disait Bigol, si tous les gars du monde savaient la vérité, quelle panique à travers les étoiles !...

Coqdor avait pris le bras de la jeune doctoresse :

— Je pense que vous n'avez pas peur, Dinah ?

Elle était un peu pâle, mais elle répondit, non sans fermeté :

— Je suis médecin. Dans mon métier, on ne sait guère reculer...

Quelque chose se frotta contre eux et Dinah se pencha, caressa une tête canine, tandis qu'un curieux ronron montait.

— Toi non plus, Râx, tu n'as pas peur ?

— Râx en a vu bien d'autres, dit le chevalier en riant, se penchant pour poser un baiser, ce qui pouvait sembler puéril et même ridicule, sur le mufle impressionnant du monstre Râx, son animal familier, gigantesque dogue-chauve-souris dont les crocs et les griffes faisaient reculer les plus braves, encore qu'avec le chevalier et les amis de celui-ci il se comportât comme un gros toutou câlin.

Tous ceux qui ont voyagé dans l'espace le savent, rien n'est plus impressionnant, au cours des randonnées dans l'immensité, que cette impression d'immobilité totale, qui paraît un non-sens absolu.

L'astronef semble désespérément figé dans les gigantesques paysages de l'infini. Les astres sont fixes, tels des flambeaux inquisiteurs. Le fond, d'un noir indéfinissable, demeure insondable, immuable. Rien ne paraît bouger et aucune illusion d'optique ne fait dévier un détail du fantastique spectacle stellaire.

Rien n'indique les vitesses fabuleuses de ces navires qui atteignent l'allure luminique, aucun repère ne se déplace. Tout est figé.

La gravitation artificielle aidant, on pourrait se croire sur planète

ferme.

Et pourtant...

Jamais, comme en cet instant, Dinah Alwyn, non plus que la majorité des occupants du « Fulgurant », n'avaient autant ressenti cette bizarre sensation.

Ils allaient. Ils fonçaient. Ils savaient quelle était la vitesse du navire.

Et tout semblait rigoureusement fixe.

Il y avait bien, sur les écrans latéraux, ce point assez brillant qui apparaissait parmi un fond d'étoiles.

Dinah ressentait ce qu'on a appelé le vertige immobile. Elle voyait que certains des cosmatelots transpiraient et, petit à petit, l'angoisse la prenait elle aussi, encore que, devant les grands spectacles de la misère physiologique humaine, sa jeune âme se fût cuirassée dès le début des études.

Coqdor était très calme. Apparemment. Mais le chevalier aux yeux verts, qui avait connu tant d'aventures spatiales, devait mesurer plus que quiconque la valeur du péril qui les menaçait tous.

Ce péril que le commandant ne faisait rien pour éviter. Mais tout au contraire il s'y jetait, il s'y précipitait tête baissée avec son navire et son équipage.

Parce que c'était son devoir.

Lui aussi transpirait. Dinah s'en apercevait. Il ne bougeait pas, dressé comme un vieux roc face au panoramique, jetant des regards fréquents vers les écrans qui reflétaient plus précisément l'épave-bolide qui venait à leur rencontre.

Et, seul, plus que jamais conscient de sa formidable responsabilité, maître de tous ces êtres en son âme et conscience, assez scrupuleux pour ne pas perdre de vue que leur salut n'avait d'autre raison que l'accomplissement de la mission, de la terrible mission, il jetait des ordres d'une voix brève dans les interphones qui lui donnaient le contrôle des divers rouages du navire de l'espace.

Machinerie, timonerie, tourelles d'armement, orientation et repérage, tout était en sa main. Il réalisait, de sa place, un formidable mixage des éléments constituant le système nerveux, le squelette, le sang de cet astronef dont il était le cerveau.

Et, comme le pensait le chevalier Coqdor, le cœur tout à la fois.

Tous se taisaient. Tous craignaient, mais ils admiraient Martinbras.

Longuement, il dirigea ainsi son navire.

Puis des indications furent fournies. D'ailleurs, sur les écrans, on pouvait suivre le grossissement de l'image de l'épave.

La sonde hyperradar amenait des renseignements précis. Il s'agissait bien d'un astro de type 7 et il y avait de fortes chances pour que ce fût précisément celui qu'on recherchait aux abords de Kjour.

Martinbras, croyait-on, avait la situation bien en main.

Il lança :

— Vitesse ?

— Deux cent quatre-vingt-dix-sept mille...

— Distance ?

— Six minutes-lumière.

— Puissance totale ?

— Non, Commandant. Force interférente !

Nul ne broncha. Mais le frisson général passa.

Force extérieure... L'interférence provenant de quelque corps lointain, une planète ignorée, une étoile inconnue, faussait la direction et favorisait la propulsion de l'astronef contre la carène errante transformée en projectile.

Martinbras, lui non plus, ne sourcilla pas.

Il lui était difficile de pâlir, avec son teint hâlé par les feux de l'espace. Sans doute, et Coqdor qui le connaissait de longue date n'en doutait pas, un rude combat devait se livrer dans l'âme du vieux cosmatelot.

Il savait que l'attraction incontrôlée agissant sur l'un des deux éléments contraires, voire sur les deux à la fois, le nautonier de l'astronef ne pouvait plus être « tout à fait » responsable de la direction de son appareil.

Sans agent corollaire, Martinbras eût, très certainement, gagné le combat et évité de justesse mais efficacement la fatale rencontre. Mais dans de telles conditions...

Cinq minutes-lumière, quatre, trois...

Dinah réalisait, elle aussi. Elle pensa soudain à Dimitri Lang. Sur un mode aigu, qui lui fit mal. Ne le reverrait-elle donc jamais ?

Elle avait besoin de réconfort, de contact vivant. Elle n'osa pas saisir une main humaine, fût-ce celle de Coqdor et elle caressa nerveusement, un peu trop nerveusement, la tête de Râx, le pstôr venu des planètes lointaines.

L'animal devait, lui aussi, sentir le péril, mais il réagit et ronronna un peu plus fort, sensible à la présence féminine.

Tous suivaient du regard l'image sur les écrans. Un astro 7, fracassé comme tous ceux qui avaient été saisis dans l'emprise du grand maëlstrom...

Deux minutes. Une...

Le vertige des immobiles. Glacés. Ruisselants. Impuissants.

Athées ou croyants, conscients de la mort proche. Peut-être...

L'épave-bolide-projectile arrive.

Un homme seul a presque aboyé ses derniers ordres.

Il y a l'onde maléfique, l'aimantation d'une tierce masse qui joue ce tour sinistre de s'interposer.

Dix secondes-lumière. Le choc.

Non !

Martinbras a réussi à faire dévier – imperceptiblement – l’astronef au dernier moment.

Les deux objets formidables passent l’un près de l’autre et cette fois rien n’interdira plus l’attraction mutuelle des masses, selon l’immuable loi.

Du moins n’est-ce pas en piqués contraires qu’elles s’opposent, mais c’est latéralement qu’elles se plaquent, comme si elles étaient soudées.

Détente. On revit. On était si près de la fin que, sans doute, on ne réalise pas encore très bien.

Chacun revient petit à petit soi-même. Des regards admiratifs caressent le commandant Martinbras, auquel Coqdor se contente de serrer la main.

Râx gambade sur ses pattes postérieures et bat de ses ailes de chauve-souris.

Dinah entend alors Bigol, toujours réaliste, qui grince :

— Mais c’est maintenant que cela va VRAIMENT commencer !...

III

C'est la loi. La Loi de l'Espace. Inéluctable.

Dans toute rencontre d'astronefs, dans le cas où l'un des deux est sinistré ou simplement avarié et qu'il comporte des victimes, les cosmatelots doivent avant toute chose se consacrer au salut des blessés et aux respectueux devoirs dus aux morts.

En la circonstance, l'épave maintenant accolée contre le « Fulgurant » par la force gravitationnelle étant visiblement dans un aspect lamentable, il y avait fort peu de chances pour qu'on trouvât quelque survivant.

Il n'en était pas moins vrai qu'on devait, en toute hâte, visiter l'astro 7, d'autant qu'il ne semblait pas y avoir de doute : on avait bel et bien affaire au vaisseau disparu après un dernier appel de détresse, et que les Technocrates des Planètes Confédérées tenaient en si haute valeur... pour une raison tenue secrète.

Martinbras désigna le commando chargé de cette incursion.

Bigol en faisait obligatoirement partie. Il y avait à cela une raison précise que connaissaient seuls le Commandant, le chevalier Coqdor et le docteur Alwyn.

Sur Terre, avant l'envol, l'enseigne Bigol avait subi une formation accélérée concernant certain problème. On l'avait spécialisé et sa mission était particulière. Dinah Alwyn, eu égard à ses propres connaissances et à sa qualité d'assistante du professeur Grégor, devait l'aider dans ce domaine.

Comme toujours, le chevalier Coqdor, homme de confiance des plus hautes autorités, était dans le secret, comme le maître du navire.

Six hommes accompagnaient Bigol. Coqdor avait voulu être du nombre et la jeune doctoresse prétendit s'y rendre également.

Martinbras et Coqdor hésitèrent. Ils lui firent remarquer que l'expédition allait dégénérer en véritable corvée.

Ne s'agissait-il pas d'affronter les cadavres des malheureux cosmonautes qui inévitablement, devaient se trouver encore à bord ?

— Je suis médecin, rétorqua-t-elle avec une certaine hauteur. Rien de ce qui est humain ne saurait donc me faire peur, mort ou vivant !

Martinbras n'insista pas, en fait admiratif devant le cran de cette jeune et jolie brune, qui enserrait ses beaux cheveux sombres en un chignon assez disgracieux, mais n'arrivait pas pour cela à perdre de son charme, même quand elle se mettait en colère, ou presque, ce qui était le cas.

Il lui fit donc revêtir un de ces scaphandres autonomes,

perfectionnés à l'extrême et si utiles pour les sorties dans l'espace.

Elle rejoignit le commando, déjà prêt dans le sas de sortie. Les cosmonautes communiquaient par walkies-talkies. L'enseigne Worms, chargé de commander l'expédition faisait des recommandations entendues cent fois mais sans cesse répétées pour ce genre d'expérience. Avant tout, ce qui importe, c'est de ne pas se laisser « tomber » dans l'espace. L'attraction risque, en effet, non d'attirer totalement le corps, mais quelquefois de le satelliser.

Le chef sortit le premier. Les uns et les autres disposaient de crampons à système pneumatique, aménagés sous les semelles des bottes, et formant ventouse, ce qui favorisait l'adhésion aux carènes, pour éviter le plongeon.

Ainsi, Dinah, qui n'avait encore jamais connu pareille promenade, se trouva hors du navire, en plein ciel, pourrait-on dire.

Ce fut pour elle un autre genre de vertige. Mais elle n'était pas seule. Coqdor lui tendait une main secourable, et Bigol l'aidait à progresser, toujours attentif à tout ce qui concernait la jeune femme, ce qui amusait quelquefois le chevalier.

Avec Worms et les cosmatelots, ils s'agrippèrent, formèrent une véritable cordée spatiale, passant, sans trop de dommage, du navire en bon état à la malheureuse épave de l'astro 7.

On entendit Bigol dire, dans son casque, et les autres reçurent l'émission :

— Dire qu'on nous envoie, en principe, pour renflouer ça !... Vous vous rendez compte, les gars... Il faudrait le ramener à son chantier d'origine, et travailler là-dessus... alors que ce n'est qu'un tas de ferraille !

— Ne bougonne pas, ça te changera ! coupa Worms. Il faut entrer, maintenant...

Ce ne fut malheureusement pas très compliqué, la coque de l'astro 7 étant fissurée en maints endroits. Une large déchirure, véritable plaie d'acier dans la masse du vaisseau, permit bientôt l'intrusion du commando.

Naturellement, le silence le plus total régnait. Les lampes individuelles fonctionnaient et on voyait le spectacle classique du navire spatial qui a sombré : parois fendillées, planchers et plafonds cabossés, portes arrachées, hublots détruits, meubles renversés, etc.

Tout de suite, ils trouvèrent deux corps. Trois autres un peu plus loin.

Les pauvres garçons devaient avoir été surpris. L'un d'eux esquissait encore, face à la mort, un geste de dénégation très impressionnant.

Comme on pouvait régler les walkies-talkies sur tel ou tel correspondant, le chevalier s'approcha de Dinah et lui dit :

— N'avez-vous pas de malaise ?...

Elle lui lança un regard furieux, à travers le hublot du casque. Il rit un peu.

Worms allait le premier. Ainsi, ils virent plusieurs autres morts, dont certains semblaient regarder, de leurs yeux fixes, ces camarades, bien vivants eux, qui leur rendaient visite dans leur immobilité éternelle.

Les astros de type 7 ayant été construits dans la zone d'Aldébaran, on ne fut pas surpris de trouver à bord, outre les Terriens, quelques naturels de la lointaine constellation, dont les peuples étaient fort évolués, pacifiques, et entretenaient de bonnes relations avec les Solariens.

Pendant un long temps, Worms et le commando explorèrent ainsi toute l'épave.

Il était hors de doute que tout renflouement s'avérait impossible. L'enseigne procéda donc au premier devoir spatial : la récupération des corps.

Terriens et Aldébaraniens furent donc emportés, à main d'homme, hors de la carène détruite, et transférés par le sas sur le « Fulgurant ».

Ce n'était pas une mince besogne. Le passage d'un navire à l'autre présentait force difficultés, et on risquait à chaque mouvement de laisser échapper le corps, qui eût été alors perdu dans l'espace.

Cette triste besogne allait demander plusieurs heures. Plus tard, à bord, selon la coutume cosmique, il y aurait une brève cérémonie. Martinbras lirait les prières universelles, inspirées du message christique prodigué aux Terriens, puis on procéderait à la désintégration par atomisation. Et les organismes ainsi mutés deviendraient énergie, la loi étant de ne rien perdre, et l'apport biologique pouvait s'ajouter au potentiel énergétique nécessaire au fonctionnement de l'astronef.

D'un commun accord, les hommes avaient refusé que Dinah s'évertuât avec eux à soulever les cadavres. Elle se contentait donc de les aider, les éclairant à travers l'épave, les soutenant alors qu'ils se tenaient en équilibre instable dans le vide même, entre les deux vaisseaux.

À un certain moment, la jeune femme demanda à Coqdor, lequel n'était pas le dernier à travailler au transfert des corps :

— Où est donc Bigol ?

— Vous cherchez votre cavalier servant ?

— Oh ! chevalier, je vous en prie...

— Je vous taquine... Mais nous nous devons de réagir... La situation n'est pas si drôle... Non, chère Dinah, je ne sais où il est mais... je crois qu'il cherche...

— Vous pensez... qu'il a déjà trouvé ?

— Pourquoi pas ? De toute façon, vous savez que Worms a des ordres. Bigol est venu sur l'épave en indépendant et ne participe pas à

notre travail...

Bigol, en effet, s'était dissocié du commando.

L'enseigne, lampe en main, chalumeau infrarouge de l'autre, c'est-à-dire disposant d'un outil auquel rien ne résistait, s'était aventuré dans les soutes.

Ni Worms ni les autres ne s'occupaient de lui. En fait, on eût juré qu'il savait parfaitement où il allait. Il avait longuement étudié, avant le départ et en cours de route, le plan de l'astro 7. En dépit des nombreuses modifications de la disposition interne du navire, modifications consécutives aux avaries. Bigol s'y retrouvait après quelques tâtonnements.

L'échelle de fer menant à la salle des machines s'était effondrée et il y avait encore trois cadavres en bas.

Bigol les salua, à la mode cosmique, les mains réunies, paume contre paume, et ainsi portées à hauteur du cœur.

Puis, après avoir calculé son élan, il se laissa tomber, arriva en pliant fortement les genoux. Le choc avait été rude, mais il fallait avancer.

Il traversa la salle parmi les débris des génératrices que leur formidable poids avait projetées ça et là, défonçant les cloisons, broyant tout sur leur passage.

Il vit encore un malheureux qui avait été atteint par l'écroulement et demeurait sur le dos, la poitrine totalement défoncée.

Nouveau salut. Bigol passa.

Descendit vers les soutes, lesquelles avaient semble-t-il été épargnées et où régnaient de profondes ténèbres.

Là, il n'y avait personne mais, dans les méandres de ce labyrinthe, il trouva.

Ce qu'il cherchait.

Un énorme coffret métallique, fermé par un mécanisme secret.

Bigol savait. Il fit fonctionner le mécanisme en promenant sur ce qui constituait la serrure le rayon de sa lampe après en avoir réglé soigneusement la fréquence.

Ouvert, le coffre montra un second container, de dépolx celui-là.

Nouvelle ouverture par action magnétique, afin d'accéder à une boîte parallélépipédique, longue d'une quarantaine de centimètres et large de dix que, cette fois il ne tenta pas d'ouvrir.

Il la prit avec délicatesse, ajusta sa lampe à son casque et revint sur ses pas.

Son cœur battait. Il connaissait l'importance du contenu du coffret.

Ce coffret que ceux d'Aldébaran envoyaient à la Terre, et que le maëlstrom de Kjør avait failli perdre à jamais.

Dans la salle des machines, pour remonter sans le secours de l'échelle, Bigol se contenta de couper la gravitation artificielle de sa

ceinture-arsenal.

Ainsi, corps flottant et délivré de l'attraction de l'épave, il flotta un instant, s'orienta vers l'étage supérieur, surplombant le désastre des génératrices détruites et les corps de leurs malheureux servants.

En haut, rompu à ce genre de sport, il prit pied, rebrancha la gravitation, et repartit, son coffret porté avec les plus grandes précautions.

Il croisa Worms et lui signala qu'il y avait encore quatre corps près des machines avariées. L'enseigne déclara qu'il allait faire le nécessaire.

Enfin, tout fut terminé. Dix-sept corps, dont six Aldébaraniens, avaient été récupérés, et seraient inhumés de cette façon fantastique et expéditive.

Coqdor et Dinah, le voyant, avaient échangé un coup d'œil significatif. Il les vit, et sourit, comme chaque fois d'ailleurs qu'il regardait le docteur Alwyn.

Dinah était bouleversée, épuisée, après ces heures étranges. Le chevalier l'emmena vers le bar où, justement, Martinbras conviait les membres du commando.

On avait besoin de se remettre. Tous, encore qu'ils fussent des garçons énergiques, rompus à l'espace, demeuraient hantés par ces membres rigides, ces yeux reflétant l'invisible, le contact de ces corps raidis, de ces vestiges d'êtres qu'avait animés le merveilleux souffle de la vie.

Pour la circonstance, Martinbras avait fait déboucher un vieux bourbon de la planète-patrie. Dinah, peu portée sur l'alcool, accepta cependant le verre que lui tendait le commandant.

C'est alors qu'un des cosmatelots fit remarquer :

— Tiens... mais l'enseigne Bigol n'est pas avec nous... Il ne veut pas trinquer ?

— Il a dû passer dans sa cabine faire un brin de toilette, dit Coqdor, qui bien entendu n'en pensait pas un mot. Une bonne douche lui fera du bien... et à moi aussi... et à nous tous, je crois, ajouta-t-il en riant.

— Bon, dit Worms..., il a droit au toast du commandant, lui aussi...

Coqdor pensa que, sans doute, il ne fallait pas déranger Bigol dans son travail.

— Ne vous inquiétez pas... Râx, va aller le chercher... Râx, viens mon beau pstôr !

Le monstre pstôr, qui était fou de joie depuis que Coqdor avait regagné le bord (l'animal demeurant en permanence branché sur son maître) arriva en sautant sur ses membres disparates.

Le chevalier le caressa, lui releva la tête et le fixa longuement de ses yeux d'émeraude.

Tous regardaient, sachant bien que l'ordre était donné

mentalement :

— Va, Râx !

Râx se hâta de disparaître. On savait qu'il allait rejoindre Bigol, en quelque endroit que se trouvât le jeune homme, et qu'il lui ferait comprendre, par des mimiques, de petits cris, voire en le tirant par ses vêtements, qu'il lui fallait rejoindre Coqdor et ses amis.

L'Old Crow coulait dans les verres et le cosmatelot barman distribuait des glaçons. On riait, on bavardait, on s'échauffait, on s'énervait un peu. Après la pénible corvée, tous voulaient effacer l'atroce vision des dix-sept corps glacés par le majestueux froid spatial.

Et puis, Râx revint, mais seul.

Le pstôr était en proie à une émotion intense. Il fonça vers Coqdor, sifflant curieusement. L'homme aux yeux verts fronça le sourcil :

— Que se passe-t-il ? Un danger ? Bigol... ?

Râx sautait après son maître et le tirait en le mordillant. Il était hors de doute qu'il voulait l'emmener, très vite, vers Bigol qu'il n'avait pu ramener.

Un frémissement passa sur le groupe. Martinbras gronda :

— Qu'est-il arrivé ?

Coqdor fixa un court instant le pstôr, cherchant les images vagues que peut enregistrer un cerveau animal, infiniment moins subtil que l'humain, mais cependant fidèle.

— C'est inouï... ce que je vois... je ne veux pas croire... une main... du sang...

— Vite !

Tous foncèrent. Le pstôr comprenant qu'on obtempérait à son appel, galopait devant eux, se dandinant curieusement puisqu'il avançait, à la fois sur ses pattes et ses ailes repliées.

Ils furent tous à la cabine de Bigol. La porte demeurait entrebâillée.

Martinbras poussa un hurlement :

— Bigol... qu'est-il arrivé !

L'enseigne ne répondit pas. Il était là, accoté à la tablette. Il ne bougeait pas.

Il semblait horrifié et la vie s'en allait de lui à grands flots.

Tous, épouvantés, voyaient le moignon. Le poignet droit amputé.

Bigol n'avait plus de main et le sang s'échappait en giclant.

Quant au coffret si soigneusement récupéré, il avait disparu.

IV

Dinah demeura dix secondes foudroyée par ce qu'elle découvrait.

Coqdor réagissait déjà et se précipitait vers le malheureux. Mais la jeune femme se souvenait qu'elle était médecin et elle fut auprès de Bigol en même temps que le chevalier.

Instinctivement, tous deux cherchaient quelque chose du regard.

Une chose atroce, et qu'ils ne voyaient pas.

La main. La main de Bigol. Cette main inexplicablement supprimée de ce poignet amputé.

Mais non, il n'y avait rien. Ensemble, tous deux s'affairaient, faisaient ce qui convient avant tout en pareil cas, préparer un garrot. Le mouchoir de Coqdor faisait l'affaire.

Martinbras ne disait rien mais les yeux du commandant jetaient des éclairs, alors que, laissant la victime aux bons soins de ceux en qui il avait confiance, il s'avançait, fouillait cette cabine où le sang giclait partout.

Worms, l'aspirant Farr, le lieutenant Hoz, qui l'accompagnaient, semblaient eux aussi désespérés.

Coqdor et Dinah soutenaient le pauvre Bigol, lequel semblait totalement abasourdi par ce qui lui était arrivé.

— Nous l'emmenons à l'infirmerie !

Seul avec ses officiers, Martinbras, dans la cabine, gronda :

— Messieurs, l'enseigne Bigol avait ordre de ramener, de l'épave de l'astro 7, certain coffret de métal, de moins de cinquante centimètres de long. Cet incompréhensible incident peut avoir des conséquences dramatiques...

Il hésita une seconde puis :

— ... à l'échelon de l'univers, Messieurs ! Je ne puis vous en dire plus long. Mais Bigol a vraisemblablement été victime d'un attentat... De toute façon, nous devons, à tout prix, retrouver ce coffret. Et aussi savoir quel est le coupable, ou les coupables, de l'agression sur Bigol... Faites vite !

Les officiers saluèrent et disparurent. Sans doute avaient-ils, les uns et les autres, quelque idée de la véritable mission du « Fulgurant ». Mais puisque le secret devait peser jusqu'au bout, ils le respectaient. Du moins pouvaient-ils supposer qu'en effet, après cet épisode dramatique, le sort du monde pouvait se jouer.

Martinbras resta encore un instant dans la cabine de Bigol. Bien qu'il fût de longtemps cuirassé devant les spectacles les plus tragiques, tout ce sang l'impressionnait.

Lui aussi se disait que Bigol n'avait plus de main, et que cette main paraissait avoir été tranchée.

On avait volé la main de Bigol.

On avait volé le coffret. Martinbras ne l'avait pas encore vu, mais il savait que l'enseigne, fidèle à sa tâche, l'avait ramené dans sa cabine et, toujours en vertu des instructions strictes données par les Technocrates, qu'il avait commencé par vérifier l'étanchéité du coffret, l'hermétisme absolu de la fermeture, l'état de cette curieuse boîte et du mystère qu'elle pouvait renfermer.

Le commandant fonça alors vers l'infirmerie. Un peu partout, à bord, on s'affairait, on fouillait. Les officiers lançaient des ordres et payaient de leur personne. Le coffret, il fallait trouver à tout prix le coffret que, jusqu'alors, Bigol, le malheureux Bigol, avait été le seul à toucher.

— Le coffret... le coffret...

Il parlait. Il répétait ce mot, sans cesse. Dinah, assistée du cosmatelot infirmier Gagès, avait déjà colmaté la plaie, au cautériser. La terrible hémorragie ne se produisait plus, mais Bigol avait perdu beaucoup de sang et il semblait effroyablement choqué, ce qui s'expliquait sans difficulté.

Le docteur Alwyn lui avait fait une piqûre vitalisante. Coqdor se tenait près de lui, enserrant ses épaules d'un bras fraternel, l'aidant à boire, car il avait gémi qu'il avait soif.

— Le coffret... le coffret...

— A-t-il dit quelque chose ?

Martinbras arrivait. Dinah lui expliqua que, jusqu'alors, on ne pouvait en tirer que ce mot, qu'il répétait, comme halluciné.

— La plaie ?

— Je ne comprends pas, Commandant. Une coupure nette, cela semble avoir été tranché...

— Par un poignard ? Une hache ? Une lame quelconque ?

Martinbras et Coqdor observaient la doctoresse. Elle se mordit les lèvres et prononça :

— J'ai déjà vu, à l'hôpital, des cas de mutilation... Oui, une lame très affilée pourrait... mais en fait, on dirait que... que la main de Bigol a été comme... annihilée, supprimée...

Elle cherchait le mot pour fixer sa pensée et finit par dire :

— Anéantie !

Elle fut comme épouvantée du terme. Le commandant et l'homme aux yeux verts avaient tressailli.

— Vous voulez dire que... ?

À ce moment, Bigol, dont les yeux exorbités ne se fixaient pas, et qui restait toujours visiblement en proie à l'horreur de ce qu'il avait vécu, jeta un véritable cri d'horreur :

— L'éclair noir... c'est l'éclair noir...

Les assistants s'entre-regardèrent. Puis Coqdor dit doucement :

— Mon vieux Bigol... il faut nous dire...

Bigol hoqueta, revigoré par l'effet de la piquûre, mais encore choqué :

— Dire quoi... Il y a eu l'éclair noir... Et puis les cadavres...

— Les cadavres ? ? !

Tous sursautaient. Coqdor fronça le sourcil, mais, sans cesser de soutenir le blessé, il reprit :

— Où avez-vous vu des cadavres, Bigol ?

Le malheureux parut en proie à un accès de terreur :

— Ils sont venus... Tous les trois... je les ai vus... Ils me regardaient... avec leurs yeux de morts... Ils sont venus dans la cabine... mais je ne pouvais pas les chasser... me battre avec eux... je n'avais plus de main...

— Nous ne saurons rien... Il délire ! fit Martinbras, avec un soupir rauque.

Coqdor secoua la tête :

— Peut-être pas... Bigol, reprit-il, parlez-nous de ces... cadavres...

Bigol se crispa, éructa, un peu d'écume lui montant aux lèvres :

— Tous les trois... Ils étaient morts... Morts dans l'épave... Et ils marchaient !

Cette fois, le récit se précisait. Dinah crut comprendre :

— Il est frappé par le souvenir de l'expédition... Ces cadavres que le commando ramenait et...

— Non ! ! !

Bigol, quoique toujours en état second, se tournait vers Dinah :

— Oh ! mon petit docteur ! Mon petit docteur !...

Il eut soudain un accès de larmes, comme les grands malades ou les enfants et le chevalier fit un signe à Dinah, signe qu'elle comprit parfaitement.

Ce fut elle qui vint auprès de Bigol, et lui caressa doucement la joue. On vit enfin le regard fou qui s'adoucissait, qui redevenait plus humain en s'attachant sur l'aimable physique de la doctoresse :

— Mon petit docteur... Je n'ai pas rêvé... mais... il y avait déjà eu l'éclair noir !... Et cette horreur... plus de main... ce sang... et ils sont arrivés, tous les trois... Ils avançaient sur moi...

— Après ? Après, Bigol ?

Il hurla soudain, se tordant les bras de désespoir :

— Le coffret ! Ce sont eux qui ont pris le coffret !... J'ai trahi... je n'ai plus qu'à mourir...

Ils eurent toutes les peines du monde à l'obliger à se recoucher.

Dinah lui fit encore absorber un calmant, dont l'effet était ultra-prompt. Cette fois, Bigol s'étendit, demeura immobile.

— Va-t-il s'endormir ? demanda Martinbras.

— Dans un instant. Je vais encore essayer de l'interroger !

Penchée sur le mutilé, elle demanda :

— Racontez-nous, Bigol...

Bigol avait les yeux fermés. Il parlait d'une voix lointaine, un peu comme celle des médiums en transe.

Mais, stimulé par la parole douce, lénifiante, de son amie la doctoresse, il parla.

Tendus, le commandant, Dinah, Coqdor, et l'infirmier, écoutaient.

Oui, Bigol avait trouvé, et ramené sur le « Fulgurant », le précieux coffret. Oui il avait suivi rigoureusement le programme de la mission. La vérification qui s'imposait.

Que s'était-il passé ? Une fausse manœuvre de sa part sur ce mécanisme si délicat, si mal connu ? Ou bien les avatars de l'astro 7 avaient-ils déréglé le système de blocage ?

Toujours était-il qu'alors qu'il travaillait à l'ouverture, une sorte de flamme noire avait jailli, un éclair couleur de ténèbres.

Et Bigol avait eu la main comme tranchée, annulée au ras du poignet par cet épouvantable éclair noir.

L'infirmier Gagès ne savait pas, lui. Mais les autres frémissaient, comprenant ce qui s'était passé.

— Ensuite ?

Il reprit son récit, d'une voix de plus en plus faible. Il restait là, accablé, horrifié, incapable de reprendre ses esprits, quand les trois cadavres avaient fait leur apparition.

Martinbras n'en écouta pas davantage :

— Je vous le confie ! Moi, je vais... il faut les retrouver !

Il se rua hors de l'infirmerie et, dans le couloir, se heurta au lieutenant Hoz qui semblait totalement hébété :

— Commandant ! Commandant ! Un nouveau mystère !

— Et quoi ? Mais parlez, mille milliards de bolides !

— Le cosmatelot Klim, le préposé au désintégrateur...

— Il manque des cadavres ? Hein ? C'est ça ? Il n'y en a plus que quatorze au lieu de dix-sept ?

Plus ahuri que jamais, Hoz regarda son chef de bord :

— Vous... Vous êtes au courant ?

Martinbras le bouscula, courut tout au long des coursives, hurlant des ordres que les interphones répercutaient à travers l'astronef :

— Cherchez partout ! Les cadavres vivants !... Ils n'étaient pas morts !... Ce sont des forbans... des pirates... Il me les faut ! Et le coffret ! Le coffret ! Ils l'ont volé !... Le sort du monde est en jeu !

Si les officiers et les cosmatelots ne comprenaient pas grand-chose, du moins s'affairaient-ils. On fouilla partout, mais il fallut bien s'avouer qu'on ne trouvait rien qui ressemblât au coffret signalé. Et les trois corps manquants, correspondant bien sans doute aux étranges

assaillants de Bigol, demeuraient parfaitement invisibles.

Worms, qui avait dirigé le commando et la sinistre besogne consistant au transfert des victimes de l'espace, suggéra de retourner sur l'astro 7, qui demeurait accolé au flanc du « Fulgurant », rivé par la force de l'attraction mutuelle.

— Mille nébuleuses ! rugit Martinbras au lieu de le féliciter, vous ne pouviez pas le dire plus tôt ?

Un instant après, par le sas, dix hommes, commandés par Worms et Hoz, passaient du navire à l'épave.

Là non plus, ils ne trouvèrent rien.

Mais un cosmatelot fit remarquer que, dans le département réservé aux engins de sauvetage, ces mini-astronefs appelés cosmocanots, si plusieurs avaient été avariés dans la catastrophe, on découvrait un alvéole veuf de son contenu.

Worms, et ceux qui avaient déjà visité l'épave, furent frappés.

À leur première incursion, cela n'était pas apparu. Il n'y avait guère de doute. Les faux cadavres avaient réussi à fuir de cette façon. Tout devait être soigneusement préparé et, maintenant, le cosmocanot filait dans l'espace, dans l'immensité.

Avec, à son bord, cette boîte inquiétante d'où jaillissaient des éclairs noirs.

Des éclairs susceptibles de supprimer un membre humain, comme d'un coup de rasoir !

Et sans doute de produire des effets infiniment plus terrifiants !

La voix de Martinbras tonna de nouveau : Ordre formel ! On devait retrouver les voleurs. À tout prix !

V

Pâle et résolu, Bigol demeurait à son poste.

Le foudroyant cautériser avait forcé la reconstitution cellulaire et, déjà, biologiquement, il y avait à son bras droit un moignon totalement fermé, l'épiderme étant pratiquement reconstitué sur la chair mutilée.

Le docteur Alwyn avait eu beau s'évertuer à vouloir astreindre le patient à demeurer quelques tours-cadran (mesure de temps spatiale) à l'infirmerie, l'enseigne s'était écrié farouchement, dès que le traitement lui avait redonné sa lucidité :

— Me reposer ? Ce n'est pas le moment, cher petit docteur... Nous devons rejoindre ces forbans, quels qu'ils soient... Et reprendre le coffret... avec la foudre noire qu'il renferme...

Dinah avait frissonné mais, malgré elle, elle admirait le cran de cet homme, dorénavant manchot, qui ne voulait pas abandonner son poste. Certes, il y avait, sur l'astronef, deux ou trois cosmatelots susceptibles de prendre la place de l'astronavigateur, mais Bigol prétendait ne la laisser à quiconque.

Et c'était lui qui, en liaison avec le lieutenant Hoz, chef pilote, dirigeait le vaisseau de l'espace dans les parages de la constellation du Paon, région voisine, du moins sur les cartes du ciel, de ce qu'on nomme depuis la Terre le pôle austral.

Un pansement enserrait le poignet de Bigol. Plus tard, sur les planètes civilisées, on le doterait sans doute d'une de ces merveilleuses prothèses greffées directement sur l'organisme, qui parviennent à redonner la fonction à l'organe blessé.

En attendant, soutenu par des piqûres vitalisantes, car il ne s'agissait pas de flancher, il observait le ciel et devenait le véritable nautonier du navire de Martinbras.

Ce dernier fulminait, ne décolérait pas. Coqdor ne disait rien, mais sa vaste connaissance des choses de l'espace, jointe à son instinct médiumnique toujours en éveil, lui annonçaient des lendemains difficiles.

La direction prise, à la suite du cosmocanot, invisible certes, mais déjà situé par la sagesse de Bigol, n'était plus un secret pour personne.

On fonçait vers une grosse étoile à reflets verts, située un peu en dehors des étoiles du Paon.

Kjor...

Et nul ne l'ignorait, c'était aux abords de ce soleil à peu près isolé

que s'ouvrait le gouffre fantastique du maëlstrom, ce tourbillon d'espace dont personne n'avait jamais expliqué la nature.

Il avait fallu procéder, sans plus de retard, à la cérémonie dite d'inhumation en réalité une désintégration pure et simple, accompagnée de quelques mots de pitié.

Coqdor avait aussitôt conseillé, avant de détruire ces corps, un examen minutieux. Trois hommes s'étaient introduits à bord par ce moyen insensé, inédit. Ne convenait-il pas de s'assurer qu'ils étaient bien les seuls ?

Mais non ! Il s'avérait que les quatorze corps étaient sans équivoque ceux des malheureux cosmatelots, Aldébaraniens et Terriens, de l'astro 7 sinistré.

Astro 7 qu'il avait fallu détruire, lui aussi.

Après une dernière fouille, un sondage avec les radars les plus subtils, attestant qu'on n'y retrouverait, ni les cadavres vivants, ni le coffret d'où sortaient les terrifiants éclairs noirs ; on avait dissocié l'épave au rayon infrarouge.

Bigol, presque cynique, avait prononcé, pendant ce travail :

— Dommage que nous n'ayons plus le coffret !... Les néantons auraient fait du bon travail !...

Les néantons !

Depuis l'envol de la Terre, nul à bord n'avait prononcé le nom de ces étranges particules, dont on ne savait même pas si elles existaient vraiment, de cette énigme scientifique qui désolait les chercheurs des diverses planètes.

Faute de mieux les situer, on les avait supposées (comme autrefois les gravitons, les tachyons et autres éléments insaisissables) et baptisées néantons, particules de néant ce qui, pour beaucoup, était un non-sens et provoquait d'ironiques réflexions.

Pourtant, il y avait QUELQUE CHOSE !

Ces mini-sphères de vide, qui annihilait tout, exactement tout. Elles ravageaient l'organisme du malheureux Waag Stoor. On les avait aperçues sur un écran de sidérotélé, interférant la vision spatiale. Et n'était-ce pas elles qui avaient engendré l'éclair noir jailli du précieux coffret, et dévoré la main de Bigol ?

Leur origine ? On supposait (mais tout n'était qu'hypothèse en la circonstance) qu'elles émanaient du maëlstrom. Ce qui, pour beaucoup encore, accréditait la thèse de l'ouverture vers le néant. Mais cela relevait plus de la légende que de la science pure, et les « savants » du moins les officialisés de ce terme, rejetaient une telle idée avec véhémence, sans pour cela s'expliquer davantage.

Que savait-on ? Maintenant, sur le « Foudroyant » les langues allaient bon train.

Le renflouement de l'astro 7 n'était qu'un prétexte, la mission étant

autre.

On supposait bien, au départ, que le malheureux astronef ne servirait plus à rien et que, s'il ne finissait pas à la ferraille, le navire qui le retrouverait n'aurait d'autre solution que de le détruire, purgeant ainsi l'espace d'un danger errant.

Mais il y avait mieux. Un homme de génie, originaire des mondes de la Croix du Sud, aurait trouvé (« aurait », on n'affirmait pas) le moyen de capter, voire de domestiquer les néantons dans une certaine mesure.

Cet homme était mort. Disparu à la suite d'une explosion. À travers l'univers, on cherchait son successeur. Ses élèves, eux aussi, finissaient tous curieusement et le secret semblait perdu.

Puis, de la Terre, partait un appel à Aldébaran, là où un des derniers adeptes du grand découvreur venait de périr mystérieusement, laissant un coffret hermétiquement clos, contenant en principe une réserve de néantons fixés par un procédé demeuré inconnu.

Un laboratoire de la planète Terre revendiquait donc l'honneur d'étudier ce précieux vestige. Nul n'ignorait que le péril était grand, que des effets absolument impossible à prévoir pouvaient en découler. On acceptait le risque.

D'où la mission du « Foudroyant ». D'où l'envoi de l'enseigne Bigol, qui avait suivi un stage particulier pour la sauvegarde et l'étude du coffret et le choix du docteur Dinah Alwyn, laquelle avait déjà observé les effets des néantons sur l'organisme du cosmatelot Waag Stoor.

Car l'astronef de type 7, parti pour amener cette fantastique réserve de néant mortel vers la Terre avait été victime, comme tant d'autres vaisseaux spatiaux, du passage près de l'étoile Kjor, difficile à éviter d'autant que, dans une zone très étendue, les plongées spatiales si pratiques pour le franchissement de millions d'années-lumière, demeuraient interdites en raison des étranges remous que le phénomène semblait imprimer à l'espace.

Maintenant, l'astro 7 était rejoint, l'épave détruite. Mais la ruse insolite de ces inconnus, s'introduisant à bord, se maquillant en cadavres, se dopant sans doute selon un procédé énigmatique pour résister au froid et à l'asphyxie en attendant l'intervention des sauveteurs, amenait le rapt de l'unique réserve de néantons connue à travers le cosmos.

On conçoit que Martinbras et les siens n'avaient plus qu'un souci, qu'une idée passionnée : rejoindre ces fantastiques voleurs, récupérer leur butin.

Cependant, au fur et à mesure que le « Foudroyant » parcourait des distances effarantes, propulsé par ses moteurs semi-photoniques, Bigol, penché sur ses contrôles, devant ses écrans, devenait de plus en plus soucieux.

— Commandant ? appela-t-il par interphone.

Martinbras était près du pilote Hoz. Coqdor l'avait rejoint, avec Râx sur ses talons :

— Eh bien, Bigol ?

— Je n'y comprends rien. Je les tiens (façon de parler, il voulait dire qu'il les situait parfaitement). Or ils foncent droit sur le maëlstrom !...

Martinbras, le lieutenant Hoz, et le chevalier échangèrent un regard.

— Êtes-vous sûr, Bigol ?

— Rigoureusement, Commandant !

— Droit dessus ?

— Dans l'axe exact !

— Le maëlstrom est-il déjà visible ?

— Non, pas encore... comptez dix-sept degrés à l'Ouest de Kjour... Je vous signale cependant que, si le gouffre n'apparaît pas, nous ressentons des remous spatiaux...

Martinbras grinça :

— Donc, dès maintenant, les plongées sont impossibles... Nous serions proprement engloutis... Il nous reste à rejoindre ce damné cosmocanot, mais il a encore de l'avance...

— Normalement, nous devrions l'avoir gagné de vitesse avant une heure en mesure de la Terre, fit remarquer Hoz.

— Ouais... mais d'ici là... Bigol ?

— J'écoute, Commandant !

— Combien de temps avant d'entrer dans la zone d'attraction du maëlstrom ?

— Quarante à cinquante minutes terrestres !

Le commandant eut un soupir profond, ce qui, chez lui, exprimait la rage contenue :

— Si ces types continuent à foncer ainsi, leur coquille sera emportée comme le fétu qu'elle est... et eux avec...

— Et le coffret à la foudre noire, dit sombrement Hoz.

Martinbras éclata :

— Ils sont dingues ! Ils veulent se suicider !

— Cela m'étonnerait, fit paisiblement Coqdor. Ils se sont donné assez de mal pour nous duper, pour s'introduire à bord, et dérober les néantons... Non ! à mon avis, il y a quelque ruse là-dessous... Ces gens, peut-être, connaissent bien la région spatiale avoisinant Kjour, et ils savent où ils vont !

— En attendant, lança Bigol dans l'interphone, ayant entendu le chevalier, ils foncent vers le noyau du tourbillon, et si nous continuons...

Hoz suggéra :

— Nos rayons portent loin, Commandant... si nous essayions...

— L'inframauve ! Mille comètes, oui... mais nous risquons de les

désintégrer ! Et de détruire le coffret aux néantons avec !

— En dosant la fréquence, non, peut-être pas !... Il suffirait de neutraliser leur moteur, par freinage photonique...

— Voilà une idée intéressante, dit Coqdor. Je pense que Hoz a raison...

Martinbras serra les poings :

— Risqué, votre truc !... Mais nous n'avons pas le choix !

Il hurla, dans l'interphone :

— Poste huit ! Enseigne Worms ?

— Commandant ?

— Paré à tirer ! Inframauve sur cible... Attendez ! Bigol ! Situation du cosmocanot ! Transmettez au huit, pour le tir !

En un instant, l'astronef fut prêt à l'action. Bigol donnait les coordonnées exactes du mini-astronef des forbans, et Worms les tenait sous le feu des redoutables tubes, envoyant un rayon à portée très étendue. Martinbras donna des instructions précises pour que la fréquence fût suffisamment réduite et ne détruisît pas la cible, en cas de coup au but.

Un bref moment. Tout fut prêt.

— Feu ! tonna le maître du « Fulgurant ».

Ils virent, depuis les bords, par les hublots comme par les écrans de contrôle, la longue traînée de feu mauve qui semblait s'étendre à l'infini et allait, si elle était bien dirigée, percuter cet embryon d'astronef qui emportait une si terrible cargaison, quoique sous un volume bien réduit.

— Manqué ! annonça le contrôle de tir.

Martinbras fit rectifier. Il y eut un second coup.

Cette fois, il ne leur fut pas possible de savoir si le cosmocanot avait été ou non atteint.

Un phénomène curieux venait de se produire, observé à la fois par les contrôles sidéroradars et quelques guetteurs à l'œil nu.

Sur le passage de la flamme mauve, on avait vu crépiter de petits éclairs, des lueurs fugaces, évoquant des étoiles très brillantes, mais aussitôt éteintes.

— Diable des Galaxies ! Qu'est-ce que c'est encore ?

Tous redoutaient d'avoir trop bien atteint le but. N'était-ce point le coffret, le fameux et redoutable coffret qui venait d'exploser, produisant cet effet inattendu dans l'espace ?

Mais c'était Bigol qui rectifiait :

— Non, le cosmocanot fuit toujours. Mais je crois...

— Tonnerre du Cosmos, Bigol ! Ne croyez pas et dites ce que vous savez !

— Eh bien, Commandant... ce sont des pierres qui ont été percutées et qui ont éclaté... des bolides... tout un train de météores qui s'est

interposé entre notre but et nous-mêmes...

— Des météores ! Un groupe important ?

Anxieux, Martinbras, Hoz et Coqdor attendaient la réponse.

La voix de Bigol leur parvint au bout d'un instant. L'astronavigateur paraissait angoissé :

— Un véritable nuage, commandant... des millions et des millions de pierres... Il y en a en poussière... mais d'autres... des rocs... de véritables montagnes dans l'espace... et cela vient vers nous... et nous ne pouvons plus les éviter !...

VI

Un train de météores dans l'espace, ce n'est pas absolument un incident exceptionnel. On sait depuis toujours, et bien avant les voyages interstellaires, que l'univers est parcouru sans cesse par des minéraux errants, les uns isolés, les autres en formations plus ou moins denses.

Les bolides signalés ne devaient donc surprendre personne à bord du « Fulgurant », et leur apparition faisait partie des innombrables rencontres susceptibles d'être faites par des cosmonautes au cours de leurs randonnées.

D'autre part, en raison de la proximité relative du maëlstrom de Kjor, rien ne s'opposait à l'hypothèse suivante : que ce groupe de pierres célestes, saisi par le formidable tourbillon ait subi le sort de l'épave de l'astro 7 et ait été propulsé par cette fronde géante, ce qui ne pouvait qu'en augmenter la vitesse et, partant, la force éventuelle d'impact.

Tout concourait donc à faire qu'on donnât le maximum pour éviter le choc.

Si c'était encore possible...

D'ores et déjà, Bigol et ses contrôles semblaient attester le contraire. L'astronef, lancé à la poursuite du cosmocanot, toujours visible au moins sur les écrans de sidéroradar, allait se jeter dans le train de météores au risque de collisions regrettables.

Martinbras sut cela rapidement et, selon son habitude, prit des dispositions dénuées de tergiversations.

— On va tirer dessus... c'est la seule solution !

Car il n'était pas question de dévier de la route. C'eût été renoncer à traquer les voleurs de néantons et à cela le commandant Martinbras, comme d'ailleurs tous ceux de son équipage, n'eût jamais consenti.

La tourelle de tir était déjà en position de combat. Cette fois, il s'agissait de tirer, non plus sur un mini-astronef en fuite et selon une fréquence atténuée évitant ainsi les destructions possibles, mais bel et bien au contraire d'atteindre à la virulence totale des inframauves et des feux atomiques dont les tubes se jumelaient comme sur la quasi-totalité des grands vaisseaux de ligne spatiale.

Coqdor s'inquiétait du cosmocanot :

— Ces gens-là ont dû rencontrer, avant nous, cette horde de pierres... Si cela est, ils risquent, encore plus que nous, de graves avaries, voire l'écrasement total ! Cher Martinbras, donnez des ordres... Tout en tirant sur ce mur mouvant, il faut absolument savoir

si le cosmocanot ne peut pas nous apparaître, entraîné et défoncé par la rencontre...

Martinbras acquiesça. Bigol, qui maintenant surveillait les inquiétants aérolithes, fut donc chargé de ne pas négliger pour cela la situation du cosmocanot. La fidélité du sidéroradar permettrait éventuellement de suivre les perturbations occasionnées sur la progression des fuyitifs.

Les premiers symptômes de l'action des météores ne tardèrent pas à se manifester. Sous une forme des plus simples. On commença à percevoir, à bord du navire de l'espace, un crépitement qui ne fit que croître pendant les instants qui suivirent.

Les plus petites pierres, cette poussière signalée par Bigol, commençaient à arriver sur la carène du « Fulgurant », tels des projectiles. Ce n'étaient encore que l'avant-garde, ainsi que le dit Coqdor en souriant, et cette pierraille s'écrasait, se pulvérisait contre le solide métal constituant l'armature.

Le chevalier avait à cœur de soutenir le moral de Dinah Alwyn. Médecin certes et rien d'une poule mouillée, elle n'en était pas moins femme et il se devait de l'aider à demeurer aussi sereine que possible.

Près d'eux, Râx donnait des signes d'inquiétude, ce qui n'échappait pas à la jeune doctoresse. Le pstôr sifflait curieusement, ne tenait pas en place, et venait fréquemment vers son maître, levant vers lui ses yeux d'or d'un air suppliant.

— Mais oui, mais oui, mon beau Râx... Oui... Nous ne risquons rien... Reste donc tranquille !

Ni l'attitude, ni les paroles, ne trompaient Dinah. Elle connaissait le sûr instinct du génie familial de Coqdor et savait bien qu'il ne se trompait guère, quand le péril était là.

Et puis, l'impact des météores ne faisait qu'augmenter. À plusieurs reprises, des pierres beaucoup plus grosses vinrent heurter la carène, et le choc, chaque fois, fit résonner l'ensemble du cockpit. Les cosmatelots s'affairaient, mais aucun ne se faisait d'illusion. La situation allait devenir brûlante.

Les bolides... on les voyait maintenant à l'œil nu. Ils passaient, à des vitesses folles et ceux qui ne s'aplatissaient pas sur le navire créaient, sous les yeux des cosmonautes, de véritables traits, des lignes échappant presque à la vision, les contours des pierres à cette allure, demeurant insaisissables.

Mais on en voyait quelquefois d'énormes et, ceux-là, on pouvait les suivre plus aisément. Deux ou trois, masses lourdes et aveugles, frappèrent le « Fulgurant », toutefois sans occasionner encore de dégâts importants.

Entre-temps, tout avait été mis en place et le tir commençait.

Il s'agissait évidemment, non de détruire la pierraille, mais les blocs

les plus impressionnants par la taille, aisément repérables d'ailleurs, et dont la rencontre eût peut-être été fatale.

Quelques minutes seulement après que les bolides eurent été signalés, la riposte partait du « Fulgurant ».

— Venez, dit Coqdor à Dinah, nous ne sommes d'aucune utilité, ni aux pilotes, ni aux tireurs... Mais le spectacle doit en valoir la peine !

Il la mena auprès de Bigol, Râx demeurant près de son maître, toujours mal à l'aise, sifflant avec inquiétude. Là, Dinah put voir...

Le spectacle, en effet, était impressionnant.

Dinah pouvait voir à présent, non plus un seul rayon inframauve, mais dix, et les longs traits, ceux-là brefs, fulgurants, des tubes atomiques.

Toute cette artillerie spatiale était dirigée contre ce rempart mouvant, ce formidable mur de rocs qui déferlait à la rencontre de l'astronef.

Et les premiers résultats ne se faisaient pas attendre.

La jeune femme vit d'abord naître des feux évoquant plutôt d'énormes étincelles. Le chevalier lui expliqua qu'il s'agissait de l'impact des armes radiantes contre des pierres de taille médiocre qui éclataient sans laisser de traces, réduites en poussière dans un jaillissement de feu mauve.

Ces brèves étincelles se multipliaient, heurtées aux terribles radiations que le vaisseau des Terriens dispensait contre les météorites. Mais, d'ores et déjà, des bolides de plus grande importance étaient touchés. Ceux-là explosaient en véritables gerbes fulgurantes, créant, dans l'espace un feu d'artifice impressionnant, où les tons mauves, nés du redoutable rayon, dominaient.

Parallèlement, le feu atomique dissociait d'autres météores, et cela constituait petit à petit une sorte de nuage, de plus en plus compact, issu des poussières engendrées par les atomisations.

Tout à coup, Bigol signala un nouveau phénomène. Cette fois, on fut très intéressé, sinon surpris, à bord du « Fulgurant ». Il s'agissait d'une sorte de spirale irradiante, une « étoile spiralée » ainsi que l'indiquait l'astronavigateur.

Mais ce n'était pas une conséquence de ce fantastique bombardement, lequel, par ailleurs, ne cessait pas, la horde des bolides semblant d'une importance rare.

— Ce que vous voyez, ma chère Dinah, dit paisiblement Coqdor, comme toujours très maître de lui, c'est tout simplement le maëlstrom de Kjour !

Dinah Alwyn frémit.

Depuis toujours, elle avait entendu parler de ce tourbillon céleste. Elle en connaissait les redoutables effets, les innombrables naufrages d'astronefs qui en découlaient. De surcroît, à l'Institut Médical,

n'avait-elle pas elle-même participé aux soins prodigués au cosmatelot Waag Stoor, victime indirecte du maëlstrom si, comme on le supposait, les néantons étaient bien dispensés par l'effroyable gouffre spatial ?

Seulement, pour la première fois, elle l'entrevoyait.

Elle le situa bientôt, semblant se rapprocher rapidement. Il se distinguait nettement des innombrables étoiles aussitôt éteintes naissant du bombardement, de la destruction des météores. Cela prenait un ton parfois smaragdin, parfois rutilant, selon la position. Coqdor lui expliqua doucement que le maëlstrom, avait-on observé, irradiait aux reflets de sa voisine du ciel, l'étoile Kjor.

Kjor la verdoyante, qu'on remarquait évidemment de façon précise, puisqu'il s'agissait du soleil le plus proche des cosmonautes du « Fulgurant ».

Par instants, Martinbras, toujours au poste de commandement, donnant des ordres à la tourelle de tir, s'adressait, par interphone, aux autres départements de son navire.

— Bigol ?

— Commandant ?

— Le cosmocanot ? Le voyez-vous ?

— Toujours, Commandant. Il fonce droit sur le maëlstrom !

On entendit Martinbras jurer par tous les diables de toutes les Galaxies.

Bruno Coqdor, lui aussi, s'interrogeait. Ces gens allaient au suicide, si l'on en croyait les apparences. Mais justement, le subtil psychologue était persuadé du contraire.

Il y avait là une ruse, une astuce quelconque. Très certainement, ils agissaient ainsi pour dérouter leurs poursuivants, voire, par quelque feinte qui les eût sauvés au dernier moment, se dérober en laissant l'astronef tomber sous la coupe des effroyables remous spatiaux occasionnés autour du tourbillon.

Cependant, on ne pouvait cesser de mitrailler les météores. Il en arrivait encore et toujours. On en distinguait même d'énormes. Certes, il ne fallait pas tellement d'espace à l'astronef pour foncer dans cette masse formidable. En quelque sorte, le bombardement créait un véritable tunnel dans ce quasi-conglomérat minéral.

Et c'était dans ce tunnel ainsi constitué, parmi les éclaboussures fulgurantes des pierres qui éclataient dans des flamboiements fugaces, que le navire de Martinbras s'enfonçait, cherchant toujours à rejoindre l'insaisissable cosmocanot.

À un certain moment, alors que tout l'astronef vibrait des soubresauts provoqués par le tir lequel n'était silencieux que dans le vide même, on entendit la voix de Bigol :

— Le cosmocanot a disparu !

Un frémissement général passa. Les fugitifs avaient-ils réussi à s'échapper, par quelque canal inconnu ? Leur fragile astronef était-il pulvérisé par la rencontre d'un bolide ?

Ou, plus simplement, saisi par l'attraction du tourbillon, ne s'était-il pas englouti à tout jamais dans le mystère du maëlstrom de Kjor ?

Tous imaginaient surtout cette dernière hypothèse. Et dans ce cas, l'expédition allait se solder par un désastre, leurs efforts devenant négatifs.

Si c'était cela, en effet, les néantons, les seuls néantons captifs connus dans la Galaxie avaient disparu avec les voleurs, retournant peut-être vers leur énigmatique origine, cette spirale de néant.

Spirale qui leur apparaissait toujours, au-delà du mur mouvant des météores et des jaillissements de feu mauve ou rouge au travers desquels le « Fulgurant », audacieusement, témérairement, continuait à se propulser.

Coqdor dit à Dinah :

— Je vous abandonne un instant !

Il courut au poste de pilotage, s'approcha de Martinbras :

— Je vous vois venir, vous, grogna le maître du bord.

— Vous devinez ce que je vais vous dire ?

Le vieux coureur des étoiles haussa les épaules :

— Mille comètes ! Plus de cosmocanot... alors ? Inutile de risquer le navire plus longtemps, c'est bien cela ?

— C'est bien cela, Martinbras.

— Eh bien, sorcier des galaxies, magicien aux yeux verts, dites-moi donc comment sortir de ce guêpier... si je puis dire, de ce tas de pierres qui n'en finit pas et qui semble s'étendre jusqu'aux frontières du Cosmos ?

Coqdor ne répondit pas tout de suite. Sur un écran-contrôle, il observait :

— Dans un instant, il sera inutile de continuer le feu d'artifice...

— Et pourquoi ?

— Voyez ces bolides... Voyez... les étoiles mêmes... Kjor... et la spirale du maëlstrom... et tous les astres visibles d'ici...

Martinbras lança un juron à faire trembler une nébuleuse :

— Mais vous avez raison... Tout oscille... tout vibre... rien n'est plus net !

— Les remous, Martinbras... Nous sommes pris dans les remous... Ils ont été depuis toujours signalés par les navigateurs du ciel... Il faut faire demi-tour... et vite... sinon nous allons être emportés !

Martinbras ordonna le cap pour cap qui, pour un astronef, a le même sens que pour un navire des mers terrestres, à savoir un tour complet donnant au vaisseau une direction diamétralement opposée à celle initialement suivie.

Seulement, cette fois, la manœuvre était difficile.

Les remous commençaient en effet à se faire sentir. Leur nature ? On l'ignorait encore. Elle avait été constatée, jamais expliquée. On savait seulement que, à plusieurs minutes-lumière du maëlstrom, l'espace semblait mouvant et les navires qui s'y engageaient subissaient des perturbations insolites, difficilement contrôlables.

N'importe ! Il fallait tout tenter. Et puis, de toute façon, le cosmocanot ayant disparu, la poursuite n'avait plus de sens.

Le tir continuait cependant, car il s'agissait d'éviter le choc avec d'énormes météores, filant çà et là, saisis eux-mêmes par l'action du tourbillon.

Tant bien que mal, le « Fulgurant », savamment dirigé par Martinbras et ses pilotes, finit par se retourner complètement et prendre un axe contraire à celui qui l'entraînait vers le maëlstrom de Kjør.

Bruno Coqdor ne disait rien. Il se demandait seulement si on allait réussir à échapper à ces formidables remous, inexplicables et inexpliqués, qui imprimaient de tels mouvements à la carène que la gravitation artificielle soigneusement aménagée à bord commençait à être perturbée.

Pourtant, on sembla pouvoir redémarrer. On voyait, sur l'écran-témoin de poupe la sinistre étoile spiralée indiquant le fatal tourbillon qui s'éloignait, mais la navigation s'avérait de plus en plus difficile.

Martinbras avait fait cesser le tir. Maintenant, on marchait dans la même direction ou approximativement que le train de météores et le danger semblait relativement moindre.

Pourtant, l'astronavigateur signala un péril certain. On était en quelque sorte suivi par un gigantesque bloc de roc. Une véritable montagne de pierre qui arrivait et, au bout d'un moment, on se rendit parfaitement compte qu'en dépit de la vitesse fantastique du navire, le bolide allait plus vite et, partant, finirait rapidement par le rejoindre.

Il n'y avait pas d'erreur possible, cela se voyait à l'œil nu. Encore quelques minutes, et ce serait la collision.

Martinbras héla la tourelle de tir :

— Tous feux braqués sur météore de poupe !

L'inframauve et le feu atomique jaillirent en même temps.

Coqdor, près de Martinbras, avait pâli :

— Les rayons l'effritent, mais impossible de le détruire... C'est une véritable montagne en marche, ainsi que le disait Bigol ! Et on ne peut l'éviter, comme on a évité l'épave de l'astro 7 !...

— Feu ! ! Feu ! ! Feu ! ! hurlait Martinbras.

Coqdor pensa à la pauvre Dinah. Et, comme dans tous les moments de péril, il pensa aussi à Râx, à son brave Râx qui ne vivait que pour lui et qui naturellement ne l'avait pas quitté.

— Mon beau pstôr... je crois bien que...

Le roc arrivait sur l'astronef.

Un grand cri jaillit de toutes les poitrines de tous les cosmonautes.

Ils avaient cru la mort proche. Ils voyaient, subitement, le roc qui éclatait.

Pulvérisé, il laissait à sa place un nouveau nuage de poussière, qui se perdrait dans l'immensité du grand vide.

Et les derniers météores passaient. Quelques-uns crépitaient encore contre la carène. Et tout finissait par s'effacer.

Les commentaires allaient bon train, une fois de plus :

— Que s'est-il passé ?

— Ce n'est pas nous qui l'avons détruit ? Alors ?

— Moi, j'ai vu... Une flamme...

— Oui... Une flamme noire...

Dix, vingt voix attestèrent. Une sorte de feu bref, sombre comme la nuit, avait jailli dans l'espace et avait percuté le bolide géant qui avait été réduit en poudre.

La voix de Bigol s'éleva :

— J'ai vu... Comme l'éclair noir qui m'a mangé la main !...

On ne savait plus. On ne comprenait plus. Un peu plus tard, l'aspirant chargé de la radio se précipita vers Martinbras :

— Commandant... Un message... Venez !... Écoutez !

Martinbras y courut, avec le chevalier de la Terre.

— C'est difficile à saisir, dit le radio. Il y a des parasites. Mais je perçois à peu près, en langue universelle Spalax :... 60° Est de Kjor... Axe Alpha et Bêta du Paon !

— Que signifie... ?

— On nous donne une position. Ou plus exactement une direction, dit Coqdor.

— Mais qui ? Qui nous parle ainsi ?

Le radio envoya la demande. Un instant après, ce fut la réponse :

— Obéissez-moi ! Je suis celui qui vient de vous sauver, en détruisant le météore qui allait vous écraser !...

Martinbras, renseigné, demeura bouche bée. Il allait encore jurer, mais Coqdor l'arrêta :

— Maintenant, qu'avons-nous de plus à perdre ? Allons-y !

Et Martinbras lança son navire, à 60° de l'étoile Kjor, en l'axant entre les étoiles Alpha et Bêta de la constellation du Paon !

DEUXIÈME PARTIE

LA PLANÈTE OÙ LA NATURE EST FOLLE

I

Bruno Coqdor était inquiet. Au fur et à mesure qu'on se rapprochait de la planète si curieusement signalée à ceux du « Fulgurant », l'homme aux yeux verts s'étonnait de l'impression bizarre qu'il éprouvait, s'étant branché psychiquement sur ce monde inconnu, et ayant tenté, vainement d'ailleurs, un contact télépathique avec le mystérieux correspondant, lequel se vantait d'avoir été le sauveur de l'astronef en perdition menacé par un formidable bolide.

Le « Fulgurant » avait été guidé, de façon d'ailleurs assez grossière, selon le guide inconnu. Faute de mieux, sur le conseil du chevalier de la Terre, Martinbras avait lancé son navire.

C'est ainsi que, petit à petit, recevant toujours des bribes de messages très parasités en raison sans doute de la proximité du maëlstrom, ils s'étaient rapprochés de l'étoile Kjour.

En vain, Bigol avait-il tenté d'obtenir des éclaircissements sur l'émetteur et le monde qui les appelait. On ne daignait pas répondre, se bornant à donner, de temps à autre, des coordonnées plus précises.

Finalement, on put déterminer qu'on se dirigeait vers un satellite de Kjour, une petite planète se trouvant en aphélie de la position du « Fulgurant », ce qui supposait encore des heures et des heures de navigation spatiale.

Le commandant de l'astronef discutait avec ses officiers, avec le subtil chevalier.

Coqdor avait tenté un autre moyen de contact. Cela lui avait quelquefois réussi, quand, ainsi qu'il le disait lui-même, il se sentait en forme.

Après avoir situé aussi exactement que possible la planète inconnue et l'être indéfini qui envoyait les émissions, Coqdor s'était concentré, les yeux clos, les bras croisés sur la poitrine.

Martinbras l'avait vu fréquemment se livrer à ce genre d'exercice particulier. Dinah Alwyn, par contre, pour qui c'était nouveauté, était fort intéressée.

Longuement, le chevalier avait gardé le silence.

Près de lui, Râx, qui semblait partager tous ses sentiments, se blottissait et sifflait sur un mode très faible, mais douloureux.

Bruno Coqdor transpirait et son visage était parcouru de tics, de contractions indiquant le haut degré de concentration mentale.

On voyait parfois ses lèvres remuer, comme s'il s'adressait à quelque interlocuteur invisible.

Finalement, il semblait revenir à eux, avec un profond soupir,

ouvrait les yeux et regardait ses compagnons en souriant.

— Alors ? interrogea Martinbras.

— Impossible de trouver le gars en question... lui... et ses éventuels compagnons car j'imagine qu'il n'est pas seul sur cette planète... Ou il se dérobe, ou une interférence que je ne puis déterminer m'interdit de le joindre... par contre...

Ils écoutaient tous, conscients qu'il allait révéler une chose importante :

— Par contre... j'ai touché la planète... Ah ! mes amis, quel contact !... Souvent j'ai pu ainsi découvrir en pensée un monde nouveau... Mais là...

— Eh bien ? Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire ? ronchonna Martinbras, que ce préambule agaçait :

— Mon cher Commandant, cher petit docteur... La vie... Oui, la vie à un degré d'intensité jamais connu, jamais éprouvé... On dirait que ce monde vit ! Cela frissonne, frémit, vibre, palpète, que sais-je ?...

— Une planète vivante ? J'ai déjà entendu parler de ça, dit Martinbras. Mais en vérité, je navigue depuis des temps et des temps... et je n'en ai jamais vu !

— Ce qui ne prouve pas, Commandant, que cela n'existe pas, fit remarquer la jeune femme.

— C'est vrai, reprit le chevalier. Mais je ne crois pas que ce soit le cas... Non ! ce n'est pas un être vivant devenu planète... C'est... autre chose !

Il avoua qu'il était embarrassé. Il avait pris contact psychique avec des formes de vie multiples, mais absolument impossibles à sérier. Elles étaient trop, ce qui n'eût pas été le cas s'il s'était agi vraiment d'un être-planète.

Toujours était-il que c'était bien vers ce monde curieux que le « Fulgurant » devait aller et, ainsi que le disait Martinbras, on irait !

Il fallait savoir. Connaître le correspondant inconnu, qu'il ait ou non été à l'origine du fantastique éclair noir qui avait fait exploser le menaçant météore.

Trouverait-on là-bas les ravisseurs du coffret si précieux ? C'était une autre question mais, et sur ce point Coqdor en était persuadé, celui qui s'était adressé à eux, de toute façon, devait en savoir long à la fois sur les néantons et leurs ravisseurs. Si bien qu'on avait tout intérêt à se rendre à son invitation.

Bigol, on le conçoit, était maintenant d'humeur sombre. Pas même besoin de pansement, après l'effroyable mutilation dont il avait été victime. Le cautériser l'avait immédiatement guéri de sa blessure. Mais il était manchot et, avec un courage auquel tous rendaient hommage, il tentait de s'accoutumer à cette nouvelle vie.

Lui avait un avis tout particulier sur le déroulement des

événements :

— Cher Bruno, disait-il au chevalier, je ne puis oublier que ce qui a sauvé l'astronef, c'est exactement ce qui m'a enlevé la main droite... Comment voulez-vous que je puisse avoir confiance dans ces gars-là, quels qu'ils soient ?

— Je pense, rétorquait Coqdor, qu'il s'agit de deux applications très diverses d'un même élément. Votre devoir vous astreignait à vérifier l'état du coffret, et on vous avait mis en garde. Impossible de pallier ce terrible feu noir, sur la nature duquel je m'évertue vainement à réfléchir... Les néantons sont à la base, cela ne semble faire aucun doute... et c'est un procédé semblable, mais appliqué autrement, qui a permis la destruction de ce formidable bolide lequel allait aplatis notre pauvre « Fulgurant » comme une de ces crêpes dont on se régale sur notre vieille Terre !... Mon bon Bigol, c'est là une arme à deux tranchants, et comme toutes les armes, cela dépend aussi des mains entre lesquelles elle tombe...

Au fur et à mesure qu'on se rapprochait, contournant l'énorme étoile Kjour dont les radiations verdâtres, par instants, créaient des halos curieux autour de l'astronef, à reflets rouges, bleus, violets, Coqdor reprenait ses essais mentaux.

L'humain, ou les humains, se dérobaient toujours. Par contre, la planète percutait ses ondes-pensées. Et il retrouvait toujours une impression de vie intense, anarchique, désordonnée, quelque chose comme le bouillonnement d'âme d'un enfant en voie de puberté. C'était ardent, mais c'était fou.

Les contrôles du bord attestèrent qu'on approchait d'un monde parfaitement philohumain. Hydrographie, végétation, faune, tout cela paraissait bien exister dans une atmosphère où l'oxygène était assez convenablement dosé pour permettre un débarquement humain.

Les écrans montrèrent la planète. Une sorte de Terre à l'échelon de la Lune, où les taches vertes et bleues indiquaient assez forêts et nappes d'eau.

Un dernier message, moins tronqué que les précédents, mais bref, indiqua la direction d'un point de la planète, ce qui obligea le « Fulgurant » à un demi-tour, cette fois dans l'atmosphère même.

— Du relief... des plaines... mais aussi beaucoup de lacs, de forêts... Cela, au premier abord, semble normal, et pourtant...

Et pourtant, tous, comme Coqdor, éprouvaient une curieuse impression.

Une sorte de fièvre, semblait-il, montait de cette terre inconnue. Les coloris y étaient vifs, brutaux même.

Après le rapt du coffret, l'aventure invraisemblable des cadavres vivants, le chevalier, toujours prudent, avait suggéré à Martinbras des mesures de protection exceptionnelles dès le débarquement. Tout cela

ne cachait-il pas un piège, encore que l'inconnu ait rendu un fameux service aux cosmonautes en brisant le météore ?

— On peut nous attirer ici parce qu'on a besoin de nous... ou du navire !...

Bruno Coqdor pensait à ce qu'il avait dit lui-même, en regardant monter le sol de la planète. Il caressait le crâne de Râx, qui sifflait de plaisir. Mais il demeurait soucieux. Malgré tout, l'aventure ne lui disait rien qui vaille.

On naviguait maintenant à très basse altitude, à peine une centaine de mètres. Tous étaient avides de connaître un monde neuf car il semblait bien, d'après les archives interstellaires dont il y avait un exemplaire microphotographié à bord de tout vaisseau spatial, que jamais le contact n'ait été établi avec ce satellite de l'étoile Kjor.

La réputation du maëlstrom éloignait généralement les navigateurs, sauf cas d'atterrissage sur certaines planètes du Paon, relativement rapprochées.

— Un monde comme les autres, dit le lieutenant Hoz. Des arbres, des marais...

— Tout de même, cela semble curieux, fit Dinah. Regardez cette forêt que nous survolons...

Le navire perdait encore un peu de hauteur, Martinbras faisait progresser au ralenti pour gagner un plateau en apparence sableux, situé au-delà des frondaisons.

À la réflexion de Dinah répondirent des exclamations.

Le vaisseau de l'espace frôlait les plus hauts arbres. Et des branches, soudain, formant lianes, énormes serpents végétaux, se tendaient comme pour le saisir.

Plus d'un vieux cosmatelot, et Martinbras lui-même, vétéran des voyages interplanétaires, put s'écrier qu'il n'avait jamais vu chose semblable.

Coqdor suggéra qu'il s'agissait d'une forêt de sensibles gigantesques, ou d'êtres hybrides, analogues à ces anémones maritimes qui, dans les océans terrestres, font le lien entre le végétal et l'animal et réagissent semblablement, tentant d'absorber le doigt qui se glisse dans leur corolle, voire dévorant des animalcules.

Ces végétaux étranges furent filmés, photographiés, observés de près, mais sans qu'on s'en rapprochât encore. Martinbras était prudent et ne voulait pas risquer que son navire fût pris dans un véritable faisceau de lacs feuillus. Étant donné les dimensions des arbres, qui atteignaient tous entre quatre-vingts et cent mètres de hauteur, mieux valait s'élever quelque peu.

On remonta donc, après avoir pris les clichés et, dépassant la forêt où le passage de l'astronef éveillait des réactions, ces bras fantastiques se tendant vers lui comme pour l'agripper, on parvint au-dessus de la

plaine.

Un sable roux la recouvrait. Les rochers y étaient rares et la végétation, après l'ardente verdure des monstrueuses sensibles, très rabougrie.

On toucha le sol, après quelques sondages qui ne révélèrent rien de précis.

Quelques hommes descendirent. Entre-temps, on avait tenté un nouveau contact avec le correspondant. D'après la réponse, brève comme toujours, il fallait s'orienter de telle sorte que, pour le rejoindre, traverser la région couverte de forêts paraissait indispensable.

Ce qui, étant donné les réactions des végétaux, donnait à réfléchir.

Bruno Coqdor déclara qu'il irait en reconnaissance, avec un ou deux volontaires et Râx. Il voulait éviter les surprises, ce monde ne lui disant rien qui vaille.

Martinbras acquiesça. Ses fonctions ne lui permettaient pas de quitter le bord et il avait une confiance absolue dans le chevalier.

Dinah aurait voulu être de l'expédition, mais le commandant refusa net.

Par contre, pour accompagner Coqdor, ce fut Bigol qui se présenta, et insista afin de le suivre. Malgré sa récente infirmité, il avait repris son cran habituel. Le chevalier pria Martinbras d'accéder à ce désir. Il aimait bien Bigol et savait de quoi l'astronavigateur était capable.

Si bien que, dûment équipés les deux hommes et le pstôr se mirent en route.

Radio, vivres concentrés, pharmacie réduite mais efficace, armes inframauves comme armes blanches, ils étaient solidement affermis sur ce sol inconnu.

On avait envisagé l'envoi d'un cosmocanot, mais Coqdor préférait un peu plus de discrétion. Ne fallait-il pas tenir compte, éventuellement, des voleurs de néantons ? S'ils avaient rejoint une planète, échappant au maëlstrom, il semblait bien que le satellite de Kjør fût celle-là, la seule connue dans cette zone spatiale.

Martinbras dut donc ronger son frein. Dinah posa un baiser sur la tête de Râx qui lui lécha le nez pour la remercier. Puis, souriante, elle embrassa Coqdor.

Bigol se tenait un peu à l'écart, l'air gêné. Dinah alla vers lui et il reçut l'accolade à son tour, sous l'œil à la fois ironique et attendri du chevalier, auquel n'échappaient pas les réactions du courageux garçon, dès que le charmant docteur Alwyn s'approchait.

Puis ils se mirent en marche, tous les deux. La télé devait les suivre, d'aussi près que possible, par ondes orientées.

Ils franchirent prestement la distance existant entre le point d'atterrissage et la lisière de l'immense forêt.

— Voyez, Bruno, à notre approche... les arbres réagissent... ils bougent !

— Oui, ils vont tenter de nous saisir... C'est leur nature... Mais nous allons les dérouter.

— Dieu du Cosmos ! Et comment ?

Coqdor s'expliqua en riant.

— Quoi ? dit Bigol, votre pstôr est capable de...

— Il l'a prouvé maintes fois. Sa force est extraordinaire... Il peut soulever un homme et le transporter sur des milles et des milles...

Un instant après, Bigol, qui attendait son tour, regardait Coqdor emporté par les griffes puissantes du pstôr dont les ailes immenses battaient dans le ciel vert où régnait Kjor, tandis que les mille bras de la forêt vivante s'élançaient vainement vers le groupe formé par l'homme et son fidèle support.

II

Bigol avait admiré l'envolée du pstôr. Il n'eût jamais cru, avant de l'avoir vu, qu'un tel animal fût capable de soulever un homme, de l'emporter dans les airs. Râx, il est vrai, était d'une force redoutable et l'envergure de ses ailes, atteignant près de quatre mètres, lui donnait une surface de soutènement exceptionnelle.

Si Bigol demeurait ébahi de ce qu'il considérait comme un exploit de la part de cet animal hybride, Bruno Coqdor, lui, estimait que son brave Râx, s'il lui rendait l'appréciable service de lui faire survoler cette zone dangereuse représentée par une forêt aussi extravagante, n'était pas absolument dans la meilleure des formes.

Le dogue-chauve-souris, bien qu'ayant enlevé son maître en le tenant solidement par les épaules, volait, mais volait plus lourdement qu'à l'ordinaire. Coqdor entendait le souffle de l'animal qui, de toute évidence, peinait terriblement.

Mais le chevalier de la Terre, accoutumé à analyser toute chose et de prime abord à s'analyser lui-même, se trouvait fiévreux, mal à l'aise, transpirant exagérément dans sa combinaison d'escalade, pourtant légère et solide et infiniment moins encombrante que les vêtements-scaphandres généralement utilisés pour les sorties spatiales.

Le soleil Kjour cognait, certes, mais rien ne justifiait cette atmosphère pesante, étouffante, cet afflux sanguin que Coqdor sentait en lui, gênant la respiration et les mouvements.

Visiblement, Râx était lui aussi victime d'une telle ambiance.

Que se passait-il ? Il semblait aisé à Coqdor d'en trouver l'origine.

Il avait dépassé l'orée de l'étrange amalgame végétal et perdu Bigol de vue. Il regardait au-dessous de lui et, plus le voyage aérien se poursuivait, plus l'homme aux yeux verts s'étonnait de ce qu'il découvrait.

Râx le menait à dix mètres environ des plus hautes cimes. Selon son habitude, Coqdor guidait son animal favori, soit par de légers sifflements calqués sur le cri naturel du pstôr, soit simplement par un effort psychique, tant Râx était capable de percevoir jusqu'aux pensées de son maître lorsque celui-ci se branchait littéralement sur ce cerveau animal.

Ainsi, et pour mieux voir, tout en se tenant sur ses gardes car la forêt lui semblait véritablement un monstre dangereux, Coqdor intima à Râx l'ordre de descendre encore de quelques mètres, ce qui fit que le groupe volant formé par l'homme et le pstôr se trouva bientôt tout près des frondaisons.

Il se produisit ce que le chevalier espérait, tout en le redoutant quelque peu.

Les géantes sensibles frissonnèrent et des lianes, véritables reptiles végétaux, s'élevèrent, fouettèrent l'air, tentèrent de s'abattre sur ces intrus venus du ciel.

Râx évita de justesse une de ces branches vivantes qui sifflait sinistrement et tranchait l'atmosphère comme un coup de fouet ou de couteau.

La liane formidable passa très près de l'aile de l'animal volant, qui siffla de colère.

Presque tout de suite, il y eut une nouvelle alerte. D'autres lianes paraissaient s'élever, comme un faisceau menaçant. On voyait le branchage en lui-même qui palpitait, et les feuilles qui l'enrobaient s'agitaient comme de multiples lamelles.

Coqdor vit le danger, tira son pistolet à inframauve, tira...

Il trancha le monstrueux bras qui se tendait vers eux. Il vit le tronçon ainsi formé qui se tordait, véritablement comme un serpent fauché par un glaive.

Des spasmes agitaient les arbres les plus proches, d'où jaillissait cet amas menaçant, ainsi brisé. On eût dit que les sensibles souffraient vraiment et, petit à petit, le frisson s'étendait sur les frondaisons, et cela faisait tache d'huile. Coqdor pouvait voir le frisson s'élargir, concentriquement, comme si des ondes douloureuses parcouraient cette invraisemblable forêt. De sa position surélevée il lui était aisé d'observer le curieux phénomène.

Râx, sur son ordre, remonta quelque peu, tout en poursuivant sa progression dans la direction qui semblait celle indiquée par le guide inconnu qu'il s'agissait de rejoindre sans retard.

Mais Coqdor, écarquillant les yeux, sondait le mystère végétal.

Et ce qu'il voyait le surprenait hautement.

Bien que le bois fût touffu, les lianes mouvantes innombrables très serrées, il distinguait des, formes bien insolites dans un domaine végétal.

Ces arbres, il le savait, participaient d'un métabolisme peu commun dans l'univers arboricole. Seulement il n'eût pas cru que leur forme vitale pût se présenter avec une morphologie aussi particulière.

Ces taches luisantes, irradiant dans la pénombre de la forêt, n'étaient-ce pas des organes semblables à des yeux ? Il en voyait sur les troncs, sur les branches les plus lourdes. Il croyait entrevoir des formes renflées, aux flancs de ces troncs, qui évoquaient d'autres aspects plus proches de l'animal que du végétal.

Des oreilles ? Des amorces de membres ?

C'était une certitude. La forêt vivait intensément. Elle voyait, elle entendait, elle se révoltait contre toute intrusion. Elle s'était agitée au

passage de l'astronef, qui avait dû paraître monstrueux et, maintenant, ces deux êtres soudés, glissant dans les airs en la surplombant, devaient l'irriter au suprême degré.

Coqdor frémit en pensant à ce qui pourrait arriver à un homme tombant d'en haut, saisi par ces lianes féroces, entraîné sous les frondaisons !

Là, sous les yeux effrayants des arbres, à quel supplice eût-il été voué ? Dans quelles gueules menaçantes eût-il été saisi, et peut-être dévoré ?

Des gueules... Oui, il croyait aussi en découvrir. Ces fentes noirâtres, laissant entrevoir comme une pulpe d'un rose vif, n'étaient-ce point les mille bouches du monstre-forêt, avide de ronger, de mordre, d'avaler l'imprudent égaré dans ce labyrinthe verdoyant, d'un style ignoré dans les planètes les plus étonnantes.

Et Coqdor comprenait que la fièvre qui montait en lui, qui devait également gêner Râx, était une conséquence des émanations sans pareilles qui montaient de l'ensemble. Il croyait aussi, par instants, percevoir comme un murmure, une de ces voix née de cent, de plusieurs centaines de bouches diverses, et il comprenait que la forêt parlait, que tous ces arbres se disaient leur angoisse à l'idée que l'humain, l'ennemi, se manifestait et se préparait à la lutte, à l'anéantissement de l'intrus.

Ainsi, ces bois immenses formaient un tout. Il s'agissait là d'une forme nouvelle pour lui de vie collective. Il ne doutait pas que, sur cette terre perdue, il devait exister ainsi des créatures-légion, aux éléments sans nombre, ruches d'arbres, fourmilières de plantes, et que tout, jusqu'au moindre brin d'herbe, devait participer de l'existence globale en une synthèse unificatrice, dans la force colossale, brutale mais aveugle et irresponsable des collectivités où se nivelle la personnalité, l'individu, l'unique.

Longuement, Râx, peinant, soufflant et sifflant, mais volant toujours sur un rythme égal et ferme, emporta le chevalier Coqdor au-dessus de la forêt vivante.

Bien qu'il se sentît toujours fébrile, survolté, suffoquant quelque peu dans l'irradiation novice de l'être géant et multiple dont il ressentait l'hostilité déclarée, Coqdor n'en était pas moins passionné par sa découverte.

Il avait utilisé une minuscule caméra faisant partie de l'équipement d'escale et se promettait d'étudier minutieusement le film ainsi obtenu qui n'eût pas manqué d'intéresser les botanistes et les biologistes du monde entier.

À plusieurs reprises, il refit l'expérience de la descente et de nouveau, ce fut la tentative des sensitives monstrueuses pour s'emparer d'eux.

Une fois, même, une liane mince et souple réussit à s'entourer autour de la cheville du chevalier, qui gronda quelque chose.

Il était en mauvaise posture. Râx tirait, luttant pour l'arracher à cette étreinte, mais le lien tenait bon et d'autres s'élevaient, sifflant dans les airs, cherchant à profiter de cette immobilisation relative pour enserrer les deux êtres dans leurs lacs.

Ils faillirent y réussir. Râx à son tour fut atteint mais il se libéra tout de suite, coupant d'un coup de croc le cordage vivant qui enserrait son poitrail.

Coqdor, se recroquevillant tant bien que mal, avait tiré son poignard et parvenait, en une véritable acrobatie digne des trapézistes de la vieille Terre, à couper, lui aussi, cette chaîne végétale.

Râx, se sentant délivré, l'enleva d'un véritable bond dans l'espace et de nombreux bras feuillus se levèrent, s'agitant avec fureur, tandis que le murmure s'enflait, devenait grondement, que Coqdor croyait voir briller de haine et de colère les yeux sans nombre de la forêt, et qu'une fois de plus, le frémissement ondionique s'étendait, cercle sans cesse grandissant sur les frondaisons tourmentées.

Cependant, avec une boussole cosmique, axée sur les courants telluriques particuliers au monde qu'il visitait, il continuait à maintenir la bonne direction, rectifiant au besoin le vol de Râx par des sifflements légers, voire en axant sa pensée sur le cerveau de l'animal.

Des reliefs montagneux s'apercevaient très loin, prenant des tons smaragdins sous les feux de Kjour, qui commençait à descendre sur l'horizon, énorme boule de feu vert qui couvrait une nature si étrange.

Et le chevalier, bien avant les collines, découvrit enfin l'orée de la masse végétale. Non sans soulagement. Il était mal à l'aise, physiquement parce que l'aura fébrile le gagnait, mais aussi parce qu'il redoutait sans cesse une perfidie de ce monstre muni de bras impossibles à dénombrer.

Un peu au-delà, verdoyant sous le soleil vert, n'était-ce pas de l'eau ? Un lac, sinon une mer ?

Il encouragea Râx de la voix cette fois, et le pstôr s'éleva davantage, lui permettant de surplomber à la fois les bois, les monts, et l'étendue marine. Il s'agissait en effet d'une masse aquatique dont il ne voyait pas l'autre bord. S'il s'agissait d'un étang, il était de très vastes dimensions.

Râx redescendit et, un instant après, déposa doucement son maître sur ce qui constituait en quelque sorte la plage, entre la lisière de la forêt et la surface aqueuse.

Râx était fatigué. Coqdor le caressa, lui parla doucement, le récompensa de quelques pilules vitaminées, d'un goût fruité, particulièrement apprécié du pstôr.

Lui-même en ingurgita deux ou trois. Il avait besoin de se remettre.

Râx prétendait aussi se rafraîchir et allait vers l'eau, la langue pendante.

Mais Coqdor le rappela. Il se méfiait toujours des eaux non analysées, sachant par expérience que chaque planète apporte des surprises. Il en avait déjà assez, sur le satellite de Kjor, avec la forêt fantastique.

Il désaltéra le pstôr avec quelques goulées empruntées à sa gourde de cosmonaute. Râx se lécha les babines, éternua, puis tournoya autour de son maître en battant des ailes.

— Bien, maître Râx... les vitamines font leur effet, et vous voilà en forme... Mais le soleil descend, et je voudrais que vous me rameniez mon ami Bigol avant que Kjor ait cessé de dispenser sa clarté. Car, après tout, je ne sais trop ce que peut être une nuit dans un patelin pareil...

Il flatta un instant l'échine de Râx, lui gratta le dessus du museau. Puis, penché sur son crâne, tandis que les yeux dorés de l'intelligente bête brillaient, il lui inculqua mentalement ses instructions, quant à Bigol.

Râx étendit ses ailes immenses, lécha rapidement le nez de Coqdor, habitude familière chez lui, et signe de grande affection. Puis il s'envola.

Bruno Coqdor le regarda longuement, siffla pour l'encourager, tendit le bras vers la bonne direction.

Il vit le pstôr foncer, très haut, baigné d'émeraude dans la lumière oblique de Kjor. Puis Râx disparut au-dessus des frondaisons.

— Plus d'une heure de la Terre avant qu'il revienne, avec Bigol... Espérons que tout ira bien.

Il était un peu las. Un instant, il contempla la forêt proche. Il voyait le monstre vivre. Il apercevait les yeux, les bouches, il retrouvait les lianes frémissantes. Quand il fit mine de s'approcher, des ronces se détendirent et tentèrent de s'emparer de lui. Il dut, une fois encore, tirer son fulgurant et en faire usage afin de repousser l'assaut végétal.

Il revint vers le littoral, songeur.

Que de mystères, depuis le départ de la planète-patrie ! Mais la clé de l'énigme des néantons se trouvait-elle vraiment sur le satellite de Kjor ?

De toute façon, il devait joindre le correspondant inconnu et, de gré ou de force, celui-là devrait bien s'expliquer. D'ailleurs, n'avait-il pas tenté le premier d'appeler les cosmonautes, qu'il prétendait avoir sauvés du météore géant ?

Coqdor était las et encore fiévreux.

— Si je prenais un bain ? Après tout, je n'ai pas voulu que Râx boive de cette eau inconnue qui n'a pas été analysée... mais je puis essayer...

Il quitta sa combinaison, s'approcha. Il avait l'intention de tremper son doigt, de goûter tout d'abord. De toute façon, c'était de l'eau, en apparence très naturelle.

Il s'étonna tout à coup :

— Ah ça... On dirait que le niveau recule... Serait-ce vraiment une mer, un océan, qui possède des marées ?

Il regarda machinalement vers le ciel. Y avait-il quelqu'autre planète, jouant le rôle de la Lune, et provoquant les fluctuations maritimes ?

Il ne vit rien de spécial, avança encore. Tout à coup, il s'arrêta, fronçant les sourcils.

L'eau reculait. Elle reculait au fur et à mesure qu'il avançait, **COMME SI L'ONDE AVAIT PEUR DE L'HOMME QUI MARCHAIT VERS ELLE.**

Un long moment Coqdor regarda.

Maintenant, le flot demeurerait stable, depuis qu'il n'avancait plus.

Mais il croyait voir, en transparence, des choses insolites.

Et c'était tellement étonnant, impressionnant, qu'il se sentit pâlir.

Des yeux... Il y avait des yeux dans le repli des ondes.

La nappe d'eau, tout comme la forêt, regardait le chevalier Coqdor.

III

Des vaguelettes déferlaient.

Le Terrien contemplait ces eaux étranges. Le coloris paraissait normal, assez joli même, et des tons heureux de lapis-lazuli se produisaient sous le regard, lorsqu'on sondait cet océan sans pareil.

Des eaux comme il en existait sur n'importe quelle planète...

À cela près que, petit à petit, on découvrait ces vagues luminosités, plus ou moins intenses, qui étaient semblables à des yeux.

Coqdor, un bon moment, demeura figé. Il observait. Il voulait se rendre absolument compte qu'il ne rêvait pas, que cette eau le regardait de ses yeux innombrables, insaisissables, qui apparaissaient et s'effaçaient au fur et à mesure des fluctuations.

Le chevalier tentait de définir le phénomène. Mais il lui échappait sans cesse. L'eau, quoiqu'elle fût une masse liquide normale au premier abord, roulait ces organes mystérieux qui faisaient, de cette mer, un Argus titanesque, démesuré...

Coqdor regardait au loin. Une surface miroitante aux rayons de Kjour qui continuait à descendre sur l'horizon. Les yeux de l'eau n'apparaissaient que vus de relativement près. Et cela se perdait, au fur et à mesure qu'il regardait plus avant...

Un malaise s'emparait de lui. Cela l'étonnait. Lui faisait un peu peur aussi.

Quel monde était-ce donc que celui où la quête des néantons l'avait amené ?

Il regardait autour de lui, au-dessus de lui. Le ciel était d'un joli vert luminescent. La forêt, vue de la plage, offrait un bel amas végétal. Et les eaux, face à lui, étendaient leur surface mouvante, étincelant quand une vague captait un des derniers rayons solaires...

Mais tout cela était vivant. D'une vie démentielle, exceptionnelle, ne ressemblant à rien d'autre.

D'ailleurs, pourquoi n'avait-il pas encore vu un seul animal, depuis son arrivée sur la planète inconnue ?

Pas d'oiseaux dans ce ciel, aucune bête petite ou grande ne lui avait paru habiter les forêts. Et dans cette eau aux mille regards, pouvait-on imaginer quelque poisson ?

— Voilà une forme inédite de création, murmura Bruno Coqdor. Il semble que la vie animale ne fasse qu'un, en fait, avec les éléments normaux, minéraux et végétaux. Car, s'il y a des yeux, et d'autres organes m'a-t-il semblé en survolant la forêt, c'est bien une montée du végétatif vers l'animalité... Y a-t-il, dans tout cela, une pensée, une

volonté ?

Il y avait bien de quoi être songeur et cette prodigieuse symbiose le laissait pantois. Inquiet aussi. Il avait appris, de longtemps, à se méfier des univers où la nature se manifestait de façon insolite, pour ainsi dire « contre-nature », en une sorte de rébellion aux lois les plus élémentaires qui semblent dans la multiplicité des mondes régir les normes vitales.

— La vie est folle, ici...

Il s'arracha à cette espèce de torpeur. Il voulait constater de plus près et, tout naturellement, il avança encore vers le flot.

Le flot recula.

À peine si le sable de la plage demeurerait humide. Il paraissait que cette mer tout entière fût un seul être et qu'elle se refusât à accepter le contact de cet homme, de cet humain qui, peut-être, lui faisait peur à elle aussi.

Il en fut frappé. Mais il insista et se hâta. Le flot reflua, avec une vitesse calquée sur l'allure de l'homme aux yeux verts. Lui cherchait toujours à voir, et il découvrait sans cesse les yeux qui paraissaient naître entre deux eaux, et se diluaient, laissant la place à d'autres, en un renouvellement incessant.

Au bout de quelques minutes, quand il se fut mis à courir et que la mer eut littéralement creusé en sa masse même une sorte de golfe de sable humide sur lequel Coqdor se hâtait inutilement, il s'arrêta.

Il le comprenait, l'eau refusait toujours le contact et se retirerait ainsi loin, très loin, douée d'une pensée-force mystérieuse qui lui permettait cet exploit peu banal.

Il respira fortement, resta encore un instant immobile.

La lisière des vagues, à présent, se situait à moins de deux mètres de lui. On ne reculait plus puisqu'il n'avancait plus. Mais il avait l'impression d'une sorte de fauve fantastique, qui se méfiait de lui, et ne reculait que pour mieux l'assaillir à un certain moment.

Il était épié, c'était une certitude. Les yeux étaient là, toujours. Sans nombre et toujours recommencés...

Finalement, il haussa les épaules, tourna les talons, décidé à revenir vers le point du rivage où il avait laissé ses affaires, quand il avait songé à se baigner.

Mais Bruno Coqdor, nu sous le soleil d'émeraude qui rasait maintenant la cime des arbres de la forêt vivante, eut un léger haut-le-corps.

Il constatait que sa course l'avait amené à une cinquantaine de mètres de la rive proprement dite. Logiquement, les eaux auraient dû en continuant à reculer devant lui, former une échancrure dans laquelle l'homme eût été encastré et, au moment où il allait lui-même revenir vers le rivage, cette échancrure se fût tout naturellement

refermée, le flot remontant derrière l'intrus.

Seulement il n'en était rien.

Il y avait bien eu ce repli des eaux. Mais, tandis que Coqdor progressait, tentant vainement d'atteindre l'eau fugitive, le perfide océan en avait profité pour l'encercler, refermant l'échancrure derrière lui.

Il se retrouvait ainsi, seul et complètement nu, dans une sorte de cercle de vingt pas de rayon à peu près. Sur le sable humide. Entouré par l'eau fantastique.

Observé par des centaines, des milliers d'yeux qui étaient ceux d'une mer subtile, traîtresse, sans colère apparente, paisible comme un beau lac et redoutable comme une femme perverse.

Bruno Coqdor, un court instant, resta là, tournant sur lui-même, se rendant parfaitement compte de la situation. Une situation d'ailleurs qui eût été, sur une plage de la Terre ou d'une autre planète, assez banale en soi. Car cela se résumait au fait d'un homme qui, ayant un peu imprudemment avancé au sommet de la marée descendante, se retrouvait encerclé par le retour du flux.

Pour un garçon de sa trempe, bon nageur au surplus, cela n'avait rien de particulièrement tragique, d'autant que, partout, le niveau de l'eau demeurait médiocre.

Il en avait à peine au genou et, instinctivement, il haussa les épaules, avec une moue de mépris à l'intention de cet être-océan qui cherchait à lui jouer des tours qu'il jugeait quelque peu puérils.

Mais, alors qu'il se remettait en marche, songeant tout bonnement à rejoindre la rive, il n'eut plus, devant lui, un demi-mètre d'eau paisible. La surface se gonflait tout à coup. Sous le ciel pur et calme irradié par KJOR dans sa splendeur, l'onde montait tout à coup, bouillonnante, frémissante, élevant face à lui une sorte de mur liquide, une masse couronnée d'écume, une vague qui demeurait statique, jaillissant des profondeurs, mais lui opposant un barrage de cinq ou six mètres de haut.

Il pivota brusquement. L'eau, partout, montait ainsi.

En un instant, Coqdor fut totalement enfermé dans un cirque prodigieux, qui avait moins de quinze mètres de diamètre, et dont les parois étaient, non de roc, mais bel et bien d'eau, d'une eau vivante, tumultueuse, qui cependant ne fonçait pas sur lui et restait incompréhensiblement maintenue par une force invisible.

En haut il voyait une véritable couronne écumeuse, indiquant sans doute la fureur de l'être-océan. Cela grondait, cela éclaboussait, mais le cercle restait égal à lui-même, se contentant d'enserrer l'homme dans une sorte de puits géant, un puits aux parois aqueuses, un cylindre d'onde au travers duquel il voyait, encore et toujours, les yeux, les yeux sans nombre, les yeux fugaces qui s'évanouissaient

après l'avoir contemplé, alors qu'il en naissait d'autres, et d'autres encore, inlassablement...

Que signifiait cela ?

Une forme de vie inconnue s'en prenait à lui. Lui voulait-on du mal ? Il ne savait. Il eût été aisé à la masse vivante de crouler sur lui, de niveler cette sorte de zone neutre creusée dans sa nature même, d'engloutir cet audacieux qui avait tenté de sonder ses mystères...

Même un excellent plongeur, enserré par un tel flot, eût gardé peu de chance de s'en tirer.

Bruno Coqdor, en dépit de la température qui demeurait lourde, sentit l'angoisse se manifester en ruisselant sur lui. Sueur qui n'avait rien à voir avec l'humidité ambiante.

S'il avait eu une arme... Il pensait à son fulgurant, resté sur la plage avec le reste de son équipement. Le rayon infrarouge aurait peut-être fait reculer la créature-eau. Car il s'agissait bien d'un être, comme dans le cas de la forêt, il ne pouvait plus en douter. Un être pusillanime qui avait reflué devant lui et qui, à présent, se montrait sous son vrai jour.

Désarmé, perdu, il était à la merci de cet ennemi sans pareil.

Avancer ? Foncer vers la masse ? Il le risqua, n'ayant plus rien à perdre.

Seulement, cette fois, l'eau ne recula pas. Au contraire, de sa masse géante, paroi lisse comme si elle eut été vue à travers la glace d'un aquarium, sous sa couronne d'écume tumultueuse elle avança à sa rencontre. Il s'arrêta et le mouvement s'arrêta simultanément.

Mais il constatait aussitôt le résultat de la manœuvre. Partout, l'onde avait fait mouvement. Si bien que le puits où il se trouvait se trouvait rétréci et qu'il n'était qu'à trois ou quatre mètres de la paroi du cirque aqueux dont il occupait le centre.

Un sifflement lointain le fit tressaillir.

— Râx !!!

Il comprit que le pstôr était revenu, ramenant sans doute Bigol, qu'il avait translaté au-dessus de la forêt des sensitives géantes.

Instinctivement, Coqdor hurla le nom du pstôr, et celui du cosmonaute manchot.

Il entendit, très loin, Bigol qui l'appelait et de nouveau Râx siffla.

Les instants qui suivirent furent très brefs mais parurent à Bruno Coqdor durer un siècle.

Bigol et Râx l'avaient entendu. Ils le cherchaient. Lui restait là, entouré des murailles d'eau. Et il savait, à voir ces milliers d'yeux évoluant comme les poissons inexistants de cette mer démente, que l'être l'observait, le guettait. Il percevait la formidable puissance du monstre et redoutait quelque réaction terrible.

Bigol criait, s'époumonait. Bien sûr, il ne devait pas comprendre, il

ne pouvait réaliser que Coqdor se trouvait au sein de cette eau qu'il devait voir devant lui.

Alors Coqdor se concentra, envoya ses ondes-pensées vers le plus fidèle, le plus efficace de ses amis à travers le Cosmos, Râx, le dogue-chauve-souris.

Son cerveau d'homme entra promptement en contact avec le cerveau primitif de l'extraordinaire animal. Il le capta, il lui intima ses ordres, il lui enjoignit de prendre son vol, il le guida...

Bigol, de la plage, regardait ces eaux bouillonnantes, élevées inexplicablement de plusieurs mètres en montant vers la rive, contrairement à toutes les lois de la nature, et dont le dessus, sur une surface limitée aux parages du cirque était formidablement agité.

Il vit Râx battre des ailes et s'élever dans les airs. Pendant un court instant, le pstôr tournoya au-dessus de l'eau, puis le manchot le vit s'abattre, piquer sur l'onde bouillonnante.

Il lui parut qu'il s'y engloutissait et le cosmonaute eut froid au cœur.

Que signifiait cela ? Où était Coqdor ? Il l'avait cependant bien entendu crier, les appeler tous les deux, sans pouvoir le situer dans cette masse aqueuse au comportement incompréhensible.

Et Râx disparaissait dans les flots, ce qui inquiétait le jeune homme lequel, de sa position, ne pouvait apercevoir le puits creusé dans la masse des eaux et au fond duquel se trouvait toujours Coqdor.

Ahuri, un instant plus tard, Bigol revoyait le pstôr.

Il montait, caressé par les derniers feux du couchant de KJOR qui lui donnaient un relief fantastique, jetant sur ses ailes membraneuses des reflets diversement colorés, ajoutant encore à l'aspect exceptionnel de l'hybride.

Mais, le cœur battant, Bigol constatait aussi que Râx entraînait Coqdor avec lui, l'ayant saisi adroitement sous les aisselles, encerclant les épaules de ses griffes, de telle sorte qu'il ne le meurtrissait pas.

L'homme et l'animal montaient.

Bigol pensa qu'ils allaient le rejoindre sans encombre.

Mais il entendit une sorte de grondement sourd, qui s'enfla, monta, parut jaillir de la masse même de cet océan invraisemblable.

Parallèlement, Bigol découvrait soudain des yeux, des yeux toujours, transparaissant dans l'onde et s'attachant à l'observer.

Et puis l'eau frémit, bouillonna plus que jamais.

Une lame immense, frangée d'écume, comme un tentacule interminable, s'élança vers le ciel, tentant de s'emparer de l'animal volant et de l'homme qu'il venait de lui arracher...

IV

Bigol était épouvanté. Mais c'était un garçon réellement courageux, de ceux qui admettent le danger, ne sauraient le nier, et, partant, savent faire face.

Il comprenait qu'ils avaient affaire à quelque monstre inconnu. N'avait-il pas remarqué, pendant que Râx l'emmenait dans les airs, la bizarre réaction des sensibles de la forêt, dont les plus hautes branches s'étaient élevées vers lui lors de leur passage ?

Maintenant, après ces mains végétales, il voyait, exactement dans le même mouvement, des mains d'ondes, les membres écumeux d'un océan comme il n'en avait jamais soupçonné l'existence.

Un océan qui, de toute façon, sortant de son lit au mépris des lois physiques, s'en prenait au chevalier de la Terre.

Bigol le voyait, auréolé dans sa nudité d'athlète par les derniers rayons de Kjour, filtrant au travers d'une forêt aussi ahurissante que cette mer démentielle.

Râx montait, montait toujours. Le rivage était à quelques mètres tout au plus, mais la masse d'eau s'élevait encore et c'étaient de véritables bras qui s'agitaient, qui se ruaient à la poursuite de l'homme nu emporté par le pstôr.

Seulement, Bigol le constatait, tout cela se déroulait de façon maladroite, parfaitement anarchique. Les gestes (?) de ces membres (?) ne correspondaient pas à grand-chose de raisonné, d'ordonné.

Une bête brute, cet être-océan et, en dépit de ses millions d'yeux, totalement incapable d'une visée convenable.

Ce qui, présentement, paraissait sauver Coqdor.

Mais Bigol voyait cependant que l'énorme masse aqueuse continuait sa stupide montée, tentant de barrer le passage au groupe volant.

Qu'est-ce qui décida Bigol ? Sans doute le fait qu'il voyait, lui, dans ce mont liquide acharné à joindre son camarade et le monstre ailé, des yeux qui lui conféraient un aspect, sinon humain, du moins animal.

Bigol tira son fulgurant de sa main gauche, la seule qui lui restât, et il fit feu sur cet animal d'un style inconnu.

Le geste avait été à peu près irréfléchi. Le cosmonaute voyait un ami en péril et, tout naturellement, spontanément, il tirait sur l'ennemi, quel que fût cet ennemi, quelle que fût sa race et le potentiel redoutable qui pouvait être le sien.

Le terrible rayon inframauve entra donc, comme un dard, dans ce qu'on pouvait appeler la chair liquide du démon océan vivant.

Bigol avait tiré un peu au hasard, anxieux du sort de Bruno Coqdor. Il eut tout de suite la satisfaction de constater l'effet de son action.

Le feu inframauve, auquel bien peu d'obstacles résistaient à travers le Cosmos, provoqua un véritable tunnel dans la masse aqueuse qui se dressait devant Bigol, en un mouvement qui bouleversait l'ordre des choses.

Il comprit que cela vivait vraiment, que cela devait souffrir, que cela avait peur également.

Le feu portait très loin et cette sorte de galerie ainsi creusée lui parut très profonde dans les ondes. Tous les yeux s'étaient curieusement éteints. Aucun ne transparaissait plus.

Mais Bigol avait obtenu un autre résultat, qui n'était pas moindre à ses yeux. Les tentacules liquides retombaient dans un tourbillon d'écume et tout l'océan, tel un fauve cinglé par le fouet du dompteur, reflua, ce qui donnait curieusement à Bigol l'impression d'assister à la débandade d'une foule, encore qu'il eût déjà la certitude qu'il s'agissait là d'un être unique, d'une symbiose aquatique analogue en sa nature à ce qu'était la forêt des sensitives dans la sienne propre.

En un instant, les eaux se nivelèrent et l'immense étang, quoique bouillonnant encore, reprit un aspect infiniment plus normal, plus proche de celui qu'offrent à travers les galaxies les pièces d'eau grandes et petites sur toute planète douée d'une hydrographie convenable.

Mais Râx et Coqdor profitaient de l'intervention de Bigol. Deux minutes après le groupe arrivait sur la plage. Bigol courut vers eux. Le chevalier lui criait :

— Merci Bigol... Vite ! Il faut s'éloigner de ces rives... Ces eaux vivent, et sont animées d'une volonté mystérieuse... Venez !

Il courait vers le point où il avait laissé ses affaires et s'habillait promptement. Bigol revenait vers lui, disant quelques mots de félicitations au brave Râx dont les yeux dorés semblaient le remercier, comme s'il comprenait le langage humain.

Mais le manchot gardait toujours son arme en main. Il avançait de côté, soucieux de ne pas perdre de vue cette mer fantastique laquelle, cependant, comme désorientée par la trouée faite en ses flancs par l'inframauve, évoquait un monstre dompté.

Dès que Coqdor fut prêt, ce qui ne fut pas long, il entraîna Bigol et Râx naturellement courut auprès d'eux, se dandinant sur ses pattes antérieures et l'apport de ses ailes repliées, ce qui lui donnait une démarche comique.

L'océan ne réagissait plus. Il était parfaitement étale. Le crépuscule s'avancait et, cette fois, Bigol fit une autre constatation :

— Voyez, Bruno... Regardez, avec la nuit tombante...

Coqdor exhala un petit cri de surprise tant ce qu'il découvrait

semblait impressionnant.

L'onde était paisible, maintenant. Mais, en transparence, infiniment plus visibles parce que plus ardents dans l'obscurité commençante, les yeux reparaissaient.

Ils brillaient, ils jetaient des feux et les hommes angoissés ne songeaient qu'à s'éloigner au plus vite de cette surface liquide qui dissimulait tant de périls, tant de perfidies.

Kjor avait disparu. Le ciel était encore assez lumineux, baigné de ces tons verts qui dominaient, eu égard à la coloration majeure de l'astre tutélaire. Toutefois, Coqdor avait le souci de ne plus perdre de temps.

Pourtant, après ces aventures, ils étaient las les uns et les autres. Râx suivait son maître, mais il tirait la langue. On ne fit halte cependant qu'après avoir rejoint une colline voisine où la végétation semblait à peu près nulle et qui s'élevait à un bon millier de mètres de l'océan.

De là, on pouvait voir qu'il s'agissait réellement d'une mer, non d'un étang comme on l'avait cru tout d'abord. L'horizon se fondait dans l'ombre grandissante, mais, plus près du rivage, il y avait un véritable banc phosphorescent que les cosmonautes ne pouvaient contempler sans un frisson.

Les milliers d'yeux de la créature-eau.

— Par tous les diables de la Galaxie, comme dirait Martinbras, fit le chevalier en riant, je ne sais ce qui nous attend encore... Mais sur ce monde tout est fou... Et les divers éléments naturels participent d'un règne inconnu, qu'ils soient végétaux ou minéraux... La forêt voulait nous saisir... la mer effectuait exactement la même manœuvre... Incompréhensible !... Il n'y a aucun animal ici, et si la vie y a pris des formes analogues à celles des autres planètes, un reflet assez bas de la pensée semble s'y être incarné...

— Ce serait alors une pensée mécanique comme celle des animaux ? Une sorte d'instinct ?

Coqdor eut un geste évasif :

— L'instinct... Sommes-nous bien sûrs que les animaux n'ont pas... autre chose ?

Il caressait Râx lequel, peu soucieux désormais des sévices éventuels des arbres ou des eaux, croquait quelques pilules que son maître venait de lui offrir non sans cesser de ronronner de satisfaction.

Il leva la tête et, dans la pénombre, ils virent briller les yeux dorés du beau monstre.

— Oui, reprit Coqdor, regardez-le... Chez les humains, on dit que les yeux sont les miroirs de l'âme... encore que quelques esprits obtus continuent à penser que l'homme ne réagit qu'à cette pensée mécanique à laquelle vous faisiez allusion il y a un instant... Je crois que l'animal va plus loin... Il n'a pas que des réactions purement utilitaires... Il aime, il hait... Il pressent le caractère de ceux qui

l'approchent et se trompe rarement...

L'homme aux yeux verts ponctua sa phrase d'un rire, puis :

— ... sans doute parce qu'il n'est pas faussé dans ses déductions par cet intellect dont les plus primaires des humains font leur plus redoutable ennemi...

Ils se reposaient, maintenant. Ils avaient besoin d'une sieste, mais Coqdor nourrissait le dessein de repartir en pleine nuit. Il fallait rapidement trouver le ou les correspondants inconnus, en suivant les indications d'orientation données.

Bigol réglait la boussole magnétique, afin de vérifier si on allait se porter dans la bonne voie.

Coqdor qui s'était étendu pour un peu de repos et s'appuyait sur le corps de Râx, un Râx tout heureux de lui servir d'oreiller et qui enveloppait l'homme dans une de ses ailes, dit encore, songeant à la nature farfelue de cette planète :

— L'eau... les arbres... qu'est-ce qui va encore s'en prendre à nous, et qui n'est ni homme, ni animal ?

Bigol soupira sans répondre. Tout pouvait désormais être admis.

Un peu après, il raconta à Coqdor ce qu'il avait observé quand il avait tiré sur l'océan. Les tentacules liquides s'étaient fondus avec la masse totale, mais le tout était agité de frissons.

— Il semblait, expliqua-t-il, que cette mer était saisie d'horreur, que le coup que je venais de lui porter, non seulement la faisait souffrir, mais encore créait en elle des réactions de peur...

Coqdor fit le rapprochement avec ces ondes concentriques remarquées sur les sommets de la forêt, quand il avait lui-même tranché un conglomerat de lianes avec le feu inframauve. Décidément, ces êtres collectifs étaient plus que rudimentaires, mais il fallait vraiment s'en méfier.

— Par bonheur, dit Bigol, nous avons le moyen de leur flanquer la frousse !

Et le manchot tapait sur la crosse de son fulgurant.

Des étoiles montaient. Ils voyaient un ciel nouveau pour eux, admiraient les astres les plus proches. L'un d'entre eux, de dimensions sans doute colossales, était incontestablement Aldébaran dont on était... relativement proche !

Après une halte de deux heures, ils repartirent.

Il faisait doux, le climat restant agréable malgré la nuit. Mais Coqdor, au bout d'un moment remarqua que Râx semblait nerveux, et donnait des signes auxquels son maître ne pouvait guère se tromper.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon tout beau ?

Râx siffla légèrement, le regarda de ses yeux d'or. Coqdor se pencha sur lui :

— Allons... dis à ton maître... dis à Bruno !...

Le manchot regardait le groupe. Coqdor s'était arrêté et immobile, il fixait le pstôr. Bigol savait qu'ainsi l'homme aux yeux verts sondait le cerveau de la bête, pour tenter d'y lire l'origine de son inquiétude.

Coqdor se redressa après une minute ou deux.

— Curieux, dit-il à Bigol..., je lis dans son cerveau... J'y ai vu souvent des choses que son instinct... puisqu'instinct il y a, avait détectées, et que notre superbe intelligence ignorait totalement. Mais en ce moment je suis un peu surpris, je ne vois pas grand-chose... sinon des sortes de nuées... de nébulosités...

— Pensez-vous que cela correspond à une réalité ? interrogea Bigol.

— Certainement. Mais, comme dans la majorité des phénomènes médiumniques, il est difficile d'interpréter convenablement...

Ils se remirent en marche. Tous deux étaient soucieux et, sans parler, marchaient en se demandant ce que signifiaient les nuées traversant le cerveau de Râx.

Ils avancèrent ainsi une partie de la nuit. Le ciel était clair au-dessus d'eux mais Bigol s'étant retourné fit remarquer des nuages blanchâtres sur l'horizon, en arrière d'eux, vers les zones qu'ils avaient parcourues.

— Cela doit être vers les forêts...

— Oui, à peu près... Plutôt, me semble-t-il, vers l'océan...

Cela n'avait rien d'extraordinaire, les nuées naissant généralement au-dessus des étendues aquatiques. Mais avait-on affaire à un monde obéissant aux lois de la nature ? Cela pouvait demeurer douteux et, ainsi que le disait Bigol, sur cette damnée planète il fallait s'attendre à tout, et de préférence au pire !

Un peu plus tard, ils n'en doutèrent pas.

Râx, de plus en plus nerveux, se mit soudain à siffler sur un mode que Coqdor reconnut pour être celui de l'alerte.

Instinctivement, les deux cosmonautes avaient tiré leurs fulgurants, et ils cherchaient, de toutes parts, ce qui pouvait bien les menacer et dont le pstôr les avertissait.

Et ils furent stupéfaits, autant qu'épouvantés, par ce qui fonçait sur eux.

V

Cela venait sur l'horizon, comme un troupeau de monstrueux bovidés.

Cela roulait plus que cela ne marchait, et les masses blanchâtres, épaisses, lourdes et rebondies, croulaient les unes sur les autres, paraissaient se chevaucher, se bousculer, avides de rejoindre les intrus, de les broyer, de les écraser sous leurs formidables masses.

Et pourtant...

Après le premier instant de surprise, Coqdor et Bigol reconnaissaient déjà la nature de cet envahisseur nouveau. Si sa nature, en une telle action, était inédite relativement à l'ensemble du Cosmos, cela, après tout, ne faisait que participer à la démente des éléments naturels de cet extraordinaire satellite de Kjour.

Des nuages...

Des nuages en quantité, non filant dans le ciel au gré des vents, mais courant à ras de terre, formant une fois de plus un être collectif, non de bois et de feuillage ou simplement d'eau, mais maintenant de vapeurs.

Instinctivement, comprenant que toute fuite était impossible et que d'ici une minute ou deux le fantastique amas allait déferler sur eux, le chevalier et le manchot avaient tiré leurs armes et s'adossaient, en un réflexe de défense très simple et toujours efficace du couple surpris par l'ennemi.

Râx sifflait de colère, battait des ailes, en une attitude agressive qui eût sans doute impressionné n'importe quel humain, n'importe quel animal.

Seulement, une fois de plus, on avait pour antagoniste une de ces forces imbéciles et déchaînées qui peuplaient ce monde ressemblant si peu aux autres.

— Ici, Râx...

Coqdor avait froid au cœur, se demandant quelle serait l'issue du combat, et surtout de quel genre de combat il allait s'agir.

Le pstôr était près de lui, faisant à son maître un rempart de son corps, l'œil étincelant, les crocs découverts...

— La mer a eu peur, cria Bigol, ces sales nuées peut-être aussi...

Tous deux regardaient, effarés.

La nuée vivante était sur eux. Cumulus nombreux, s'amalgamant, se déformant et changeant mille et une fois de forme, la chose les atteignait presque, et ils découvraient, vraiment sans surprise puisque cela correspondait aux autres formes vitales de la planète, des yeux,

encore et toujours des yeux...

Moins fixes que ceux de la forêt, ils évoquaient davantage ceux vus en transparence dans les ondes.

Et cela donna à Coqdor l'idée que, peut-être, ces vapeurs montaient de l'océan, qu'il s'agissait en vérité d'une forme différente de la même entité laquelle n'ayant pu venir à bout des deux hommes sous sa forme liquide s'était transformée ainsi pour les poursuivre, pour les achever...

Déjà, la nuée était là et les inframauves commençaient à la strier.

Certes, l'effet se manifestait encore. Les volutes se tordaient comme si réellement elles connaissaient la souffrance consécutive à ces sortes de blessures, à ces déchirures que les fulgurants lui causaient, comme des plaies béantes.

Les nuages aux mille yeux reculaient, mais d'autres venaient à la rescousse et les hommes et le pstôr étaient enveloppés. Au-dessus de leurs têtes, le ciel étoilé avait disparu. Autour, sur la lande pierreuse, les formes arrondies, pesantes en apparence, s'accumulaient et masquaient désormais l'horizon dans tous les azimuts. Les cosmonautes se trouvaient totalement isolés.

— Dieu des Galaxies ! gronda Coqdor, après tout, ce ne sont que des nébulosités, de la vapeur d'eau... pas autre chose...

Il faisait feu avec rage, et Bigol, farouche, silencieux, tirait, tirait sans cesse, ricanant de voir les déchirures que le trait de feu occasionnait dans la masse de l'être-nuage. Les yeux innombrables luisaient de colère, mais à chaque ruée correspondait un coup de feu d'un des deux hommes et l'assaut était toujours brisé.

Râx bondissait, mordait, griffait, mais dans le vide ou presque.

L'inframauve seul paraissait efficace et les deux camarades ne s'en privaient pas.

Seulement, petit à petit, ils pouvaient constater que, en dépit de leurs efforts, ces vapeurs dont on ne savait vraiment quels pouvaient être la vie, le métabolisme, l'intelligence particulière, réussissaient à les envelopper insidieusement.

Ils avaient déchiqueté en grande partie ces formes insaisissables, forcé la nuée à reculer. Mais comment lutter contre un tel adversaire, qui n'avait en réalité aucune ligne absolue, qui sans cesse échappait à la vision par ses incessantes transformations ?

Et les yeux étaient partout. Au-dessus d'eux, devant, derrière, latéralement, on en voyait, on en voyait toujours.

Des regards aux tons indéfinis, mais jetant des lueurs sinistres, inquiétantes, exprimant toute la fureur, toute la haine dont le nuage vivant semblait être chargé.

D'autres arrivaient encore, on les voyait assez bien dans la transparence des nébulosités les plus proches, lesquelles se diluaient

en écharpes impalpables, contre lesquelles les hommes ne pouvaient rien, ne constatant la réaction de l'ennemi que lorsque le feu pénétrait dans un amas vraiment compact.

D'autres cumulus accouraient, évoquant quelque chevauchée de cauchemar, et Coqdor pensa aux Walkyries des légendes de la Terre lointaine.

Oui, c'étaient bien là des dieux déchaînés. Mais des dieux de pur instinct, encore qu'ils soient doués d'un organe fugace qui permettait certainement la vue, à défaut d'autres sens.

On les dispersait et ils revenaient toujours. Et ces masses qui se rapprochaient devaient avoir pour raison de venir augmenter le potentiel de vapeurs, déjà formidable, qui s'en prenait à ceux qui avaient osé violer le sol de la planète.

Bigol, le premier, constata les premiers symptômes de l'influence nébuleuse :

— Bruno... Bruno... Je... Je ne peux plus...

Coqdor serrait les dents. Lui aussi, depuis un bon moment, sentait une lassitude profonde l'envahir. Ses bras s'engourdisaient et il voyait, d'autre part, Râx qui commençait à faiblir.

Certes le pstôr demeurerait menaçant. Il montrait les crocs et mordait, dans le vide bien sûr. Toutefois, il demeurerait au sol, près de Bruno Coqdor, il ne bondissait plus contre les masses blanchâtres où transparaissaient ces prunelles diaboliques.

— Nous sommes submergés...

Coqdor le comprenait. Petit à petit l'adversaire s'infiltrait en eux. L'air était totalement sursaturé de cette vapeur, qu'elle fût d'origine purement aqueuse ou autre, on ne savait, tant tout était démentiel et contre nature sur ce monde invraisemblable.

Cela se glissait en eux, après avoir ruisselé sur eux. Se bat-on vraiment contre un nuage ? Ils en faisaient l'expérience et commençaient avec horreur à comprendre que, en dépit de son aspect fantastique, leur adversaire était cela et rien que cela, et que les seules forces qui, jusque-là, ont eu raison des nuées sont celles du vent.

Pieuvre sans forme, entité démesurée, impalpable vampire issu peut-être d'un océan furieux d'avoir été frustré de ses victimes, la chose sans nom enveloppait les hommes et le pstôr. Ils en subissaient le contact omniprésent, ils absorbaient, malgré eux, des parcelles de l'être-nuée. Jusque dans leurs poumons, ce fluide inanalysable s'implantait et, sans doute, provoquait cet affaiblissement, créait cette torpeur des membres, abattait leur potentiel énergétique, leur force de réaction, jusqu'à leur volonté, que Coqdor sentait nettement devenir floue dans son cerveau embrumé.

Il voulut se battre encore, cria des encouragements à Bigol. Mais le manchot flageolait sur ses jambes et sa main unique se braquait

mollement vers le ciel, essayant encore d'envoyer quelques traits fulgurants.

Râx battait de plus en plus faiblement des ailes. Le pstôr s'affaissait sur lui-même et le chevalier, épouvanté, voyait se voiler les beaux yeux d'or.

Il tenta un suprême effort, convaincu de leur perte prochaine, vaincus par un ennemi contre lequel, sans doute, nul homme, quels que fussent sa force et son courage ne pouvait lutter à armes égales.

Il n'en pouvait plus. Le nuage était sur lui et en lui. Bigol tombait sur les genoux avec un gémissement douloureux, exprimant plus son désespoir de ne plus pouvoir se battre qu'une souffrance simplement physique.

Râx siffla sur un mode qui creva le cœur du chevalier de la Terre, comprenant que son fidèle ami se sentait mourir.

Lui-même suffoquait. Il était au pouvoir du nuage et les yeux, les yeux-légion le regardaient maintenant avec ironie, avec l'éclat cruel du monstre qui s'est emparé de sa proie, et qui se promet de lui faire cruellement payer sa résistance.

Coqdor, à son tour, tomba.

Sur un genou il brandit encore son arme. Un dernier trait de feu troua la nuée qui reflua, et des centaines d'yeux s'éteignirent.

La rage au cœur, Bruno Coqdor sentait qu'il succombait. Lui qui avait tant lutté de planète en planète, affronté tant de monstres, de phénomènes fantastiques, d'hommes aussi, il se voyait accablé par la force imbécile, par une expression aveugle de la nature, acharnée à détruire, sans raison, sans règle, sans valeur.

Le nuage s'infiltrait en son organisme et, près de lui, Bigol dodelinait de la tête, n'ayant plus même la force d'appuyer une dernière fois sur la détente de son fulgurant.

Râx sifflait de telle sorte que cela ressemblait presque à un râle et, regardant son favori en pareil état, Coqdor sentit ses yeux s'embuer.

Tout s'achevait donc de cette façon stupide, sous les prunelles féroces de la créature-nuée.

D'un seul coup, la masse nébuleuse fut déchiquetée, dans sa totalité, dans l'énorme conglomerat qu'elle formait sur la lande pierreuse où elle s'acharnait bêtement sur les cosmonautes.

Coqdor frémit. Bigol, qui s'abandonnait, eut un soubresaut et ouvrit les yeux.

Râx dressa la tête et une flamme se ralluma dans les yeux d'or.

Une fois... deux fois... trois fois...

Une lueur étrange, une flamme immense, sombre, un éclair, mais un éclair noir comme la nuit, triplé, sextuplé, décuplé, centuplé, tel était l'ennemi inattendu en train de trouser de part en part l'entité-nuage.

Et tout cela tressautait, se tordait, en volutes vives, comme si

l'ensemble de nuées était vraiment frappé cruellement, comme si toute cette vapeur-Argus ressentait atrocement les effets du feu noir qui la déchirait.

Coqdor, dont le cœur battait à tout rompre, se redressait. Et près de lui, le pstôr reprenait vie.

Il entendit Bigol qui râlait :

— L'éclair noir... l'éclair noir... Encore !!

Oui, c'était encore et toujours la fulgurance aux tons de ténèbres qui venait si opportunément à leur secours. Et Bruno Coqdor pensait déjà que c'était logique, et que le correspondant inconnu qui avait si bien su intervenir en faveur de l'astronef menacé par un bolide formidable, pouvait, alors qu'ils étaient si proches de lui, effectuer un nouvel effort, cette fois pour sauver ceux qu'il attendait.

Les deux hommes étaient de nouveau debout et Râx battait des ailes.

Ils ne cherchaient plus à tirer, à se battre. Ils devenaient simplement spectateurs.

Ils voyaient cette sorte de fouet noir, incroyablement vif et fugace, creusant dans la masse nébuleuse, où les yeux s'étaient maintenant tous effacés. Il n'y avait plus qu'un amas de cumulus, amoncelés à ras du sol, et que l'incroyable foudre crevait de part en part.

Râx éternua drôlement et replia ses ailes en un mouvement qui lui était familier en certaines circonstances. Et ce fut ce mouvement qui fit s'écrier à Coqdor, lequel connaissait toutes les réactions du pstôr :

— Mais il ne veut pas se mouiller... Parce qu'il pleut !

C'était vrai. Phénomène soudain bien banal, il pleuvait. Un véritable torrent tombait sur les deux jeunes hommes et sur Râx, lequel n'aimait pas la pluie et remuait de façon comique, s'ébrouant et cherchant à se protéger de ses ailes.

Car c'était une averse véritablement diluvienne. Les deux cosmonautes en étaient aveuglés. Ils ne savaient plus où ils en étaient. L'eau frappait sur leurs combinaisons, tapait sur le sol, formait partout des ruisseaux spontanés, qui couraient, couraient sur ce sol dur et rocailleux.

C'était tellement dru, tellement violent, qu'ils ne savaient que faire. Il était illusoire de chercher un abri. Il n'y avait pas d'arbres, et ces landes n'étaient parsemées que de rocs aigus et stériles, hérissant la plaine tels des menhirs de médiocres dimensions.

Et puis cela se termina, très vite, comme cela avait commencé. Coqdor et Bigol respirèrent, se regardèrent en souriant, puis tombèrent instinctivement dans les bras l'un de l'autre, sous l'œil intéressé de Râx, lequel reçut promptement sa part de caresses.

Ils revoyaient le ciel étoilé. Plus trace de la moindre vapeur sur la lande.

— Lui... encore lui !

— Ou eux ? murmura Coqdor.

Car on ne savait toujours pas quelle était la bonne volonté qui semblait si soucieuse du salut de l'équipage du « Fulgurant ».

Mais Bigol constatait quelque chose d'encore bien peu naturel et il s'écriait :

— Voyez, Bruno... L'eau... L'eau... comment elle se comporte !

Sous la clarté stellaire assez vive en raison de la proximité d'Aldébaran qui brillait comme une véritable lune, ils pouvaient suivre du regard le résultat de l'intervention du feu noir, qui avait littéralement décondensé les vapeurs vivantes, obéissant malgré tout à la loi de transformation de l'eau.

Mais le phénomène, si simple en soi, ne s'arrêtait pas là.

Les deux garçons voyaient ruisseaux et ruisselets formés par la chute de pluie qui se dirigeaient tous rigoureusement dans la même direction, et cela quelle que fût la nature du terrain.

Si bien qu'en certains endroits, l'eau escaladait réellement des monticules, avec autant de facilité qu'elle tombait dans des creux ou contournait des rochers.

Ils retrouvaient l'eau de cet océan fantastique et ne doutaient plus qu'ils n'aient eu affaire à une seule et même entité, cette fois sous une forme différente, et que l'éclair noir avait si bien forcée à reprendre son aspect initial.

Et cette eau dans laquelle ils retrouvaient les reflets des yeux, s'enfuyait en mille petits courants différents dans une direction unique.

— Vers le lit de la mer, pas d'erreur...

C'était bien cela en effet. Il ne restait pas une goutte sur la lande. Tout s'agglomérait rapidement et du plus mince filet au torrent tumultueux ce n'était qu'une seule et unique créature qui fuyait, vaincue, désemparée, déchiquetée par un ennemi tel que nul ne pouvait aisément lui faire face.

Ils purent voir que quelques gouttelettes, égarées, isolées, filaient elles aussi comme des perles effarouchées, roulaient sur le terrain pierreux, et se hâtaient de se fondre dans le cours d'eau le plus proche. Ainsi, tout ce qui avait été nuage redevenait eau, mais ne perdait pas pour cela sa nature intrinsèque, collective, et rejoignait rapidement le sein de cet océan dont il était issu.

Un long moment, les cosmonautes, passionnés par le spectacle, regardèrent ce qu'on pouvait considérer comme la débandade de leur adversaire, frappé par une entité encore à découvrir, mais incontestablement plus forte que lui.

Ils virent la lande redevenir parfaitement sèche. Il ne semblait pas qu'une telle chute d'eau se fût produite. On ne voyait plus rien.

Là-bas, sans doute, les eaux terrifiées avaient regagné les profondeurs de la mer.

— Il nous faut remercier notre mystérieux ami, dit Coqdor. Je sais bien qu'il est (ou qu'ils sont) peu loquace. Je vais essayer...

Il lança un appel radio. Mais, cette fois, ce fut le silence. On ne répondait pas.

— Curieux... Il a toujours parlé brièvement, mais il a parlé. Tandis que maintenant...

Ils repartirent. Un peu après, le poste de Coqdor, placé à sa ceinture avec l'équipement d'escalade, tinta légèrement.

C'était Dinah Alwyn qui, du « Fulgurant » s'inquiétait de ne pas avoir de nouvelles des deux aventuriers depuis un bon moment.

Coqdor narra succinctement les étranges événements qui s'étaient déroulés. De son côté, Dinah, qui s'était fait déléguer pour garder le contact radio avec ce mini-commando chargé d'entrer en relation avec les inconnus de la foudre noire, expliqua que des choses insolites avaient été notées. Ainsi, à plusieurs reprises, des pierres avaient été lancées contre la coque de l'astronef, sans que les hommes de Martinbras, aussitôt sortis du cockpit, aient pu trouver la moindre trace d'un être vivant quelconque.

Coqdor en conclut que, peut-être, c'était encore la folle nature de la planète qui faisait des siennes et Dinah déclara qu'elle allait en référer au commandant.

Communication coupée, le chevalier repartit, avec Bigol et Râx.

À un certain moment, ils se trouvèrent dans un massif rocheux, faiblement élevé, mais très chaotique. On ne voyait plus l'océan ni les forêts. Ils ne savaient plus exactement comment se diriger, encore qu'ils aient dû être très proches du but.

Les appels radio à l'ami mystérieux demeurèrent sans réponse, si bien que l'homme aux yeux verts, vaguement inquiet, décida de tenter un contact médiumnique.

Selon sa méthode, il se concentra, libéra son esprit, s'échappa en pensée, essaya de trouver un cerveau réceptif, dans la direction approximative donnée par la boussole magnétique.

Il peina un bon moment, le front baigné de sueur.

Puis il ouvrit les yeux, bouleversé :

— Bigol... je n'y comprends rien... une pensée angoissée... on dirait qu'on nous appelle au secours... un être en détresse... prisonnier... on le torture... et il demande du secours... Vite... Très vite !

VI

Les étoiles pâlissaient. Une aurore smaragdine s'esquissait et la planète folle sortait de l'obscurité. Singulière aurore que celle qui, en dépit de la beauté farouche du décor, ne s'accompagne pas du chant des oiseaux et se manifeste en un lugubre silence.

C'était cependant celle que découvraient Bruno Coqdor et Bigol. Ils étaient las, anxieux. Ils avaient marché une partie de la nuit, avec de rares haltes pour souffler un peu, et Râx tirait la langue.

À chaque station, Coqdor avait tenté de reprendre le contact mental avec le correspondant inconnu. Toujours le même résultat. Une pensée angoissée, celle d'un individu malheureux avide de voir une présence amie venir à son aide.

Par contre le chevalier médium s'était heurté en pensée à des cerveaux fermés, hostiles. Il s'était bien gardé de se manifester. Il ignorait si ces gens n'étaient pas, eux aussi, télépathes, et s'ils n'allaient pas s'émouvoir d'une telle incursion psychique, annonçant inmanquablement l'avance d'un auxiliaire de celui qu'ils torturaient.

Car, maintenant, le chevalier de la Terre était persuadé que l'homme qui commandait à la foudre noire était un isolé et que plusieurs personnes l'entouraient, lui étant délibérément hostiles.

Naturellement, à distance il ne pouvait analyser davantage. Mais il en savait assez comme ça pour comprendre qu'il était bon de se hâter.

Bigol, lui, entretenait la liaison radio avec le « Fulgurant ».

Là-bas, Dinah ne dormait pas, soucieuse de savoir où en étaient ses compagnons.

D'ailleurs, leur disait-elle, elle n'était pas la seule à veiller. La situation devenait intenable sur la lande servant d'aire pour l'atterrissage. Les projections de pierres se multipliaient. Des cosmonautes, furieux, étaient sortis une fois encore et avaient exploré les environs. Ils avaient été littéralement lapidés, si bien que Martinbras, Dinah, Hoz et quelques autres commençaient à penser qu'ils étaient victimes d'ennemis invisibles.

Bigol avait tenté de les éclairer à ce sujet.

Si sur ce monde bizarre le minéral égalait le végétal et, comme lui, semblait avoir absorbé la nature animale, il était vraisemblable qu'il n'y avait pas d'ennemi invisible, du moins d'être normal. Les lancées de pierres qui bombardaient maintenant la carène du « Fulgurant » devaient naître spontanément du sol, tout aussi opposé à la présence des cosmonautes que les arbres de la forêt ou les vagues de la mer.

Le manchot expliquait brièvement à Dinah les diverses aventures

survenues depuis leur départ de l'astronef. À présent, c'était son dernier duplex avant la jonction avec l'émetteur mystérieux, encore que celui-ci parût en mauvaise posture.

Progressant avec prudence dans le massif rocheux, cherchant à se défilier aux regards éventuels en utilisant les cheminements, évitant les crêtes, sinon pour s'y aplatir et observer ainsi les alentours, les deux compagnons flanqués du pstôr avaient enfin compris qu'ils touchaient au but.

Ils découvraient, à la base d'un petit mont abrupt, une sorte de casemate de forme semi-sphérique, coulée d'un bloc dans un matériau de nature ignorée d'eux.

Des antennes se dressaient, indiquant assez qu'il s'agissait bien d'un poste de sidéroradio et télé, voire de la projection d'ondes d'un tout autre genre. Ils ne pouvaient pas ne pas songer aux éclairs noirs, si dangereux et dont l'inconnu s'était servi de façon si efficace à leur endroit.

Glissant entre les roches, rampant autant qu'ils le pouvaient, Coqdor et Bigol approchaient. Râx, comprenant qu'il ne fallait pas se faire voir, se glissait auprès de son maître, lequel l'avait d'ailleurs chapitré mentalement afin qu'il ne se livrât à aucune excentricité, ne prît pas son vol comme cela lui arrivait quelquefois, et fût toujours bien sagement à sa portée.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, ils pouvaient se convaincre que ce qu'ils découvraient devait constituer un poste, un relais, sur cette planète si peu propice à la vie humaine, et qui excluait toute idée d'implantation, de colonisation.

Ceux qui s'étaient établis là devaient avoir leurs raisons, des raisons impérieuses.

Une simple casemate, abritant sans doute des appareils de télécommunications à grande portée.

Bigol posa soudain sa main unique sur l'épaule de l'homme aux yeux verts.

— Bruno... dans le ravin... sur votre droite !

Coqdor regarda et ce qu'il vit, pour intéressant que ce fût, ne le surprit cependant pas. Il s'y attendait.

Un cosmocanot était là, posé sur le sol caillouteux.

Le cosmocanot volé sur l'épave de l'astro 7, celui que le « Fulgurant » avait traqué jusqu'aux abords du maëlstrom de Kjor.

— Ce sont eux...

— Oui. Et eux aussi qui s'en prennent à notre ami inconnu. Eux qui, comme nous cherchent le secret des néantons !

Ils redoublèrent de précautions pour avancer. On ne semblait pas se préoccuper de leur présence, on l'ignorait sans doute.

Mais, très bientôt, alors qu'ils frôlaient la paroi circulaire de la

casemate cherchant l'issue de pénétration, Râx tressaillit et huma l'air curieusement, indiquant son inquiétude.

Coqdor pâlit :

— Vous avez entendu, Bigol ? Comme Râx, comme moi... ?

— Oui... quelqu'un gémit... se plaint... Il souffre...

— Ou on le fait souffrir...

Courbés, silencieux, prêts à tout, fulgurant en main, ils avancèrent... Râx paraissait, comme les hommes, retenir son souffle, mais il comprenait qu'on se préparait à la lutte, et les yeux d'or jetaient des feux redoutables.

Ils trouvèrent la porte. Blindée, solide, mais qu'on avait simplement négligé de refermer après l'avoir d'ailleurs attaquée avec une arme thermique, peut-être atomique si l'on en croyait les traces qui avaient détruit les serrures.

Un râle douloureux leur parvint et ils entendirent ces paroles, prononcées ou plutôt soupirées en langue universelle Spalax :

— Laissez-moi... je... je ne peux pas... je ne sais pas...

— Tu parleras ! grinça une voix dure. Il faut que tu parles !

Un autre ricana :

— Nous sommes venus d'assez loin pour ça... Et puis, tu nous fais perdre du temps. Les néantons... nous les possédons déjà... Nous emporterons l'appareil, et ce serait bien le diable de la Galaxie si nos savants ne finissaient pas par trouver la façon de s'en servir !...

— Finissons-en ! coupa le premier.

Que se passa-t-il ? Bigol et Coqdor eurent froid au cœur et Râx se ramassa, comme prêt à bondir, en entendant le cri de douleur.

Un instant bref, les deux hommes se regardèrent, se comprirent mutuellement.

La pensée de Coqdor pénétra celle de Râx. Spontanément, ils foncèrent, s'engouffrèrent dans la porte.

Ils virent, en une fraction de seconde.

L'intérieur comportait une installation technique très complexe, mariant les appareils de radio, de radar, aux dynamos, aux hyperpiles, aux ondiogénératrices.

Mais tout était bouleversé, perturbé. Une lutte avait dû avoir lieu et plusieurs appareils des plus fragiles avaient été brisés.

Sur le sol un homme demi-nu gémissait. Il saignait abondamment, sous les coups que lui assenaient trois gaillards qui l'entouraient et dont l'un accroupi le lardait avec un poignard.

Bigol hurla :

— Les cadavres... les cadavres vivants de l'astro 7 !

Ils les reconnaissaient. Ceux qui, relevés parmi les morts et prétendus tels sur l'épave intersidérale l'avaient assailli dans sa cabine et lui avaient dérobé le coffret aux néantons.

La victime tressaillit en entendant le cri. Les trois forbans se retournèrent en même temps.

Une seconde, ils demeurèrent stupéfaits, ne s'attendant pas à pareille intrusion, se croyant sans doute seuls avec leur malheureux prisonnier sur la planète à la nature folle.

Mais l'un d'eux se reprenait, saisissait quelque chose, le braquait vers les arrivants.

Coqdor fut précipité au sol par la poigne unique de Bigol, lequel s'aplatissait à ses côtés. Le chevalier eut le réflexe de tirer Râx par une aile.

Ce que saisissait le bandit, c'était le coffret, le fameux coffret pour lequel Bigol avait été envoyé depuis la planète Terre.

Ce qu'il faisait ? Il se contentait de l'entrouvrir face aux assaillants, et le feu noir jaillissait, l'éclair passait – heureusement grâce à la présence d'esprit de Bigol trop chèrement payé pour ne pas savoir quel péril cela représentait – au-dessus de leurs têtes.

Mais on ne pouvait manipuler le coffret sans danger pour soi-même. L'homme avait vivement fait jouer la fermeture.

Il constatait trop tard qu'il avait manqué son coup. Coqdor et Bigol fonçaient.

Les trois forbans faisaient face. Mais deux d'entre eux hurlaient d'épouvante. Râx s'était jeté sur eux, d'un coup d'ailes qui l'amenait au-dessus de leurs têtes.

L'un d'eux, la gorge ouverte d'un coup de croc, tombait ensanglanté. L'autre avait été renversé par l'aile puissante. Il se redressait, brandissait le poignard rouge avec lequel il tailladait la chair de la victime. Le pstôr ne lui laissa pas le temps de s'en servir.

Second coup d'ailes qui frappa l'individu en pleine poitrine, lui coupa le souffle. Coqdor voulut retenir le monstre ailé mais, déjà, le pirate s'écroulait, la poitrine déchirée par les griffes puissantes.

Bigol, d'un coup de fulgurant, avait eu raison du troisième misérable.

Tous trois étaient sérieusement atteints. L'humanité astreignait les cosmonautes à les soigner, désormais. Mais, avant tout, ils se préoccupèrent du pauvre gars dont ils avaient interrompu le supplice.

Ils se hâtèrent donc vers lui, le relevèrent, l'emportèrent vers une couchette.

Il y avait en effet, dans un angle de la pièce centrale, une installation qui était accolée au mur d'ensemble, lui-même circulaire. De quoi vivre pour trois ou quatre hommes, ce qui indiquait qu'on se trouvait dans une petite station.

Vivement, avec leurs pharmacies d'équipement, ils épongèrent le sang, donnèrent les premiers soins aux plaies. Le malheureux, en partie dévêtu, avait subi de grandes estafilades sous les poignards de

ses tortionnaires.

Coqdor s'affairait, tout en dispensant quelques paroles de réconfort en Spalax universel. Il ne doutait pas qu'il eût devant lui l'ami inconnu. D'ailleurs, le type morphologique semblait bien indiquer un originaire des planètes d'Aldébaran.

Il regardait les deux Terriens avec reconnaissance et un instant, ses yeux s'attardèrent vers Râx. Sans doute n'avait-il jamais vu pareil animal, à vrai dire rarissime à travers l'univers. Râx, lui, ronronnait et léchait les mains de l'infortuné.

Il était jeune, offrant l'aspect d'un garçon de vingt-cinq ans. Ses vêtements avaient été lacérés, mais il s'agissait d'une sorte de combinaison d'escabeau toute blanche sans doute prévue pour le séjour sur la planète.

Il remercia ses sauveteurs d'une voix faible, mais lucidement.

Coqdor allait l'interroger lorsque Râx siffla soudain furieusement.

Bigol jura aussi violemment, aussi païennement que l'eût fait Martinbras, et il se précipita. Mais deux des pirates, profitant que les Terriens s'intéressaient à leur victime et en dépit des blessures que Râx leur avait occasionnées, s'étaient glissés hors de la casemate.

Quant au troisième, grièvement atteint par le fulgurant de Bigol il n'avait plus la force de bouger.

Les cosmonautes se précipitaient mais l'homme d'Aldébaran les suppliait de rester près de lui.

— Ces misérables... Ils vont fuir... Par le cosmocanot !

— Ils n'iront pas loin, fit l'Aldébaranien avec un fantôme de sourire.

Frappés, les jeunes hommes revinrent vers lui et Coqdor rappela Râx. Le pstôr, lui, aurait pu aisément rejoindre les fuyards en quelques coups d'ailes, mais il valait sans doute mieux écouter celui qui les demandait près de lui.

Il montra, d'un doigt un peu tremblant, un des appareils :

— Chevalier Coqdor... voulez-vous... presser cette manette... ?

Coqdor ne comprit pas mais obéit.

Bigol eut une exclamation. Il voyait, sur un côté de l'appareil, un petit écran circulaire qui s'allumait. Sur cet écran, évidemment télévisuel, on découvrait une partie du paysage rocheux.

— Tournez... cherchez...

C'était un régleur. En un instant, Coqdor eut situé le cosmocanot, tapi au fond du ravin. Ils virent les deux pirates blessés qui se hâtaient, y prenaient place. Le cosmocanot presque aussitôt prit l'espace.

— Ils nous échappent, grinça Bigol, levant son unique poing avec rage.

L'Aldébaranien fit un signe négatif de la tête :

— Chevalier... Réglez... suivez le cosmocanot...

Coqdor obéit et sur l'écran on vit le plein ciel, l'engin qui montait, s'apprêtait à piquer définitivement, gagner l'espace proprement dit.

— Le bouton rouge, souffla le supplicié, à bout de forces.

Coqdor appuya, à mille années-lumière de se douter de ce qui allait se produire.

Bigol éclata d'un rire vengeur.

Le cosmocanot venait d'éclater, dans une immense lueur noire, fulgurante.

Un peu plus tard, Xiphrès, ainsi se nommait l'unique occupant du poste des Aldébaraniens, commençait à parler après avoir été revigoré par une piqûre vitalisante.

Et les deux Terriens, silencieux, écoutaient l'histoire des néantons.

TROISIÈME PARTIE

LE MAÎTRE DU NÉANT

I

Dans le cours du récit que leur faisait Xiphrès, les Terriens reconnaissaient un certain nombre de détails, tous importants.

Ils n'avaient jamais ignoré l'existence du maëlstrom de Kjor, ni celle des néantons dont on avait été amené à penser qu'ils naissaient du tourbillon spatial, ce géant redouté des astronefs et cela sans doute depuis des millénaires, depuis que des civilisations, connues ou inconnues, présentes ou oubliées, avaient eu l'audace de vouloir s'élancer d'un monde à un autre.

Les naturels de cette portion de la Galaxie, des satellites d'Aldébaran aux planètes de la constellation du Paon, avaient été particulièrement intéressés par le phénomène.

Longtemps, on avait redouté le maëlstrom. Les vaisseaux spatiaux évitaient, autant qu'il était possible, cette zone, mais ses effets, sournoisement, provoquaient de ces remous tentaculaires qui s'étendaient à des distances impressionnantes.

Et puis on avait découvert les néantons, après avoir longuement constaté leurs effets nocifs tant sur les organismes vivants que sur la nature même.

Un beau jour, un homme de génie, Haldroxis, installé sur une planète tournant autour du formidable soleil Aldébaran, avait pensé tenir la solution.

Il était parti du principe que ces particules redoutables semblaient être composées de néant – non-sens à faire hurler un écolier – c'est-à-dire non-composées, on ne pouvait les vaincre, les contrer et, partant les asservir peut-être, sinon en leur opposant leur contraire direct : la matière.

Ses travaux avaient duré des années de sa planète, jusqu'à ce qu'il parvînt au résultat suivant : la panacée à opposer aux néantons était bien la matière créée, et plus précisément la matière vivante.

La découverte était de taille et le monde politique de la planète Fragg où opérait Haldroxis entouré d'une école strictement sélectionnée, avait courtoisement mais fermement prié le monde scientifique de bien vouloir observer deux disciplines.

La première consistait à garder une discrétion totale sur les résultats obtenus par le cénacle d'Haldroxis.

La seconde visait à mettre ce formidable potentiel à la disposition des forces armées, planétaires et spatiales, des rivalités existant en permanence avec certains peuples voisins.

Haldroxis était, par excellence, un pur scientifique. Originaire du

monde de la Croix du Sud et quelque peu poète à ses heures. Il avait vu, dans la chasse aux néantons, un excellent moyen médical. Les particules rigoureusement négatives pouvaient, si on les dominait, permettre des effets spectaculaires pour la santé des humains. Les éléments bactériologiques y résistaient bien peu de temps. Les cellules cancéreuses s'effaçaient comme par enchantement. Tout organe gangrené pouvait ainsi être purifié en l'espace d'un éclair.

Le grand savant ne se dissimulait pas que sa découverte aurait également des résonances industrielles et on envisageait d'y puiser une énergie illimitée, sur la suggestion d'un haut technicien qui y voyait une source énergétique basée sur l'effet de répulsion entre ce néant bizarrement agissant opposé à l'atome constitué.

Tout cela était très joli. Trop joli.

Bientôt des fuites avaient lieu en dépit de toutes les précautions. Certains attentats étaient enregistrés, contre les laboratoires secrets où travaillaient les aides d'Haldroxis. Il y avait eu des disparitions mystérieuses, des vols de documents et de films, voire des crimes.

Il était hors de doute que l'organisation qui s'en prenait ainsi à une découverte aussi importante émanait de quelque centre d'espionnage interplanétaire.

Sur la planète Fragg, on n'avait pas à chercher bien loin. L'ennemi venait du Paon, vraisemblablement du monde d'Op, rival depuis des temps immémoriaux de l'expansion du commerce spatial de Fragg.

Plusieurs guerres, au cours des siècles, avaient dressé ces peuples les uns contre les autres et une bataille d'astronefs particulièrement célèbre, sinistrement célèbre, avait eu lieu non loin du maëlstrom, aux rayons smaragdins de l'étoile Kjor. Le gouffre d'espace avait mis ce jour-là les combattants d'accord en engloutissant plusieurs centaines de navires, détruisant ainsi les deux flottes.

Le résultat avait été que, pendant une bonne centaine d'années (en mesure de Fragg) la paix avait régné. Paix relative, malgré quelques accords commerciaux et des échanges de groupes de jeunesse.

Et puis Haldroxis avait percé le secret des néantons. Mieux, il assurait avoir trouvé le moyen de s'en servir utilement. Protégé par une véritable armée, aidé de ses fidèles, il étudiait maintenant l'application pratique, à savoir la construction d'une machine, une sorte de catalyseur-générateur où, utilisant entre autres idées basales le principe énoncé par son collègue relativement à la réaction néanton-matière, il arriverait à la domestication absolue des particules.

D'audacieux pionniers avaient reçu une singulière mission, dont les dangers n'échappaient à personne.

Il s'agissait d'aller glaner des néantons aux abords du maëlstrom, qui les fabriquait par myriades. Des appareils capteurs avaient été

conçus et construits. Le résultat était excellent. Du moins sur le plan technique. Car parmi ceux qui acceptaient de prendre place sur les navires chargés de cette pêche encore sans rivale, la plupart étaient atteints, par la suite, de maladies qui demeuraient incurables, et le demeurerait tant que le corps scientifico-médical ne serait pas parvenu à une utilisation rationnelle de ces noires particules, comme on les appelait, dans le domaine de la thérapeutique.

Et puis, l'ennemi mystérieux frappait de nouveau.

Faute, sans doute, de pouvoir ravir définitivement le secret d'Haldroxis, celui qu'on commençait à appeler « le maître du néant », l'invisible provoquait une catastrophe.

Le laboratoire sautait.

La plupart des appareils, et la quasi-totalité des néantons captifs étaient détruits.

Haldroxis et dix de ses assistants et laborantines périssaient.

Fragg se trouvait donc, en principe, désarmée.

Les principaux collaborateurs du maître ayant disparu avec lui, il semblait qu'il faille recommencer tout. Du moins était-ce la version officielle, car on ne pouvait plus guère cacher la vérité.

Des tractations avaient lieu, alors, avec les membres les plus éminents de la recherche nucléaire, dans diverses planètes entretenant des relations cordiales avec Fragg. En particulier la Terre, si lointaine, mais toujours nourrissant, parmi une humanité corrompue, des êtres d'élite capables de haute science comme de noble comportement. L'un d'entre eux, espérait-on, retrouverait peut-être le secret des néantons.

Un accord avait lieu. On enverrait vers la Terre un des rares éléments sauvés de la catastrophe. Un coffret contenant des néantons, sous fermeture spéciale.

On ignorait la technique exacte pour ouvrir et fermer ce réservoir fantastique. On se basait sur des notes à demi calcinées échappées au désastre. De toute façon, la manipulation du coffret s'avérerait dangereuse.

Un navire était parti pour la Terre. L'astro numéro 7.

Comment avait-il fait naufrage ? Avait-il été victime du maëlstrom, dont on connaissait mal la position, à tel point que bien des navigateurs, bien des astronomes, estimaient qu'il devait se déplacer, osciller dans une certaine zone, à la manière des pôles magnétiques planétaires, qui n'ont pas de position absolue ?

Ou, au contraire, s'agissait-il d'un sabotage ?

C'est alors que, de la Terre, le « Fulgurant » était dépêché à la recherche de l'épave et de son précieux contenu, que Bigol était le technicien désigné et spécialement entraîné pour se charger du coffret. À ses risques et périls, d'ailleurs, et le vaillant cosmonaute avait accepté la situation.

Hélas ! il avait cru mener sa mission à bien. Et, non seulement il y avait perdu une main mais, ce qui le désolait au moins autant, les cadavres vivants, ces forbans originaires sans nul doute de la planète Op, avaient dérobé le coffret.

Bruno Coqdor et le manchot avaient écouté le récit avec le plus grand intérêt.

Xiphrès était un peu fatigué. On lui fit boire un breuvage vitaminé, à base d'un alcool de la Terre, rappelant les whiskies du vieux temps.

Entre-temps, Râx, jusque-là fort sage, enveloppé dans ses ailes mais ayant toujours l'ouïe, la vue, et le flair aux aguets, avait signalé un fait insolite.

Ils avaient alors constaté la mort du troisième forban. Ce qui interdisait de lui poser la moindre question, comme les Terriens en avaient eu l'intention. Le commando infernal était détruit. Xiphrès assura que c'était sans grande importance. De toute façon, ces gens venaient d'Op. Ils en avaient le type et le procédé pour se conserver dans l'espace, sur une épave, sans risquer la congélation ni l'asphyxie, leur était connu.

Il reprit sa narration, arrivant à un fait particulièrement important.

Si les dirigeants de Fragg avaient si bien livré au grand jour les modalités de la catastrophe qui les privait à la fois du sage Haldroxis, de ses élèves, et surtout de sa sagesse, c'était pour tenter de duper l'ennemi.

En fait, depuis quelque temps, on avait installé secrètement un second laboratoire, infiniment plus succinct, sur le satellite de Kjour.

Là où, justement, Coqdor et Bigol arrivaient à point pour sauver Xiphrès.

Quelques hommes avaient vécu là, dans une effroyable solitude, sur ce monde repéré mais évité par tous, en raison des folies de cette nature zoo-minérale et zoo-végétale, capable de réactions redoutables.

Petit à petit, les pionniers avaient succombé, tués par le sol, par la forêt, par les eaux, par ces monstres au métabolisme incompréhensible qui les épiaient de leurs mille yeux.

Xiphrès et ses camarades recommençaient à savoir, eux, se servir des néantons. De surcroît ils disposaient d'un catalyseur-générateur (le Fraggien le montrait aux Terriens) et ainsi, ils se défendaient, tenaient quelquefois les monstres à distance, sans pour cela s'en délivrer totalement.

Finalement, quoique demeurant en liaison radio codée avec Fragg, Xiphrès s'était retrouvé tout seul. Il attendait un astronef qui devait lui amener d'autres techniciens, pour l'aider, pour le sauver de sa solitude. De Fragg, on l'encourageait, on lui demandait de tenir, de demeurer là, de continuer à travailler.

Et puis il y avait eu la destruction de l'astro 7. Parallèlement, tout

portait à croire que les duplex entre Fragg et le satellite de Kjour avaient finalement été interceptés et décodés par ceux d'Op.

À cet endroit du récit, Bigol, qui semblait dubitatif depuis un instant interrompit Xiphès :

— Tout cela me paraît bel et bon... jusqu'à un certain point. Parfaitement contradictoire ensuite.

— Et quoi donc ?

— Si je corrobore les divers points de l'aventure, je ne vois vraiment pas pourquoi les espions d'Op, qui ont réussi à retrouver l'épave de l'astro 7 et à s'y installer en jouant les cadavres, ont continué cette mascarade jusqu'à ce que nous, les Terriens, ayons retrouvé le vaisseau perdu à notre tour. En effet, que cherchaient-ils ? Sinon les rares néantons existant encore, si je puis dire, en captivité. Or, il se trouve que, justement, le coffret magnétique se trouvait sur l'astro 7. Dans ce cas, ils n'avaient qu'à s'en emparer sans se donner le mal de nous attendre et de s'introduire à notre bord, pour le reprendre ensuite...

Bruno Coqdor, qui avait suivi attentivement l'objection de Bigol, intervint :

— Tout porte à croire que les gens d'Op connaissent l'existence, et des néantons captifs, et des travaux du maître Haldroxis. Seulement, si je comprends bien, leurs savants ne sont pas encore parvenus à en découvrir à leur tour le principe. La domestication des particules noires, leurs applications médicales, industrielles ou... stratégiques, sont d'une portée sans précédent dans l'histoire de la Galaxie. S'ils sont si bien renseignés, ils ont cherché à s'en prendre à un technicien susceptible de les aider dans leurs recherches... Vous, mon cher Bigol, en la circonstance, puisque vous étiez le seul de la mission à connaître... relativement, le fonctionnement du coffret. Encore que...

Il se mordit les lèvres et évita de regarder le poignet mutilé de Bigol. Le manchot ne releva pas :

— Très bien raisonné, mon cher Bruno. Mais enfin, ces gens-là connaissent tout aussi bien ce qui se passe sur le satellite de Kjour... Ils ne l'ont que trop prouvé. Comment se fait-il qu'ils s'en soient pris à moi... alors que Xiphès en sait cent et mille fois plus ?

— Ce qui a dû les arrêter ?... Ils ont pénétré dans votre cabine un instant après l'accident... Ils avaient, n'en doutez pas, l'intention de vous kidnapper, de vous entraîner avec eux, jusqu'à Op, sans doute. Là, on vous aurait fait des propositions mirifiques pour que vous consentiez à travailler pour eux... Un technicien des néantons, même novice comme vous, c'est rare dans le Cosmos !

— Ouais... ou ils m'auraient torturé...

— Pour eux, le résultat eût été le même...

— Très bien, Bruno. Vous pensez donc que...

— ... vous trouvant dans cet état, perdant votre sang à flots, ils ont changé de tactique. Sans nul doute, nous avons affaire à des aventuriers sans scrupule, mais d'une audace incomparable. Ils devaient ramener le coffret. Et quelqu'un capable de poursuivre le travail sur les particules noires. Vous leur sembliez hors de course... qu'à cela ne tienne ! Ils ont volé le coffret, se sont enfuis sur le cosmocanot et, pour ne pas revenir bredouille à Op (car c'eût été le cas avec ce damné coffret sans mode d'emploi) ils ont changé leurs batteries et, connaissant l'existence de la petite station sur le satellite de Kjor, station où Xiphrès est finalement le seul survivant, ils s'en sont pris à lui. Quand nous sommes arrivés...

— Opportunément, soupira l'Aldébaranien, souriant à ses sauveurs.

— ... ils commençaient à le supplicier. Des brutes, des malfrats de l'espace... Eux, ils ne s'embarrassent pas. Les discussions, ce n'est pas pour eux... Que vous demandaient-ils, Xiphrès, sinon le système d'utilisation militaire des néantons ?

Le jeune savant acquiesça. Coqdor avait reconstitué la vérité.

Ainsi donc, la ruse, assez mince, de Fragg, avait échoué. Ceux d'Op savaient qu'outre le petit conglomerat de particules noires contenu dans le coffret envoyé vers la Terre, le poste du satellite de Kjor existait. Mais la planète était inhospitalière et on avait d'abord tenté d'enlever Bigol.

— Si, avant de périr, ils ont communiqué avec Op ; nous ne tarderons pas à voir arriver un cosmaviso, chargé de récupérer, et Xiphrès, et les appareils...

— Ces types-là, pourquoi n'ont-ils pas tout de suite emmené Xiphrès, au lieu de le déchirer à coups de poignard ?

— Sans doute pour se donner de l'importance. Ramener triomphalement un individu soumis, ou tout au moins leur ayant livré la plupart de ses secrets...

Malgré le souvenir des tortures endurées, Xiphrès eut un faible sourire :

— Enseigner cela à ces misérables abrutis ? Dix ans de cours n'auraient pas suffi... Mais je pense que le chevalier Coqdor a raison. Op nous enverra d'autres gens, moins primaires, plus astucieux. Eux s'empareront de l'appareil, et finiront peut-être par savoir l'utiliser...

— Ce qu'il ne faut à aucun prix ! gronda le manchot.

Xiphrès fit une nouvelle pause. Il était vraiment las, et Bigol offrit une tournée supplémentaire de cette boisson qui amenait le parfum d'Old Crow de la planète-patrie.

L'homme de Fragg, cependant, voulait continuer pour ceux auxquels il devait la vie :

— Je voudrais, maintenant, vous montrer le catalyseur-générateur, le chef-d'œuvre réalisé par le maître Haldroxis...

Tous trois se dirigèrent vers un énorme appareil, sorte de cylindre haut de deux mètres monté sur socle octogonal.

Il entamait son commentaire lorsque, brusquement, Râx siffla avec violence en se dressant sur ses pattes griffues. Les trois hommes pâlissaient, réalisant ce qui se passait tout à coup sur le satellite de Kjor.

II

Dinah avait à peine dormi. Quelques moments d'un sommeil lourd, perpétuellement entrecoupé de cauchemars. Martinbras avait exigé qu'elle se reposât un peu. En effet depuis des heures, depuis que Bruno Coqdor, Râx et Bigol avaient quitté le bord, la jeune doctoresse demeurait rivée au poste-duplex, gardant avec les aventuriers un contact permanent.

Elle tombait de fatigue et, bien qu'elle eût voulu rester à son poste, le commandant objectait qu'on pouvait, à tout instant, avoir besoin du « petit docteur », et qu'il convenait que Dinah Alwyn fût en état de secourir les malades ou les blessés éventuels.

Pendant les heures passées dans sa cabine, la jeune femme, même à travers son repos, entendait sans cesse le bruit des impacts provoqués par les pierres de diverses dimensions lesquelles continuaient à cribler la carène de l'astronef.

Les cosmatelots étaient exaspérés.

Cette escale portait leurs nerfs à rude épreuve. Les hommes sont prêts à se battre, à faire face...

Mais que faire, que tenter, contre un ennemi sans visage, sans corps ?

Bigol avait donc transmis ses observations. Tout vivait intensément sur cette planète. Tout, sauf la vie animale.

Il fallait bien en convenir. Ces pierres maintenant lancées sans interruption contre le navire spatial ne l'étaient en réalité par personne.

D'elles-mêmes, au nom d'une pensée primaire, elles se jetaient hargneusement contre ce qui constituait un élément insolite, étranger, donc adversaire en puissance qu'il fallait agresser et détruire.

De telles conclusions avaient exaspéré Martinbras qui ne décolérait plus et invectivait cette maudite planète, où tout, terre, ciel, nuages, eau, plantes, s'avérait hostile à l'homme.

Dinah avait tout de même fini par s'endormir mais l'angoisse engendrait en son esprit des visions déplaisantes. Elle fut finalement réveillée par des chocs de plus en plus violents et, n'y tenant plus, renonçant à un repos illusoire, elle s'habilla et rejoignit l'état-major du « Fulgurant ».

Martinbras, le lieutenant Hoz, Worms, Farr et quelques autres observaient le terrain, à travers les formidables hublots de dépolex, si résistants qu'ils n'étaient pas même fêlés par les blocs énormes qui pleuvaient littéralement sur la carène.

Ordre avait été donné à tous de remonter à bord. Deux cosmatelots, en effet, allant et venant sur le terrain pour les vérifications extérieures du navire, avaient été littéralement lapidés. L'infirmier leur avait donné les premiers soins, mais on attendait Dinah, ou plutôt le docteur Alwyn, pour s'occuper d'eux sérieusement.

Enfermé avec son équipage, Martinbras rageait.

Dinah s'empressa de courir à l'infirmerie, au chevet des deux blessés.

Le vacarme ne cessait pas et le cockpit résonnait en permanence sous les assauts des minéraux déchaînés.

Prisonniers dans leur propre navire les Terriens voyaient ce sol tourmenté où les cailloux, la pierraille, et aussi des rocs beaucoup plus importants, tressautaient, paraissaient sautiller comme un athlète prenant son élan, puis s'élevaient et se ruaient, véritables projectiles, sur l'astronef.

— La situation va devenir intenable, dit Hoz.

— Si je vois bien, reprit Farr, nous sommes attaqués par des pierres de plus en plus grosses. En continuant ainsi, nous finirons par recevoir ces énormes blocs que je vois là-bas, à l'orée de la forêt, et qui ressemblent à des menhirs...

— C'est le coup des météores qui recommence ! émit Worms. Reste à savoir si, une fois encore, notre mystérieux ami viendra à notre secours avec la foudre noire...

Ils étaient anxieux. Martinbras les écoutait, l'œil au hublot. Le vieux coureur des étoiles éclata soudain :

— Nous ne pouvons plus tenir ! Impossible de nous défendre contre... ça ! Et ces sales cailloux vont finir par nous flanquer des avaries... Il faut reprendre l'espace...

À ce moment le préposé à la radio qui avait assuré la permanence pendant le repos de Dinah, accourut, annonçant un nouvel appel de Coqdor et de Bigol.

On s'empressa de prendre l'écoute, et quand Dinah, ayant judicieusement pansé les blessés dont elle répondait, revint vers les officiers, ce fut pour apprendre brièvement les événements qui s'étaient déroulés dans la casemate-laboratoire, où le chevalier et Bigol étaient arrivés juste à temps pour sauver le seul spécialiste des néantons, le dernier élève d'Haldroxis.

En même temps, la jeune femme constatait que le navire s'apprêtait au départ, et le remue-ménage précédant les envolées agitaient tout l'équipage.

Toutefois, on ne pouvait laisser les deux jeunes hommes et le rescapé dans ce poste lointain, d'autant que, là-bas, la nature semblait se fâcher tout à fait.

Bigol qui parlait au micro expliquait que, cette fois, tout se

déchaînait à la fois. Non seulement la casemate était bombardée par des pierres, mais encore on voyait s'amonceler à l'horizon des nuages menaçants, à ras de terre et non dans le ciel ce qui en indiquait la nature, tandis que, plus loin, des forêts croissant en contrebas des collines paraissaient saisies d'une sorte de frénésie et on voyait les branchages s'agiter furieusement.

Pour eux, la situation devenait périlleuse. Ils demandaient donc qu'on vînt à leur secours, dans les délais les plus brefs.

Martinbras ne pouvait risquer son navire dans un monde aussi perturbé. Aussi, tandis qu'on procédait à l'appareillage, demanda-t-il deux volontaires pour aller avec un cosmocanot à la recherche de Coqdor et de Bigol. D'autant que les jeunes gens expliquaient qu'il fallait ramener Xiphrès, et embarquer deux appareils d'une valeur inestimable : le catalyseur-générateur et le régleur, deux machines fantastiques engendrées par le cerveau hors série du maître Haldroxis, avec lesquelles le savant Xiphrès se faisait fort de commander aux néantons. Exploit dont d'ailleurs il avait pu faire preuve, d'abord en pulvérisant le météore qui menaçait l'astronef, ensuite en crevant les nuages hostiles aux cosmonautes et en les diluant en une pluie torrentielle.

Hoz s'offrit à piloter l'engin. Plusieurs hommes voulaient l'accompagner mais, cette fois ce fut Dinah qui insista pour aller avec lui, alléguant qu'elle devait donner les premiers soins à cet Aldébaranien dont elle apprenait qu'il avait été torturé. Et puis, elle n'était pas fâchée étant femme de démontrer à tous ces hommes que son sexe est aussi capable de courage et de dévouement.

De toute façon, le « Fulgurant » piquerait vers l'espace et, en quelques heures, ou même moins, le cosmocanot pourrait le rejoindre.

Tandis que le grand vaisseau spatial s'élevait, échappant ainsi à la fureur des pierres folles, une petite sphère métallique s'échappait de ses flancs.

C'était un de ces mini-astronefs conçus pour les missions de reconnaissance ou de secours. Un sphéronef très maniable, très rapide, qui reviendrait se loger dans un alvéole aménagé pour lui dans l'astronef mère.

Hoz et Dinah Alwyn étaient à bord.

Bigol leur avait fourni des coordonnées précises. Ils survolèrent donc tout d'abord la forêt des sensibles, à basse altitude pour pouvoir observer tout en fonçant vers leurs amis.

Ils s'étonnèrent de voir les réactions de ces végétaux fantastiques et, un peu plus tard, longeant les rives de l'océan, ils constatèrent que la masse aquatique tout entière était en proie à une colère démoniaque, élevant dans un ciel pur et sans le moindre souffle de vent des colonnes liquides, écumantes, qui menaçaient ce petit appareil qui

osait violer la planète démente.

Quand ils survolèrent les landes, le phénomène qui avait chassé le « Fulgurant » de son aire se reproduisit et des blocs minéraux dont quelques-uns devaient peser près d'une tonne tentèrent de se jeter sur le cosmocanot et de l'écraser. Hoz, heureusement, était un subtil pilote et il sut prendre de l'altitude au bon moment, tandis que la loi de la pesanteur jouait quand même, et que les rocs animés retombaient lamentablement, quelques-uns en s'émiettant au sol, éclatant lors de l'impact.

Plus loin, ce furent les collines, serties de forêts violemment agitées, et se repérant grâce aux indications fournies par Bigol, ils ne tardèrent pas à repérer la casemate-laboratoire.

Ils avaient entendu, loin derrière eux, le grondement accompagnant le départ de l'astronef le quel, dès à présent, devait se mettre en orbite autour du satellite de KJOR, en attendant le retour du cosmocanot et des hommes du petit commando.

Sous une grêle de pierres, heureusement de petite taille, l'engin se posa.

Dinah et Hoz coururent, non sans être quelque peu lapidés, vers la construction sphérique où les attendaient leurs compagnons.

Râx siffla joyeusement à leur arrivée et Dinah caressa le museau du pstôr qui lui faisait fête. Puis elle regarda autour d'elle, découvrant ce poste perdu en un monde hostile où des hommes avaient travaillé et étaient morts pour la recherche du secret des néantons à la suite de l'enseignement de leur maître.

Xiphrès, bien qu'encore très faible, s'inclina devant elle et elle serra fortement les mains du courageux jeune savant.

Coqdor avait vu étinceler les yeux de Bigol. Comme chaque fois qu'il revoyait Dinah, le manchot était bouleversé, mais il luttait contre ses sentiments. Il n'ignorait pas, Dinah n'en ayant pas fait mystère, combien elle regrettait Dimitri Lang, et dans une certaine mesure, la querelle d'amoureux à la suite de laquelle elle s'était jetée dans cette fantastique aventure. Il n'en était pas moins vrai que Bigol, lui, n'était pas maître de ses sentiments, de son désir...

Il devait savoir son peu de chances auprès de la doctoresse.

De surcroît, maintenant, il n'était plus qu'un infirme...

Cependant, l'heure n'était pas aux congratulations prolongées. Au-dehors les pluies de pierres ne cessaient pas. Râx, toujours en éveil, signalait des phénomènes inquiétants et ils pouvaient voir dans la direction de la mer que les nuées s'accumulaient, prêtes à revenir à l'attaque.

Il fallait rejoindre au plus vite le « Fulgurant ». Toutefois, on allait embarquer le plus précieux des matériels : les machines d'Haldroxis, ainsi que le sinistre coffret que les pirates avaient amené avec eux,

avec lequel ils avaient tenté de détruire Bigol, Coqdor et Râx, et qui avait provoqué la perte de la main de l'enseigne.

Ils ne furent pas trop d'eux tous pour transporter le catalyseur, par bonheur relativement léger en comparaison de ses dimensions. On l'amena près du cosmocanot puis on revint pour chercher le régleur.

Alors Xiphrès montra le cadavre de l'homme de la planète Op.

Coqdor s'inclina. La loi de l'espace ordonnait que tout corps, ami ou ennemi, fût livré à la désintégration.

Xiphrès expliqua que, selon le principe énoncé par Haldroxis, cette annihilation d'un organisme permettrait d'alimenter le générateur. En effet, celui-ci fonctionnait avec l'apport de matière organique, infiniment plus prolifique pour le domptage des néantons que le simple minéral inerte.

Nul ne se choquait plus depuis longtemps de cette utilisation des corps morts. Les nécessités spatiales poussaient l'homme à faire état de la moindre cellule, et les disparus retournaient, en énergie, dans l'immensité cosmique.

Ils portèrent donc les restes du pirate auprès de l'appareil, lequel n'avait pas encore été embarqué sur le cosmocanot, la manœuvre s'avérant délicate.

Les pierres tombaient toujours. Les nuées commençaient à bouger et on eût dit qu'au loin une étrange armée se mettait en marche pour attaquer les cosmonautes.

Coqdor avait prié Dinah de monter à bord. Ainsi la jeune femme évitait de demeurer sous l'avalanche minérale, fort désagréable mais, par bonheur, ne comportant pas de rocs, de trop lourdes pierres.

Tout de même, on pensait qu'il fallait faire vite. Bientôt, la position deviendrait périlleuse, toute cette nature aberrante paraissant décidée à unir ses forces pour s'acharner sur les intrus.

Ils avaient déposé le cadavre au sol. Xiphrès ouvrait le grand cylindre et en expliquait le fonctionnement aux deux Terriens.

Râx jeta un terrible sifflement. L'alarme, comprit Coqdor.

Ils sentirent tous le sol trembler sous leurs pas. Les pierres sautèrent un peu partout. Les nuées se rapprochaient de façon inquiétante.

— Un séisme ! cria Hoz.

Le terrain frémissait et des lézardes apparaissaient. Le cosmocanot était ébranlé dans sa membrure.

Un véritable gouffre s'ouvrit, la crevasse spontanément creusée s'élargissant rapidement.

Bigol faillit y tomber. Coqdor lança un ordre bref et Râx déploya ses ailes, sauta littéralement sur le manchot, le prit aux épaules et le souleva alors qu'il allait être englouti.

Au même instant, ils voyaient le cadavre du pirate d'Op qui tombait dans l'abîme entrouvert et disparaissait.

Ils n'eurent que le temps de contourner ce fossé grandissant, de courir vers le cosmocanot.

Hoz bondit aux commandes. L'armée des nuages vivants, braquant ses yeux innombrables, arrivait sur eux...

III

Tout de suite, alors que le sphéronef quittait le sol, à bord c'était un véritable combat qui s'engageait.

Si prompts qu'ils aient été à s'engouffrer dans le cockpit, ils n'avaient pu refermer le sas assez vite pour éviter qu'une parcelle du nuage vivant ne s'y précipitât avec eux.

Hoz s'énervait devant le tableau de pilotage, gêné par ces vapeurs qui tournoyaient autour de lui, effaré par ces yeux vagues, ces yeux inachevés et renouvelés qui paraissaient le contempler de très près et s'effaçaient avant le contact.

Râx était en fureur. Il sifflait violemment, bondissait, mordait dans le vide, et Coqdor avait peine à le calmer. Dinah, qui n'avait pas encore affronté de vraiment près les entités de la planète démente, grelottait d'effroi. Bigol grondait sourdement, se demandant comment se débarrasser de cet ennemi sans précédent.

Hoz réussissait, tant bien que mal, à faire décoller l'engin. Xiphrès, lui, tentait de rassurer ses amis.

Il s'emparait du coffret, du coffret aux néantons responsable de la mutilation dont Bigol avait été victime. Mais il était encore très faible et il ne parvenait pas à le manœuvrer. Bruno Coqdor se précipita à son secours :

— Prenez garde, dit l'élève d'Haldroxis. C'est dangereux...

— Nous ne le savons que trop, hélas !

— Aidez-moi à le dresser... comme ça... Voyez... Ici, ce qui constitue la sécurité ! Si on l'ôte, il peut fonctionner...

Il enjoignit à Dinah et à Bigol de s'écarter. Coqdor appela Râx auprès de lui.

Le nuage flottait, tournait, planait au plafond de la cabine, puis, brusquement redescendait, se diluait, formait plusieurs nébulosités, toutes flanquées en leur centre d'un œil effrayant, avant de se reconstituer en une seule nuée, qui recommençait son manège.

Hoz pestait :

— Je n'y comprends rien... La visibilité est totalement nulle... Même les radars semblent bloqués...

— Ces nuées fantastiques sont partout, dit Coqdor. Si nous ne nous en débarrassons pas, il sera impossible de quitter la planète...

— Laissez-moi faire, dit la voix faible de Xiphrès.

Il surveillait les nuées. Il cherchait le moment où ses amis seraient hors de portée du rayon noir et surtout il voulait éviter d'atteindre Hoz, toujours devant les commandes. Il réglait la portée de l'action du

rayon, afin de ne pas détériorer, du moins dans la mesure du possible, les appareils et l'armature du petit astronef.

Pendant un bon moment, alors que, par prudence, Hoz gardait le sphéronef à quelques mètres seulement du sol, ils guettèrent...

Au-dehors, la télé en faisait foi, les nuées s'amoncelaient et paraissaient écraser le mini-astronef. Toutefois, le véritable péril était interne et il était exclu d'entreprendre un vol en compagnie de ce dangereux passager constitué par l'impalpable créature.

Enfin, Xiphrès crut le moment venu. Il cria :

— Attention !

La foudre noire claqua, à portée et à fréquence très réduites.

Tous sursautèrent, encore qu'ils s'y soient attendus et Râx jeta une sorte de rugissement.

Mais Xiphrès avait fort bien manœuvré. La nuée avait disparu, d'un seul coup.

Tout au moins en tant que nuée, car il avait récidivé comme lorsqu'il avait tiré Coqdor et Bigol d'un mauvais pas analogue sur les landes hostiles. L'être nébuleux s'était liquéfié, et ils pouvaient voir avec une ardente curiosité que ces gouttes, ces petites mares, n'étaient pas inertes, mais qu'une vie frénétique les agitant.

— La peur... la souffrance... Cette eau est effrayée et douloureuse, dit le chevalier, que le phénomène fascinait.

Xiphrès expliqua qu'on ne pouvait, de toute façon, conserver cela à bord sans risquer le pire. Il se fit donc aider de nouveau par le chevalier pour venir à bout d'un tel adversaire.

Il annonça, ne connaissant que trop le comportement de l'onde maudite, que l'ensemble allait se rejoindre et en mouvements spasmodiques, chercher une issue laquelle s'avérerait inexistante.

Penchés sur ce qui constituait une flaque sur le plancher du cockpit, Dinah et les quatre hommes purent revoir apparaître des yeux dans l'onde ainsi reconstituée.

Râx sifflait furieusement. Coqdor l'écarta et, sur les directives de Xiphrès, il entrouvrit le coffret, après un minutieux réglage.

La foudre noire frappa encore, de telle sorte que, cette fois, tout fut annihilé en une fraction de seconde, totalement désintégré.

On était libérés, du moins en ce qui concernait l'intérieur du sphéronef. Car extérieurement, c'était autre chose.

Certes la masse nébuleuse semblait incapable d'attaquer réellement l'engin dont les parois de métal et de dépolex résistaient, du moins partiellement, aux rayons thermonucléaires.

Mais la présence de la nuée continuait à aveugler le pilote, à fausser le radar, ce qui interdisait un départ convenable. D'autre part, Dinah qui, selon son habitude, cherchait le contact avec le « Fulgurant », devait avouer que la télécommunication s'avérait impossible, les

interférences étant trop nombreuses.

— Nous sommes dans ce nuage comme dans un cocon infernal ! rugit Bigol.

Cette fois encore, Xiphrès assura qu'on allait s'en sortir. Non plus avec le procédé du coffret, à portée trop restreinte, mais en utilisant le terrible régleur, cet appareil avec lequel, ils l'avaient constaté, l'Aldébaranien en avait terminé avec ses bourreaux, en pulvérisant littéralement le cosmocanot des pirates d'Op, comme il avait désintégré le météore menaçant le navire de Martinbras.

Cette fois, le réglage était inutile. On fit fonctionner l'appareil un peu au hasard et Hoz cria sa satisfaction, en voyant la nuée qui l'enserrait se dissiper rapidement. Par la télé et par les hublots, ils virent que les nuages croulaient en pluie, libérant le passage.

Hoz embraya. Seulement cette fois c'étaient les pierres qui attaquaient, prenant le relais des eaux déficientes. Une avalanche de cailloux, et malheureusement de véritables rochers, se lança contre le sphéronef qui démarrait.

Le pilote tenta d'éviter un groupe constitué par plusieurs roches de belle taille. Ce qui lui fit faire une fausse manœuvre. À toute vitesse, le petit astronef, au lieu de piquer directement vers le zénith, se déporta, fila vers les vallées, s'engagea dans un défilé et avant que Hoz ait eu le temps de rectifier la direction et de relancer son navire vers le ciel, s'engagea dans un bois touffu qui croissait là et dont les innombrables éléments, comme tous les végétaux de ce monde débousolé, frémissaient à l'instar de reptiles hystériques.

Le résultat fut que la sphère de métal violemment projetée et engagée dans le labyrinthe de verdure vivante se trouva enserrée par de nombreux branchages souples et vibrants et que, malgré un effort de Hoz pour dégager l'engin, on se trouva de nouveau bloqué et totalement dévié du centre de gravité.

Si bien qu'ils roulèrent les uns et les autres sur le plancher dans un désordre total. Râx sifflait et battait des ailes. Coqdor et Bigol tentaient de protéger Dinah, Hoz se cramponnait à ses volants, à ses manettes.

Xiphrès, précipité contre la cloison, devait avoir été assommé car il ne bougeait plus.

Tant bien que mal ils se relevèrent mais le cockpit demeurait incliné à plus de cinquante degrés, ce qui rendait la position impossible. Les appareils, n'étant pas calés, avaient été eux aussi perturbés et glissaient d'un côté, là où les humains se redressaient péniblement.

— Pas trop de mal ?

Ils saignaient, ils avaient des bosses, des ecchymoses. On vit qu'il fallait avant tout soigner Xiphrès, déjà mal en point et qui avait perdu connaissance.

— Il faut sortir de là !

— Faire jouer le régleur... La foudre noire partout, sinon...

Xiphrès, pour l'instant, était incapable de leur être d'une grande utilité. Bigol et Dinah s'empressaient près de lui, fort malaisément d'ailleurs. Coqdor, lui, tournait autour de ce redoutable engin, qui semait la mort et la dévastation.

— Tant pis... je crois qu'il a agi comme ça... Il m'a montré le réglage...

Il tâtonna un peu. Finalement, après s'être basé sur le petit écran viseur, il pressa le bouton rouge. Au-dehors, il y eut un mouvement violent et ils purent constater que, du moins dans une direction, la forêt avait été comme éventrée, ravagée par l'éclair noir.

Mais on n'était pas libéré pour cela et les branches vivantes barraient encore les hublots, et la télé reflétait la forêt, plus furieuse, plus dangereuse que jamais.

Dinah vit encore des yeux et, hallucinée, gémit :

— C'est horrible... Je ne peux plus voir ça... Je vais devenir folle !

Bigol, près d'elle, semblait malheureux de la voir ainsi. Exaspéré, Coqdor récidiva, un peu au jugé. En quelques assauts, il réussit enfin à délivrer le sphéronef des longs serpents végétaux munis d'yeux effarants qui l'enserraient. Hoz appuya sur une manette et l'engin, d'un bond prodigieux, s'élança enfin au-dessus du sol de la planète folle.

Presque tout de suite, Coqdor cria :

— Stoppez, Hoz... Regardez tous !

Ils avaient retrouvé leur équilibre et la gravitation artificielle avait été branchée à nouveau. Ils étaient maintenant à quelques centaines de mètres et, de là ils pouvaient contempler ce que signalait le chevalier.

Pendant quelques minutes, les cosmonautes, et Xiphrès qui revenait à lui, purent observer ce qui se passait au-dessous d'eux.

Le spectacle en valait la peine.

Devant ce qu'ils découvraient, ils en oubliaient leur hâte de quitter cette terre hostile, génératrice de drames, de crimes...

Était-ce parce que les cosmonautes et leur engin échappaient à la nature furibonde ? Toujours est-il que les forces brutes, ces créatures-forêts, ces êtres-ondes, ces entités-minéraux, se déchaînaient maintenant toutes à la fois.

Ils apercevaient l'océan plus tumultueux que jamais, lançant des trombes écumantes, se gonflant en vagues aux dimensions colossales. Les étendues verdoyantes évoquaient, elles aussi, de véritables mers, tant tout cela remuait, s'agitait, brandissait des membres qui se tordaient de façon reptilienne, fouettant l'air, comme saisi de rage de ne pouvoir joindre les fugitifs.

Et naturellement les pierres se mettaient de la partie.

Elles bondissaient, s'élançaient mais, chaque fois, retombaient en se fracassant, éclaboussant le sol de pierraille multiple.

Et puis, dans leur aveuglement, les forces se dressaient les unes contre les autres. La mer s'en prenait à la forêt, les rocs lapidaient les eaux. De là-haut, ils ne pouvaient voir les détails, mais Bigol eut l'idée de régler la télé de façon à suivre de près ce combat furieux et fantastique, et ils constatèrent que partout, et cette fois aussi sur les rochers bondissants, on voyait se refléter les yeux indiquant que ces formes naturelles participaient, on ne savait comment, à quelque mystérieuse application du monde animal incarné en végéto-minéral.

Fascinés, ils regardaient...

Et puis ils revirent des crevasses se former, analogues à celle qui avait englouti le corps du pirate d'Op. Tout ce sol, aussi furibond que les autres éléments se fendillait, et ils perçurent des fumerolles qui montaient du sol. Quand des flammes apparurent, Bigol s'écria :

— Le feu... Le feu du sous-sol... Dinah râla :

— Est-il vivant, lui aussi ?

Ils ne purent en douter, l'instant d'après.

Des flammes, courtes d'abord, puis grandissant, devenant immenses, s'échappaient des lézardes du sol, lesquelles se multipliaient. Toute la surface de la planète paraissait maintenant s'ouvrir, libérant les fureurs de la pyrosphère, en d'innombrables petits cratères.

Des flammes dans lesquelles transparaissaient des taches étranges qui évoquaient des yeux.

Des flammes qui fondaient vers les flots et la rencontre provoquait d'énormes, d'effroyables tourbillons d'écume. Des geysers inattendus se créaient et tout cela déferlait, avec les minéraux catapultés par la force mystérieuse, vers les forêts qui commençaient à flamber, tandis que des torrents arrivaient par endroits, combattant la furieuse action du feu.

C'était démentiel, infernal. Hors nature, comme tout ce qui constituait ce monde qui ne comportait ni animal, ni oiseau. Pas un poisson, pas un insecte, rien de ce qui vit normalement.

Mais c'était un formidable tout. Et les humains ne pouvaient pas ne pas en avoir peur.

Ils voyaient bien qu'ils devaient être la cause de cette démente, car, par instants, des flammes, des vagues géantes, tentaient de s'élancer vers eux. Par bonheur, ils étaient déjà hors de portée.

Et puis, nés de la jonction de l'eau et du feu, dans l'incohérence des pierres qui croulaient sur les forêts, d'énormes nuages apparurent...

Des nuages qui étaient à la fois le bois brûlé, la pierre chaude, l'eau furieuse, le feu dévorant...

Des nuages qui montaient vers l'astronef.

Cette fois, ils comprirent qu'ils ne pouvaient plus, qu'ils ne devaient plus rester là.

Coqdor regarda Hoz et fit un signe de tête. Le pilote se pencha sur le tableau de commandes, fit jouer les réacteurs...

Le petit astronef bondit vers le ciel, traversa la stratosphère de la planète à une vitesse vertigineuse, et se retrouva dans l'espace, s'éloignant à jamais d'un des mondes les plus fantastiques qu'il leur ait été donné de découvrir à travers l'immensité de l'univers...

IV

Dinah avait donné tous ses soins à Xiphrès. Ce qui l'avait longuement occupée pendant les premières heures du voyage, l'Aldébaranien risquant de voir ses plaies s'enflammer.

Coqdor observait Bigol. Le pauvre garçon semblait malheureux, et luttait pour cacher ses sentiments, qui n'échappaient guère au chevalier de la Terre. Coqdor connaissait bien l'âme humaine, et devinait que, très certainement, le manchot eût volontiers accepté d'endurer un supplice analogue à celui subi par Xiphrès, si le prix en eut été de s'offrir aux douces mains de la jolie doctoresse.

Il devait se souvenir de façon aiguë du dévouement avec lequel elle s'était occupée de lui, quand la foudre noire avait dévoré sa main. Et le cosmonaute, sans espoir sans doute, restait éperdument amoureux des yeux sombres, des beaux cheveux noirs de Dinah Alwyn.

Pendant ce temps, le sphéronef fonçait dans le grand vide.

Dans quelle direction ? Ils ne savaient.

Parce que, sans doute conséquence des attaques de la nature démentielle qui régnait sur le satellite de KJOR, ils avaient eu l'amère déconvenue de constater le dérèglement à peu près total des appareils de télécommunication.

Radio, télé, radar, tous cependant réglés à l'échelon intersidéral, refusaient systématiquement de fonctionner.

Si bien qu'en dépit de leurs efforts, il avait été parfaitement inutile de continuer à tenter un contact avec le « Fulgurant », voire avec un poste quelconque. Ils étaient isolés dans l'espace.

Le plus opportun leur avait paru de rechercher le grand astronef, en principe demeuré sur orbite, au-dessus de la planète folle. Malheureusement, même un vaisseau spatial de grandes dimensions, à l'écart d'une terre, cela ne se trouve pas très aisément, quand on en ignore les coordonnées, ce qui était le cas.

Trois fois déjà un tour-cadran s'était écoulé, mesure basée sur le temps terrestre, et correspondant à douze heures planétaires.

Bruno Coqdor et ses compagnons, les uns et les autres, avaient fait preuve du cran dont ils étaient capables. Il n'en était pas moins vrai que, bien que nul d'entre eux ne fît preuve de pessimisme, ils commençaient à se sentir vaguement inquiets.

Qu'allait-on devenir, s'il s'avérait impossible de rejoindre le « Fulgurant » ?

Certes, ils n'ignoraient pas que Martinbras les chercherait. Si leurs radars étaient définitivement faussés, ceux du navire-mère

chercheraient à les situer. Mais cela pouvait demander du temps, beaucoup de temps, même en demeurant dans les parages relatifs du satellite.

Retourner sur ce monde, il n'en était pas question. Tout portait à croire qu'une nouvelle escale eût été fatale, la nature déchaînée restant délibérément hostile à toute incursion. C'était cela aussi, sans nul doute, qui avait finalement déterminé Martinbras à prendre l'espace, pensant à ce moment que la jonction demeurerait permanente, par radio, avec le cosmocanot.

Les événements démontraient qu'il n'en était rien.

De toute façon, le mini-astronef était bien équipé. Vivres, médicaments, munitions, on pouvait tenir un bon moment en se rationnant quelque peu. Le carburant restant en grande partie basé sur la désagrégation photonique était pratiquement illimité. Restait le grand point.

Le petit bâtiment n'était pas conçu pour les plongées sub-spatiales. Si bien qu'en dépit des vitesses vertigineuses qu'il lui était donné d'atteindre, il n'en demeurait pas moins soumis à la notion temps-distance, sans pouvoir, comme les grands navires, franchir à la vitesse-pensée des centaines, des milliers d'années de lumière, procédé sans lequel les communications interstellaires fussent demeurées à jamais du domaine des romans de science-fiction.

On décida donc de rester à portée du satellite de Kjor, le seul important semblait-il, le soleil esmeraldin n'emportant dans sa course éternelle, outre cette planète sans pareille, que des rocs de taille réduite impropres à autre chose qu'à une escale de courte durée.

Bigol et Hoz travaillaient sans relâche. Ils se penchaient sur les appareils déficients, ne trouvaient pas grand-chose, quoiqu'ils soient, l'un et l'autre, d'excellents techniciens. On supposait que le métabolisme aberrant de la planète avait détraqué le mécanisme en bloquant les ondes, phénomène qu'on pouvait qualifier de rarissime, parfaitement irrationnel, mais qui cependant était évident.

Xiphres allait déjà mieux et entamait, avec ses nouveaux amis les Terriens, des conversations passionnées.

Il était friand de connaître quelque peu la vie de la planète Terre et eux, de leur côté, l'interrogeaient sans relâche, à la fois sur la vie de la planète Fragg, sa patrie, là où il était devenu l'élève de l'homme de la Croix du Sud, Haldroxis, et surtout sur l'œuvre de ce dernier.

Malgré les remous ayant accompagné le départ en catastrophe, Xiphres avait la satisfaction d'affirmer que les engins construits par le maître du néant étaient en parfait état.

— Je puis, à mon gré, utiliser en les domptant, en les opposant aux atomes constitués, ou en les neutralisant, les particules noires, ces néantons pour la possession desquels tant de crimes ont déjà été

commis...

Il leur faisait un cours aussi complet que possible sur ces étranges molécules, si molécules il y avait puisque, par un contresens effarant, il s'agissait justement du contraire absolu de ce qui était construit atomiquement, et qui servait de matériau de base au cosmos tout entier.

Quels étaient les néantons ? Même pour Haldroxis, cela était toujours demeuré une énigme.

Leur origine ? Sans nul doute le maëlstrom, ce nœud d'espace, ce gouffre ouvrant sur le néant, cet ombilic cosmique impossible à situer exactement, et d'autant plus dangereux qu'il avait été signalé à diverses reprises avec un écart sérieux dans les coordonnées célestes. Si bien qu'on se perdait en hypothèses sur sa nature, comme sur celle de ces particules rigoureusement « anti » qui paraissaient émaner de lui.

— J'ai travaillé sur les néantons, disait Xiphres. Pendant trois années de la planète Fragg. Je crois en connaître le maniement, encore que la mort brutale du maître, la destruction de la plupart de ses appareils et surtout de ses notes, nous aient laissés en plein désarroi. Il a fallu de longs efforts pour que nous puissions, dans une certaine mesure, remonter ce que je pourrais appeler le cours de son génie. Nous y parvenions en partie, sur le satellite de Kjor. Hélas ! mes compagnons mouraient les uns après les autres et, de Fragg, on tardait à reconstituer une équipe valable. Il fallait, en effet, que des techniciens susceptibles de reprendre des travaux aussi délicats soient parallèlement des aventuriers prêts à tout, voire comme ceux qui les avaient précédés, à vivre et à mourir dans un monde dément. Mais les autorités de Fragg avaient cru, en nous exilant ainsi, échapper aux menées des espions d'Op. La suite a démontré qu'il n'en était rien...

Dinah, Bigol, Hoz, et le chevalier, posaient des questions, relatives moins à la composition des particules noires, composition qui s'avérait ironiquement insaisissable par définition, que sur la façon de les utiliser.

— Les néantons... je sais assez bien les faire obéir... Mais je vous l'avoue, amis Terriens, ils me font peur. Le maître Haldroxis lui-même reconnaissait combien il pouvait les redouter. Mes enfants, nous disait-il, ces petits globes de non-matière m'effraient. Nous commençons à savoir qu'ils peuvent guérir des affections jusque-là réputées incurables. Ils constituent un formidable moyen de destruction puisque, opposant le néant à « ce qui est », rien ne saurait leur résister à partir du moment où le duel se joue entre ce qui est et ce qui n'est pas... Mais tout cela commence seulement à pouvoir être appliqué... Il n'en est pas moins vrai que la manipulation, ou seulement l'approche des néantons, risque de provoquer dans les organismes de graves

troubles...

Dinah approuvait. Pouvait-elle oublier qu'elle avait soigné Waag Stoor, sur la Terre, quand le malheureux cosmonaute était revenu des parages d'Aldébaran ? Xiphrès parlait encore des accidents survenus en laboratoire pendant les patients efforts d'Haldroxis et de ses aides. Puis, après la mort du grand novateur, les terribles moments de travail sur le satellite de KJOR, où la mort frappait sans qu'on puisse être bien sûr que ce climat infernal en fût le seul coupable.

Les néantons domestiqués, quand ils le pouvaient, se vengeaient.

— Et voici le régleur, disait Xiphrès. Vous l'avez vu fonctionner...

— Oui, dit sombrement Bigol. Ces forbans voulaient vous en arracher le secret, mon cher Xiphrès. Ils ont su, à leurs dépens, combien il était efficace...

Lui-même jetait de fréquents regards vers son poignet mutilé. Il avait voulu lui aussi se jeter dans la grande aventure, au nom de la planète Terre, et la rançon de son courage avait été terrifiante.

Dinah lui souriait, et dans un de ces sourires de femme, le manchot paraissait retrouver un peu de joie de vivre.

Xiphrès, après avoir disserté sur le régleur capable d'action à des distances considérables et grâce auquel il avait pu venir en aide au « Fulgurant » menacé, se tournait ensuite vers le générateur-catalyseur, cet énorme cylindre plus haut qu'un homme et qui encombraient singulièrement le cockpit relativement assez étroit du cosmocanot.

— Là sont enfermés des néantons... Là est le fantastique mécanisme, que je n'ai encore pu comprendre tout à fait, et qui permet, par bombardement nucléaire jetant la particule noire contre la particule normale, des effets irréversibles... Quelque chose d'effroyable, que cet engin... Je vous l'ai dit, mes amis, il fonctionne à base de matière organique. Et à ce sujet, j'éprouve un regret...

Les Terriens étaient silencieux, redoutant la suite, que Coqdor avait déjà pressentie.

Xiphrès dit, très simplement, ce qui en fait était abominable :

— Le sol bouleversé du satellite a englouti le cadavre du pirate... S'il nous avait été donné de le récupérer, nous l'aurions désintégré dans le catalyseur, selon la loi, selon aussi les directives d'Haldroxis. Et nous aurions eu alors une formidable réserve de carburant, une puissance d'action extraordinaire, pouvant durer pendant un temps appréciable... Qui sait si nous n'en aurons pas besoin, à un certain moment ?

— C'est vrai, admit Hoz. Notre voyage peut se prolonger, avant que nous ne parvenions à regagner le « Fulgurant »...

Du temps, encore du temps. Qui leur parut interminable.

Privés de tout ce qui dépendait des ondes, ils demeuraient isolés

dans le grand vide, incapables seulement de se signaler au « Fulgurant ».

Il avait bien été envisagé de tenter de regagner la planète Fragg. Mais la distance demeurerait considérable. De surcroît, Xiphrès qui était payé pour connaître cette portion de la zone céleste, redoutait le maëlstrom. Comme il était toujours impossible à situer vraiment en raison de ses inconcevables déplacements, on risquait d'être saisi dans ses tentaculaires radiations, s'étendant toujours très loin. Le pauvre cosmocanot eût eu alors toutes les peines du monde à s'échapper. Certes, les forbans voleurs de néantons avaient sans doute réalisé un exploit analogue, mais pouvait-on tenter le sort encore une fois ?

La tension commençait à monter à bord, en dépit de la bonne humeur qu'ils s'efforçaient d'afficher. Bigol, malgré lui, retombait dans des moments de véritable prostration. Hoz essayait de chançonner. Coqdor cherchait à faire parler Xiphrès le plus possible, à l'axer sur la vie de Fragg, tout en mettant Dinah en jeu, pour la distraire. Mais tout cela sonnait faux. Ils s'énervaient d'un rien. La véritable clausturation qui devenait la leur portait dangereusement sur leurs nerfs.

Râx, lui aussi, était malheureux. Sur un grand navire, il avait au moins le loisir de se détendre, de galoper un peu, s'il ne volait pas. Certes, il préférerait les escales, où il pouvait gambader et prendre son vol. Là, stagnant, morne, il levait vers son maître un regard suppliant, comme pour lui demander quand cesserait cette randonnée de véritables captifs de l'espace.

Vint heureusement le moment où les tentatives acharnées de Hoz et de Bigol parurent porter leurs fruits.

La radio recommençait à fonctionner. Mal. Mais elle fonctionnait.

On chercha le « Fulgurant ». On tenta de joindre les postes de la planète Fragg. Sans grand succès tout d'abord, puis quelques émissions terriblement parasitées furent captées et on envoya divers messages, sans parvenir pour cela à établir un quelconque duplex.

Un peu après, ce fut le sidéroradar qui fut dégagé. Passionnément, ils l'entourèrent tous. Bigol, de sa main valide, le dirigeait et les recherches commençaient.

Cela fut long, et tout d'abord stérile. Toutefois, ils reprenaient espoir et la captivité dans l'étroite cabine commençait à leur sembler moins pénible. Quand on peut communiquer avec d'autres vivants, ce n'est déjà plus absolument l'enfer. Bigol jeta enfin un cri :

— Quelque chose...

Ils se ruèrent tous. Effectivement, une tache apparaissait sur le petit écran.

Un peu après elle se précisa. Et tous les cœurs battaient à bord.

Non un météore, ni une petite planète. Mais bel et bien un astronef.

Dans ces dangereux parages, ils ne doutaient plus. C'était le

« Fulgurant ».

Hoz se penchait déjà sur la radio et tentait le contact. En vain, ce qui semblait peu compréhensible.

Mais Bigol étudiait la tache et commençait à douter. Non, ce vaisseau spatial n'avait pas été construit sur la Terre. Pas plus que sur Aldébaran ou sur les autres mondes qu'il connaissait.

Xiphrès fut appelé à la rescousse. Il se pencha sur l'écran et dit, se tournant vers ses amis Terriens en pâlisant :

— Voilà ce que je redoutais... Un navire qui vient d'Op ! ! !

V

L'ennemi était là. Un frémissement passa sur le petit groupe humain. La peur en était-elle cause ?

L'émotion était réelle. Mais peut-être, les uns et les autres, se sentaient-ils soudain exaltés, revigorés par cet incident qui venait rompre la dangereuse solitude spatiale qui était la leur, sur un mini-astronef où ils s'entassaient, et en dépit de leurs sympathies mutuelles souffraient de l'inévitable promiscuité.

Les Opiens se manifestaient. Eh bien, on allait faire face !

Il était hors de doute que ce vaisseau, rigoureusement identifié par Xiphrès qui connaissait bien les modèles spatiaux venant de la planète adverse, n'était pas là par hasard, d'autant que les approches de Kjour avaient trop mauvaise réputation.

Ainsi que Xiphrès l'avait supposé au premier abord, les trois forbans, après leur coup manqué du « Fulgurant », ou tout au moins semi-manqué, tout en se dirigeant vers le satellite de Kjour, avaient gardé le contact avec leur planète tutélaire.

Il n'était pas non plus impossible qu'ils aient eu le temps, juste avant que la foudre noire ne mît fin à leur triste carrière, d'alerter une dernière fois le monde d'Op, signalant l'aide inattendue des Terriens arrivant à la casemate-laboratoire, et arrachant Xiphrès de leurs mains.

De toute façon, au premier abord, on songea à éviter la rencontre.

Hoz, qui pilotait avec maestria, fit donc le nécessaire pour mettre la plus grande distance possible entre le petit navire spatial et cet arrivant dont les dimensions, d'après les contrôles, semblaient bien celles d'un vaisseau de ligne.

Une discussion rapide réunit la jeune femme et les quatre garçons.

Pourrait-on échapper ? C'était douteux, un cosmocanot, en dépit de ses vastes possibilités, n'était tout de même pas de taille à lutter d'allure avec un appareil de cette envergure, quelle que fût la planète sur laquelle il avait été construit.

Une feinte ? On pouvait risquer ce que, précisément, les forbans avaient tenté de réaliser pour fuir le « Fulgurant », s'égarer dans les parages du maëlstrom.

Mais c'était là un procédé empirique, dont les périlleuses conséquences ne pouvaient échapper à personne.

Restait la solution de force.

Certes, un mini-astronef, un cosmocanot prétendant se battre contre un grand croiseur de l'espace, c'était dès l'abord parfaitement ridicule.

L'armement existait certes, mais terriblement réduit, et de toute façon parfaitement incapable de contrebalancer le feu thermonucléaire du navire de guerre.

Pourtant, les cosmonautes n'évitaient pas cette éventualité.

Pourquoi ? Parce qu'ils possédaient une arme infiniment plus terrible encore, et que ce Goliath risquait gros si l'astronef-David déchaînait contre lui les néantons domptés, l'éclair noir auquel rien ne semblait devoir s'opposer à travers le Cosmos.

Ils en parlèrent. Leurs yeux brillaient d'une fièvre étrange. Ils se sentaient profondément troublés. Les uns et les autres gardaient l'amour de la vie, ce désir ardent d'exister qui n'exclut pas un sens profond du devoir et du sacrifice.

Se battre ? Ils y étaient prêts.

Mieux. Ils avaient l'impression que la victoire pouvait leur revenir, s'ils utilisaient l'arme fantastique dont ils disposaient.

Seulement tous étaient humains et raisonnables. Et Coqdor résuma la situation en quelques phrases, après avoir consulté Dinah, puis les trois jeunes hommes :

— Ce navire nous traque, c'est incontestable. Je suppose qu'avant peu, il nous aura situés, si ce n'est déjà fait, comme cela est plausible. Et nous ne tarderons pas à percevoir une mise en demeure de nous rendre, voire une invitation sur un ton plus aimable, les Opiens ayant sans doute peu d'intérêt à ouvrir les hostilités... Or ces hostilités, si je ne m'abuse, Xiphrès, ne sont pas déclarées entre la planète Fragg et la planète Op ?

— Absolument pas. Nous vivons... disons en bonne intelligence, ce qui n'exclut pas... certains faits !

— Il en est ainsi à travers l'univers, cher Xiphrès, dit le chevalier de la Terre avec un soupir... La paix est le plus souvent factice entre les peuples, entre les mondes... Les hommes sont tous les mêmes. Ils concluent des pactes, des alliances. Ils se font des sourires et les échanges commerciaux vont bon train. Ce qui n'interdit pas la guerre secrète, celle des espions, des saboteurs de toute sorte. Il paraît que c'est nécessaire. En tout cas, c'est réel. Op est en paix avec Fragg... mais Op a tout fait pour s'emparer de l'œuvre d'Haldroxis et, n'y parvenant pas, pour la détruire. Finalement, après toutes les péripéties que vous savez, les hommes de la planète Op en sont venus à vous torturer, Xiphrès, pour avoir raison de vous...

— Et sans votre arrivée, amis Terriens...

Bruno Coqdor balaya le remerciement d'un geste :

— Les espions... ces espions qui n'ont pas hésité à se faire bourreaux, ont payé leur crime. Les néantons ? Nous les avons récupérés. Du moins, si je ne fais pas erreur, ceux qui, soit dans le catalyseur, soit dans le coffret destiné initialement aux laboratoires de

la Terre, existent à l'état de... disons : captivité !

— Voilà qui est clair, sourit Dinah.

— Mais oui, mon petit docteur. Et j'en viens à ceci : ceux qui nous poursuivent ou tout au moins qui nous cherchent (car que feraient-ils d'autre à portée du maëlstrom de Kjor ?) sont des cosmatelots. Des Opiens. Soldats de l'espace. Mais certainement pas des espions, des saboteurs, ni des bourreaux !

Tous approuvèrent, silencieusement.

Coqdor, qui parlait en titillant les moustaches de Râx, lequel se laissait faire en clignant des yeux, peut-être de plaisir, reprit :

— Nous avons incontestablement le moyen de nous débarrasser d'eux. De les détruire, eux et leur navire. Or, combien sont-ils à bord, à votre avis ?

Hoz et Bigol, estimant l'astronef d'après le contrôle radar, parvinrent à un chiffre de trois ou quatre cents hommes eu égard aux dimensions impressionnantes du navire. Xiphrès confirma.

Dinah jeta un cri d'horreur :

— Tuer plusieurs centaines d'hommes... Mais c'est épouvantable ! Nous n'avons pas le droit de commettre un pareil crime !

— Je crois, dit le chevalier en souriant, que notre cher petit docteur a bien conclu. Non ! Mes chers gars, quels que soient ces gens, et s'ils ne nous attaquent pas délibérément, comment cracher sur eux la foudre noire ? Perdre ce vaisseau avec un pareil équipage ?

— Provoquer un « casus belli » entre Fragg et Op, fit remarquer Hoz. Donc une guerre interplanétaire !

— Je vois que nous sommes d'accord. Ces gens font leur devoir. Faisons le nôtre. Nous n'avons pas ordre de nous battre, ni au nom de Fragg, ni en celui de la Terre.

— Il n'y a qu'une solution, du moins maintenant, fit Bigol. Filer !

On acquiesça. Hoz, qui n'avait pas quitté les commandes pendant la discussion, lançait toujours le sphéronef à la vitesse maximale.

Seulement, parcourant des distances insensées, en peu de temps le cosmocanot ne tarda pas à évoluer dans une zone différente, très éloignée du satellite tragique mais par contre infiniment plus proche de l'étoile Kjor, dont le flambeau esmeraldin chatoyant de tons plus variés, grandissait dans leur champ de vision.

Ils parlaient peu, conscients du dramatique de l'heure qu'ils vivaient. Sans nul doute, on risquait de se retrouver à portée du maëlstrom, ce vampire du ciel dont il était toujours impossible de situer exactement l'emplacement, puisque tout laissait croire qu'il se déplaçait inexplicablement.

Et Bigol, surveillant les contrôles, annonça sombrement que l'astronef d'Op n'avait nullement abandonné la poursuite.

L'ennemi devait en savoir aussi long qu'eux sur cette zone spatiale

dangereuse. Mais lui aussi se risquait et il traquait impitoyablement le petit sphéronef, bien décidé certainement à le rejoindre, à s'emparer à la fois de son équipage et de son précieux chargement.

Ils commençaient à distinguer un autre flambeau de l'espace, vers la gauche du soleil Kjor. Non plus une étoile sans doute, encore que cela y ressemblât vaguement. Une sorte de spirale aux tons d'un rouge sombre, oscillant à leurs yeux comme une fleur maudite piquée sur le fond velouté de l'espace.

— Le maëlstrom !...

Hoz fit dévier le petit engin. À tout prix il fallait, sinon rebrousser chemin, du moins partir dans un azimut différent.

— Ils le voient comme nous, dit la jeune doctoresse. Ils savent que nous ne pouvons impunément continuer dans cette direction. Ils peuvent en profiter...

Bruno Coqdor allait répondre quand ils entendirent tinter la sonnerie indiquant un appel radio.

— Eux, je parie !

C'était, en effet, l'astronef d'Op.

Une voix nette, s'exprimant dans ce Spalax adopté sur toutes les planètes connues comme langue universelle pour les échanges spatiaux, s'adressait aux fugitifs, mais sans menacer, ainsi que le chevalier l'avait pressenti.

En phrases brèves, courtoises, on leur dit qu'on connaissait leur présence, on précisa que les Terriens assistaient le Fraggien Xiphès, et qu'ils avaient à leur bord une cargaison aussi dangereuse que représentant un inestimable prix.

Ceux d'Op se disaient non-belliqueux, seulement soucieux de venir en aide à ces malheureux égarés de l'espace, et leur offraient en quelque sorte l'hospitalité.

Bigol, Hoz et Xiphès ricanèrent et haussèrent les épaules.

Dinah était pâle. Elle ne disait rien, caressant machinalement le crâne de Râx, tout en se tournant vers Coqdor.

— J'imagine, dit le chevalier, que cela ne mérite pas de réponse...

Tous furent d'accord et la course folle continua. Trois fois, on les appela de l'astronef de ligne. Ils gardèrent le silence.

Plus nerveuse que les hommes, Dinah, à un certain moment, interrogea l'élève du maître du néant :

— Xiphès... Qu'arriverait-il si... si ces gens parvenaient à nous rejoindre ?

Coqdor fixa l'Aldébaranien de ses yeux verts. Hoz, rivé aux volants, ne broncha pas. Mais il écoutait, tout comme Bigol, silencieux.

— À aucun prix le secret des néantons ne doit appartenir à ceux de la planète Op, dit posément Xiphès.

— Mais dans le cas où...

— Je les détruirai, quitte à me détruire avec, ainsi que les appareils.

Il eut un geste fataliste :

— Les particules noires se disperseront alors dans l'espace, et peut-être, étant donné notre position spatiale, retourneront-ils à leur source, au maëlstrom de Kjor... Tenez ! Regardez-le !

Il montrait l'écran panoramique qui permettait d'embrasser, mieux que par un hublot, la semi-circonférence de l'espace.

On voyait l'étoile Kjor. On voyait surtout, grandissant au fur et à mesure que le sphéronef poursuivait sa fantastique randonnée, le sinistre feu de l'extraordinaire ombilic du grand vide.

Ils se turent, après les paroles terribles de l'homme d'Aldébaran.

Fascinés, ils se voyaient emportés vers ce gouffre d'inconnu, cet abîme de néant, ce puits sans fond d'où nul ne devait revenir.

De là jaillissaient les noires particules, les néantons, ces molécules du non-sens, susceptibles d'apporter tant de bienfaits, et dont les hommes étaient aussi capables de faire le plus total des moyens de destruction.

Ce que Xiphrès avait dit résonnait longuement en eux.

Il ferait son devoir. Jusqu'au bout. Détruire les appareils, les particules, et lui-même, pour ne pas un peu plus tard succomber sous la torture, la pression, le lavage de cerveau, et révéler la genèse des travaux d'Haldroxis.

Mais ce redoutable programme ne pouvait se réaliser qu'en amenant également la destruction du cosmocanot qui les emportait tous.

Cela aussi, ils le savaient, les quatre Terriens. Pour sauvegarder la paix entre les planètes, pour ne pas livrer à Op le formidable potentiel guerrier qui naîtrait d'une utilisation éventuelle des néantons, il n'y avait qu'une solution : celle préconisée par Xiphrès.

Ce qui équivalait, pour eux cinq, à la mort inévitable.

Quelles chances étaient encore les leurs ?

Hoz, ravagé de fatigue, crispé sur les commandes, transpirait à grosses gouttes. En vain, Coqdor et Bigol lui proposèrent-ils de le relayer. L'officier du « Fulgurant » avait trop conscience de sa responsabilité pour accepter de se faire remplacer en d'aussi dramatiques circonstances.

Les autres, haletants, rongés d'anxiété, n'avaient pour occupation que l'observation du panoramique qui montrait le maëlstrom grandissant sans cesse, et des écrans de poupe où le navire d'Op se rapprochait dangereusement.

Les Opiens avaient cessé d'émettre, comprenant que les fugitifs refusaient dédaigneusement de répondre, ou pensant peut-être que les messages ne parvenaient pas.

Que voulaient-ils faire ? Sans doute éviter à tout prix d'ouvrir le feu, s'ils avaient ordre formel comme cela devait être le cas de s'emparer à

la fois du petit navire, de sa cargaison, de son équipage. Tout ce qu'il fallait pour détenir à jamais le secret des néantons.

Maintenant, Hoz s'en rendait compte, il lui était impossible de s'échapper.

Il avait vainement, à plusieurs reprises, essayé de biaiser. Toujours, le grand croiseur lui avait coupé la route, l'obligeant à repartir dans la direction initiale.

L'orientation était barrée. Sauf vers le maëlstrom.

La tactique, si simpliste qu'elle fût, pouvait s'avérer efficace, continuer ainsi équivalant pour ceux du sphéronef à se précipiter dans la gueule de l'énorme, de l'effroyable vampire de l'espace.

Et les gens d'Op spéculaient sur le fait que, se voyant perdus et, condamnés à périr dans ce trou cosmique, dans ce vide effrayant, Terriens et Aldébaraniens finiraient par déclarer forfait, par se rendre...

Certes, Hoz tentait encore une dernière fois de bifurquer, de foncer vers l'étoile Kjor, évitant ainsi le maëlstrom.

Mais ils furent soudain déséquilibrés les uns et les autres et Râx siffla douloureusement.

Bigol, de sa main valide, soutenait Dinah qui allait tomber.

Hoz prononça, d'une voix neutre :

— Un remous... nous sommes pris dans un remous... De toute façon, nous n'échapperons plus au maëlstrom !...

VI

Le maëlstrom les fascinait. Hoz avait lâché les commandes. À quoi bon tenter désormais de diriger le navire spatial ? Dès qu'un vaisseau était pris par un de ces formidables remous à la réputation sinistre, les hommes de l'espace n'ignoraient plus qu'il n'y avait rien à faire pour échapper à pareille étreinte, à moins de disposer de réacteurs formidables comme cela avait été le cas pour le « Fulgurant ».

Malheureusement, le petit sphéronef, lui, n'était qu'un fêtu dans la griffe invisible du monstre de Kjor, et rien ne semblait plus devoir le libérer.

Comme toujours, Bruno Coqdor s'efforçait de demeurer lucide, et, en la circonstance cela s'avérait difficile.

L'homme aux yeux verts, luttant plus contre lui-même que contre toutes ces puissances déchaînées, tentait de voir clair, de comprendre ce qui se passait...

Dinah, comme Bigol et Hoz, et l'Aldébaranien, paraissaient avoir brusquement admis l'inexorable destin qui pesait sur eux tous.

Ils ne se plaignaient pas. Ils n'exprimaient aucune réaction de peur. Ils en oubliaient l'astronef d'Op acharné à les rejoindre, à les capturer.

Ils n'avaient d'yeux que pour le maëlstrom qui, maintenant, les attirait à lui.

Coqdor comprit que le danger était plus grand que jamais. Une bataille n'est-elle pas perdue, dès l'instant où on admet la défaite possible ? C'est ce qui se passait avec ses compagnons et lui-même, tous soumis à la formidable attraction émanant de cet œil-ombilic, de cette spirale infernale se déployant dans l'immensité à l'instar d'une fleur mauvaise, d'une orchidée de mort. Mais d'une orchidée géante, à l'aspect enchanteur et effrayant à la fois, féerie perverse qui ne captivait les aventuriers célestes que pour mieux les dévorer en les engloutissant dans cet abîme dont nul n'avait jamais sondé la profondeur sans y terminer sa destinée.

Et Coqdor analysait, avec peine, l'espèce d'euphorie qu'il ressentait.

Car c'était bien cela. Il ne se sentait nullement mal à l'aise. Bien au contraire il glissait à la lénifiante, à la douce et dangereuse satisfaction du drogué, qui aime son poison et s'en délecte.

Que ressentait-il ? L'impression d'aller vers une mort aimable, caressante, une fin voluptueuse confondue avec une ivresse sans égale. Il était, comme eux tous, ébloui par la beauté farouche du maëlstrom, maintenant apparaissant sur l'écran et par les hublots à une échelle gigantesque, effaçant même le rayonnement de l'étoile voisine, de la

verte Kjour.

Ils ne sentaient même plus les remous qui agitaient le sphéronef. Ils se laissaient emporter complaisamment par ce démon de séduction, par cet enfer de joie maudite.

Coqdor comprit qu'il parvenait à cet état du suicidé en puissance, lequel pousse un soupir de soulagement en rompant avec une vie qu'il n'a pas eu le courage de supporter, de regarder en face, et qui, se prétendant plus valeureux, plus fort, baisse pavillon devant le réel pour s'abandonner à un renoncement dont il n'attend que le néant le plus absolu...

Le Néant ?

Combien de fois, au cours de ses randonnées d'univers en univers, le chevalier de la Terre l'avait-il évoqué, ne parvenant jamais qu'à cette conclusion si simple : le néant n'est qu'un mot qui se détruit lui-même.

Loin des philosophies creuses de Pyrrhon et consorts. Le monde est. D'aucuns ont beau prétendre qu'il n'est qu'illusion, encore faudrait-il reconnaître qu'une illusion n'est elle-même que relative. Et le relatif suppose une base tangible.

Sa pensée vagabondait. Il souffrait et se réjouissait de cette souffrance qui suffisait à lui démontrer amplement qu'il ne s'avouait pas encore vaincu, contrairement à ses amis lesquels se livraient corps et âme au maëlstrom de Kjour.

C'est dans cette douleur morale qu'il retrouva la force de protester :

— Non ! Tout n'est pas perdu ! Je ne veux pas le croire... Regardez ! L'astronef d'Op a disparu... Ils nous ont vus emportés... Ils ont renoncé à nous poursuivre... Hoz secoua la tête :

— C'est juste, chevalier Coqdor. Mais il n'en est pas moins vrai que nous sommes définitivement perdus...

Bruno Coqdor hurla :

— Quoi ? Un officier ? Un Terrien ? Un homme ? Et qui parle ainsi ? Hoz, mon cher Hoz, reprenez-vous ! Bondissez sur les commandes ! Lutte ! Lutte encore et redressez l'appareil !

Hoz eut un geste vague. Il n'y croyait plus et les autres n'intervinrent pas.

— Mais ne voyez-vous pas notre faiblesse ? cria encore Coqdor. Notre lâcheté, puisqu'il faut bien dire le mot ! Perdus dans cette morbidité, nous nous laissons aller de façon indigne... Un charme agit, émanant de cette damnée spirale rouge ! Eh bien il faut nous en délivrer ! Nous reprendre !...

— Nous sommes condamnés à périr, dit Xiphès, d'un ton morne, désabusé.

— Mourir comme cela ! Mais c'est un suicide, accepté par nous tous !

Râx qui, jusque-là, s'était tenu coi, enveloppé dans ses ailes,

semblait à présent partager l'exaltation de son maître. Il se redressait, ses yeux d'or étincelaient, et Dinah, avant les hommes, sentit passer le souffle de la révolte, de la vie qui refuse la destruction stupide.

— Vous avez raison, Bruno... Je veux vivre !

— Ah ! Dinah !

Bigol s'était précipité vers elle et lui couvrait les mains de baisers.

La doctoresse n'avait jamais ignoré ce que ressentait le jeune homme. Certes elle éprouvait beaucoup de sympathie pour lui. Quoique demeurant fidèle au souvenir de Dimitri qu'elle avait toujours espéré retrouver sur la planète Terre, elle n'en était pas moins femme, et sensible aux hommages masculins, surtout venant d'un gaillard de la trempe du vaillant Bigol.

Bouleversée, elle saisit le manchot dans ses bras et le gratifia d'un baiser qui le laissa pantois, sous l'œil satisfait de Coqdor, qui voyait la vie revenir à bord et triompher à nouveau.

Malheureusement, cette exaltation dura peu.

Ils durent se rendre compte dans les instants qui suivirent que les jeux n'étaient pas faits. Les réacteurs, bien que poussés à fond, s'avéraient incapables d'arracher le sphéronef à l'emprise du maëlstrom. Les remous se faisaient de plus en plus violents et ils avaient maintenant des nausées, des malaises, la gravitation artificielle étant faussée.

Hoz avait voulu être autre chose que celui qui reste en arrière. Il s'était repris, il s'évertuait à mener le petit astronef hors du circuit infernal, mais sans le moindre succès.

Bigol et Dinah, enlacés, s'abîmaient dans une douce étreinte. Râx levait les yeux vers Coqdor. Le pstôr comprenait-il qu'on allait à la mort ? Toujours est-il qu'il continuerait, quelle que fût l'issue de l'aventure, à couvrir son maître de ce regard plein d'amour, mystère de la fidélité animale, qui ignore la trahison.

Hoz aux commandes, Xiphrès debout près de lui, Coqdor grattant l'échine de Râx, restaient à contempler le fantastique calice de ce feu inconnu qui allait les engloutir.

Dans l'unique cabine, Dinah et Bigol s'étaient retirés, s'abandonnant à une heure de volupté qui devait être, pour eux, la première et la suprême.

Et soudain Xiphrès parut secoué comme par une commotion électrique :

— Il y a peut-être un moyen... Les Terriens le regardaient :

— Parlez ! Mais parlez donc, Xiphrès...

— Oh ! c'est tellement fou... Une hypothèse du maître Haldroxis... Mais, à ma connaissance, elle n'a jamais été réalisée...

— Par le dieu des Galaxies, s'écria Coqdor, si une chance existe, vous devez nous la donner, Xiphrès !

Alors, le jeune savant parla.

Le génie de celui qu'on avait appelé le maître du néant avait envisagé la création, à partir de la réaction néanton-atome, de zones de ce néant, de ce qu'il appelait des portions de rien. Dans un domaine plus ou moins étendu, il parvenait à obtenir, du moins théoriquement, une portion d'espace où rien ne subsistait plus, où le vide total se réalisait.

— Et si nous disposions ainsi d'une de ces portions de vide ?

— Il faudrait créer une sphère. Une sphère creuse, bien entendu, dont les dimensions excéderaient légèrement celles de notre sphéronef.

— Est-ce réalisable ?

— Oui, si je dispose d'assez de néantons, et aussi d'un potentiel suffisant de matière organique.

— Bien. Quel serait le résultat pratique ?

— Vous le demandez, Lieutenant Hoz ? Mais imaginez ce néant, jusqu'à présent connu seulement dans le Cosmos sur le plan théorique. Le néant c'est... rien. Nous posséderions alors une sorte de « rempart de rien »...

— Je crois voir, s'écria Coqdor, singulièrement survolté. Nous resterions à l'intérieur de la sphère... sphère en somme illusoire puisque n'existant pas, mais annulant, annihilant... tout ce qui pourrait s'y heurter... Est-ce bien cela ?

— C'est cela, chevalier ! Et vous avez raison de dire tout. Parce que ce serait l'opposition à TOUT. Y compris les radiations, les forces d'aimantation, les particules quelles que soient leur nature, photoniques ou autres...

— Mais... ensuite ?

— Le sphéronef progressant au sein de la sphère de néant qui se déplacerait automatiquement avec lui deviendrait rigoureusement NEUTRE dans le cosmos, échappant ainsi à toute force, s'isolant totalement en un microcosme qui nous enfermerait, certes, mais nous protégerait irrésistiblement...

Hoz et Coqdor écoutaient, foudroyés.

Encore une fois ils demandèrent si c'était possible. Xiphrès le croyait.

Certes, il connaissait mal le procédé à utiliser, Haldroxis étant mort sans lui avoir laissé de directives précises. Du moins le principe lui était-il assez familier et, de toute façon, il savait se servir des appareils du maître.

Une réserve de néantons ? Il en existait déjà dans le catalyseur. D'autre part, Xiphrès se faisait fort d'utiliser le contenu du dangereux coffret, ce qui augmenterait encore la puissance des machines.

Restait l'apport organique, nécessaire pour le bombardement

nucléaire d'où dépendait la réussite de l'opération.

Là aussi, il y avait un certain potentiel conservé dans le catalyseur-générateur. Xiphrès vérifia les contrôles et fit grise mine. Avec l'apport du coffret, il disposerait d'un volume convenable de néantons, mais le matériau organique risquait de se montrer insuffisant.

Quoi qu'il en fût, on tenta l'expérience et les deux Terriens aidèrent de leur mieux Xiphrès pour les dangereuses manipulations. Il fallait éviter un accident analogue à celui qui avait coûté une main à Bigol.

Au bout d'un moment, Xiphrès eut un mouvement découragé :

— Non... Je n'y arriverai pas !

— Et... si cela était... nous pourrions échapper au maëlstrom ?

— Je m'en porte garant... J'ai tant souffert... Je suis si las... Je n'y ai pas songé plus tôt... Et puis, ce n'était valable qu'en théorie...

— Jusqu'à présent, Xiphrès. Mais vous allez le réaliser ! Et les radiations du maëlstrom se briseront, se perdront dans cette paroi de... de rien !

Xiphrès récidiva. Ils constatèrent qu'autour de la sphère, c'était visible par écran et par hublots, il se produisait une sorte de brume, de grisaille, qui enveloppait totalement le petit navire spatial.

— C'est trop faible, la matière cosmique y filtre encore... Non, la réaction demeure imparfaite... Les néantons réagissent, les contrôles l'attestent, mais nous allons perdre faute de matière organique...

— Nos provisions ! Il faut les sacrifier ! Xiphrès haussa les épaules :

— Bien inutilement... Oh ! de toute façon, nous n'en aurons plus besoin pendant longtemps... Mais ce serait donner un petit gâteau à un dragon...

Il s'arrêta soudain, grinça :

— Ah ! si nous avions conservé le cadavre du pirate... Cela aurait fourni assez d'énergie moléculaire pour...

La phrase ne s'acheva pas. Coqdor pâlit.

L'Aldébaranien regardait Râx.

Et le chevalier savait ce qu'il pensait. Un animal, rien qu'un animal. Ne convenait-il pas de le sacrifier pour sauver cinq vies humaines ? Le corps du pstôr précipité dans le catalyseur l'eût alimenté de telle sorte que, de réaction en réaction, Xiphrès eût fini par créer la sphère de néant qui mettrait le sphéronef à l'abri de toutes les puissances universelles.

Le chevalier sentait son cœur se serrer. Accepter la mort de Râx, lui ?

Une voix s'éleva :

— Vous pensez, Xiphrès, que la valeur d'un corps suffirait à nous sauver ?

— Je le crois !

L'Aldébaranien manœuvrait une commande et le catalyseur

s'ouvrait, découvrant une logette capable d'enfermer un humain, ou un grand animal. Là on plaçait le carburant organique, une autre ouverture absorbant les néantons par catalyse.

Bigol avançait, suivi de Dinah, qui se rajustait.

Une joie immense illuminait le manchot. D'un pas ferme, il s'avança :

— Comment cela fonctionne-t-il, Xiphrès ?

Le jeune savant expliqua le processus du mécanisme. Le manchot écoutait avec attention, souriant par instants à la doctoresse laquelle jouait, un peu lointaine, avec le pstôr qui ronronnait de bonheur, hors du drame qui se déroulait.

Bigol cria soudain :

— Merci, Dinah... Merci... et sois heureuse !

Il bousculait Xiphrès, appuyait sur un volant, s'élançait dans la logette du catalyseur et refermait la porte de métal sur lui.

Dinah jeta un hurlement. Les trois autres se précipitaient, tandis qu'une étincelle d'une violence inouïe claquait, les heurtant tous à les renverser.

La doctoresse tomba de tout son long, évanouie. Hoz sanglotait. Coqdor, blême, s'appuyait à la paroi du cockpit, crucifié devant le sacrifice du manchot.

Xiphrès se reprit soudain :

— La sphère... Il faut fortifier la sphère...

Lui aussi était à la fois admiratif et horrifié. Mais il comprenait que le geste sublime ne devait pas demeurer stérile.

Il manœuvra les leviers d'une main tremblante, s'y reprit maintes fois.

Le maëlstrom de Kjour semblait se rapprocher encore et emplissait l'horizon céleste, aspirant le minuscule, le ridicule petit engin de métal qui emportait une femme, trois hommes, un animal, et un corps désintégré en un holocauste sans précédent.

Et il n'y eut plus rien.

La sphère de néant s'était formée autour du globe métallique, le mettant hors de portée de l'attraction mortelle, hors de l'univers, hors de tout...

Ils purent croire aussi qu'ils étaient hors du temps, car ils étaient incapables de compter les minutes, les heures qui s'écoulaient.

Longtemps, longtemps après, ils sortirent de la torpeur où les avait plongés cette tragédie, et ils se décidèrent à tenter une sortie.

Car il s'agissait bien de cela. On avait dû évoluer, s'éloigner du maëlstrom, peut-être même le traverser impunément. De toute façon, hors de tout, on se retrouverait dans un monde quelconque en supprimant la sphère de néant.

Coqdor n'en avait rien dit mais, jusqu'au bout, il redoutait que cela

devînt impossible, et qu'ils fussent condamnés à rester éternellement dans cette zone négative, ce qui équivalait pour eux à la mort lente et à l'inutilité de la générosité du malheureux et sublime Bigol.

Il n'en était rien. Xiphrès travailla à annuler le champ de non-force ainsi créé et il y réussit parfaitement.

Ils se retrouvaient dans un ciel ignoré mais les liaisons radio se trouvant rapidement rétablies ils purent savoir qu'ils approchaient des planètes de la Croix du Sud, monde vers lequel ils avaient dérivé à travers le rien, hors d'atteinte de l'appel fatal de l'œil-ombilic.

Un peu plus tard, ils rejoindraient le « Fulgurant ». Beaucoup plus tard, ce serait le retour vers la Terre et Dinah retrouverait enfin Dimitri.

Xiphrès les quitterait, pour regagner Fragg, sa planète-patrie, où il se remettrait, avec les vestiges de la sagesse d'Haldroxis, à la recherche du secret des néantons, ces noires particules dont la totalité entreposée avait été consommée dans l'élaboration de la sphère salvatrice.

Mais Dinah Alwyn oublierait-elle jamais l'homme qui, sachant que le cœur de la jeune femme ne lui appartiendrait en aucun temps, et sans doute se refusant à vivre comme un infirme, s'était immolé pour le salut de tous ?

FIN



ANTICIPATION-FICTION

Maurice LIMAT

Les parages d'Aldebaran sont dangereux pour les navigateurs de l'espace. Un maelström mystérieux engloutit les astronefs et ceux qui ont réussi à s'échapper volent leurs équipages frappés d'une maladie inconnue.

La doctoresse Dinah Alwyn, Coqdor, Martinbras et le jeune astronaute Bigol sont chargés de retrouver l'épave d'un vaisseau spatial perdu, à bord duquel se trouve peut-être un secret de haute importance.

Non seulement ils ne sont pas les seuls à vouloir arracher le masque du monde de Klor, mais ils vont se heurter à une nature démente, aux formes hallucinantes, susceptible de dévorer les humains, d'avarier dangereusement les navires du ciel.

Retrouveront-ils le secret de celui qu'on avait surnommé le Maître du Néant ? La quête est longue et pénible.

Et comment ne pas être effrayé par ce simple petit coffret qui contient la foudre noire, dévastatrice et monstrueuse, et dont la seule manipulation engendre de véritables catastrophes ?